

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Recueil
2018-2019

De la littérature à soi

S'exiler en littérature pour s'ouvrir au monde

ateliers conçus et animés par Bertrand Runtz

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand
ISSN : 2804-1364
ISBN : 979-10-93187-31-0
Dépôt légal : mars 2021 pour la version papier
Reproduction interdite © tous droits réservés
Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers, résumés des séances, textes liminaires : Bertrand Runtz
Édition, relecture et mise en page : Olivia Sanchez

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture, alliant partage du plaisir des textes et diversité des écritures.

Ces ateliers sont au cœur du projet de développement de la maison de Chateaubriand.

Ils contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

Depuis 2017, la maison de Chateaubriand a choisi de confier l'animation de ces ateliers à des auteurs contemporains, dont l'accueil constitue un apport important dans la vie de la maison, hospitalière à toutes les écritures.

Après Anne Savelli en 2017-2018, la maison de Chateaubriand a ainsi eu le plaisir d'accueillir pour la saison 2018-2019 Bertrand Runtz, romancier et nouvelliste, mais également artiste plasticien (photographie et sculpture), qui a conçu et animé un cycle d'ateliers d'écriture intitulé « De la littérature à soi. S'exiler en littérature pour s'ouvrir au monde ».

Ainsi que l'écrit lui-même Bertrand Runtz, « ces ateliers se sont attachés à questionner et mettre en évidence ce qui à travers la littérature et ceux qui la font peut nous parler et nous ramener à nous, notre part commune d'humanité. Ce qui au-delà des différences d'époques et de circonstances, de langue, fait écho en nous et peut faire tremplin à notre propre imaginaire.

Pour ce faire, Chateaubriand aura été convoqué jusque dans l'exil de son tombeau de l'île du Grand-Bé, mais aussi le Napoléon Bonaparte écrivain, Daniel Defoe, ainsi que de nombreux autres auteurs, passés

ou contemporains, romanciers, poètes, nouvellistes, mémorialistes, diaristes, et même compositeurs de chansons... »

Chacune des seize séances données sur huit samedis (un atelier le matin, un atelier l'après-midi) aura abordé un thème particulier, résumé en quelques lignes au début de chaque chapitre du recueil. Ce thème a lui-même été décliné en plusieurs exercices, les consignes d'écriture figurant avant les textes des participants.

Ceux-ci sont reproduits dans leur intégralité et tels qu'ils ont été reçus de leurs auteurs après échanges avec Bertrand Runtz, qui a bien voulu faire bénéficier chaque participant de son expérience d'écrivain en lui faisant un retour personnalisé et des suggestions de corrections sur les textes écrits durant les ateliers, parfois retravaillés *a posteriori* par les participants.

Merci :

aux participants aux ateliers qui ont autorisé la reproduction de leurs textes dans le présent recueil :

| | |
|---------------------------|---------------------|
| Ambriness Simonjovel | Geneviève Raimbault |
| Anna Ligier | Gilles Davary |
| Anne-Cécile L. | Jean-Yves Saez |
| Bernadette de Raphelis | Laurence Krebs |
| Claude Fontaine | Léa D. |
| Dominique Benoit-Betmalle | Martha L. |
| Dominique M. | Monique L. |
| Marie-Évelyne Francini | Nadia Daverat |
| Évelyne P. | Nadine Zimmermann |
| Fabienne Kirszbaum | Olivier Mourgeon |
| Fabienne Rouhard | Sandrine Brier |

et à tous les autres participants aux ateliers,

qui tous ont contribué, par leurs écritures plurielles et singulières, à la réussite de ces ateliers.

Un remerciement tout particulier à Bertrand Runtz qui a parfois joué lui-même le jeu de cette écriture en direct et dont vous pourrez retrouver les textes écrits au cours des ateliers regroupés en fin de recueil.

*J'ai pris la plume pour écrire ;
sur qui et à propos de quoi ?
je l'ignore.*

De la littérature à soi

S'exiler en littérature pour s'ouvrir au monde

par Bertrand Runtz

La lecture, tout comme l'écriture, se trouvent curieusement être à la fois voyage intérieur et exil intérieur. On écrit seul. On lit seul.

Il y a là quelque chose de paradoxal, s'extraire du monde afin de le mieux saisir...

Lire, écrire, telles les deux faces d'une même pièce qui se joue à huis clos.

Lire, écrire, afin de découvrir son île intérieure...

« Enfin, [...] j'aurai un tombeau [...] je ne veux que quelques pieds de sable, une pierre du rivage, sans ornement et sans inscription, une simple croix de fer et une petite grille pour empêcher les animaux de me déterrer. [...] je tâcherai [...] d'aller visiter quelque jour mon dernier asile. [...] le temps me presse, et j'aimerais à apprendre bientôt que mon lit est préparé : ma route a été longue et je commence à avoir sommeil. »

27 octobre 2018

Mémoires du Grand-Bé

La mort n'est-elle pas l'ultime forme d'exil ? Et l'écriture, bien qu'elle-même exil intérieur, une tentative d'y échapper ? Une main tendue par-dessus le gouffre du temps et du tombeau ? Par-delà la mort, Chateaubriand continue à écrire et nous parle de ce qu'il voit...

Nous voilà donc réunis pour la première séance dans la magnifique bibliothèque de la maison au milieu de tous ces ouvrages sagement alignés sur les rayonnages, pour l'instant silencieux. Mais si l'on venait à soulever leurs épaisses couvertures reliées, qu'auraient-ils à nous dire ?

Le livre, objet paradoxal s'il en est : à la fois tombeau conservant les mots d'un autre, sa mémoire, ses mémoires... et dans le même temps formidable fenêtre ouverte sur l'extérieur et la vie. L'écriture tel le tracé intime d'un sismographe directement branché sur la pensée de l'auteur.

Tout un monde à découvrir, à partager, peut-être même un dialogue à instaurer avec « cet ami » écrivain, parfois plus proche que le plus proche d'entre nos proches...

Passer au-delà de la couverture, aller à la rencontre d'un texte, le faire sien, chaque mot comme une poignée de la glaise originelle... Lire pour nous réinventer au monde...

Imaginer ce qu'il pourrait y avoir d'écrit entre deux phrases tirées d'une nouvelle de Laurent Gaudé qui raconte comment, en pleine guerre de 1914-1918, la terre dévastée par les obus décide d'engendrer un Golem vengeur afin d'exterminer les hommes, qu'ils soient indifféremment soldats ou civils... « C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction... ... Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir. »

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. Tandis qu'Emelyne répétait d'une voix maintenant enrouée : « J'ai fait un cauchemar, Messieurs les croque-morts, vous vous êtes trompés de tombe, vous avez enfermé ma mère chez les autres, pas dans le caveau familial ! » et que sa famille adoptive, son tuteur, les amis observaient le ciment frais entre les pierres et touchaient au désespoir d'Emelyne – comme trempés dans un bain bouillonnant – la vieille Adélaïde prit la parole : « Les portes du cimetière sont ouvertes. Les morts sont libres. Elle est partie par la porte la nuit. » La peur était suante. Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir.

Sandrine Brier

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. Mais quoi ? Comment l'aurais-je su, moi qui me retrouvai soudain parmi ces gens et dans ce lieu dont j'ignorais tout ?

La seule chose dont j'étais sûr, là, maintenant, c'est que la nuit émanait du sol, s'étendait, rampante, toujours plus loin, toujours plus forte... Le jour rétrécissait, comme un tissu plongé dans une substance agressive.

Quelle était cette nuit ?

Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir.

Dominique Benoit-Betmalle

Surprise

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. À peine la caissière en eut-elle fini avec le client précédent qu'elle se tourna vers eux, l'air peu amène. Elle beugla :

— C'est à vous les Kinder Surprise !?

— Euh, oui, bafouilla l'aîné des deux garçons.

— Oui qui ?!

— Oui, madame...

Elle prit la boîte de trois œufs, l'examina sous plusieurs angles puis regarda les deux garçons intensément, dévisageant le grand puis le petit, qui se sentit transpercé dans tout son être.

— Y en a trois et vous êtes deux. Comment vous allez faire ?

Le visage scrutateur de la caissière se posa à nouveau sur l'un puis l'autre et enfin sur la boîte.

— Y en aurait-y donc pas un pour moi ?

— NAN ! la défia le petit, plus courageux que son aîné, puis, comme effrayé par sa propre témérité, à voix plus basse : Le troisième, il est pour notre petite sœur.

Il n'avait pas quitté la grosse dame des yeux. Il se mit à trembler quand il la vit se tortiller sur son siège.

Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir.

Gilles Davary

Ce mardi, après le déjeuner chez sa mère, Arthur et son copain Paul décident de ne pas retourner à l'école. Ni l'un ni l'autre n'a reçu d'éducation religieuse. Ils vont pourtant se cacher dans la cathédrale Saint-Jean. Le lieu est désert et glacé au mois de janvier. Ils avancent silencieusement vers l'autel en se jetant des regards furtifs et étonnés, du haut de leurs dix ans. C'est alors qu'il se passe quelque chose qui les sort de leur stupéfaction. Dans l'allée qu'ils longent, ils s'arrêtent à la hauteur d'une statue de taille humaine allongée sur une dalle. Elle représente une femme. Ils n'ont jamais vu de gisant. Ils se demandent qui est cette femme de pierre.

— Tu crois qu'elle est morte pour de vrai ? chuchote Arthur.

— Évidemment, lui répond Paul.

— C'est quelqu'un d'important ?

— Sûrement.

Arthur imagine que peut-être on n'a pas retrouvé le corps de cette femme. C'est pour ça qu'on l'a sculptée, afin de se souvenir d'elle pour toujours. À force de fixer la statue, Arthur a l'impression qu'elle bouge légèrement. Les mains de la gisante, entrelacées sous la poitrine, semblent se desserrer peu à peu. Il prend peur. Elle va peut-être se lever et tenter de les engloutir.

Léa D.

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. Un bruit étrange, insolite, presque imperceptible les fit se retrouver face à face. Comme un écho d'un passé lointain, celui des souvenirs de leur amour perdu, le genre de souvenirs qu'il leur fallait revivre pour mieux les oublier. Elle regarda l'homme qui ne semblait pas surpris par ces réminiscences. Fallait-il les fuir ou y faire face ? Dans les deux cas, il lui sembla que souffrir serait le seul résultat possible rien que d'y penser. À ce stade de ses réflexions, elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir. Finalement, le plus grand risque ne serait-il pas le bonheur d'aimer et d'être aimée ?

Fabienne Rouhard

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. Jamais les enfants auparavant n'avaient organisé telle orgie. C'était une débauche de gâteaux, de sablés, de crêpes, de gaufres, de confiture et de Smarties de toutes les couleurs. Vanille, notre chatte, en avait les babines en effervescence. Je la regardais d'un œil affectueux. Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloûtir.

Anna Ligier

Stupéfaction

Clémentine et Olivier ont reçu l'interdiction formelle d'entrer ce soir dans la chambre des parents. Très curieux de comprendre ce qui se passe, ils complotent et décident, tous les deux, d'oublier la consigne. Ils montent discrètement, arrivés en haut de l'escalier, ils avancent à pas de velours vers la chambre au fond du couloir. Tout est calme. Les voilà à la porte, Olivier baisse délicatement la poignée, ils entrent à petits pas et referment sans bruit l'interdit. Incroyable !... La chambre est remplie de paquets cadeaux multicolores de toutes les grandeurs et de diverses formes.

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. « Oh !... C'est pas possible », dit Clémentine.

« Tu crois que c'est vrai », répond Olivier.

« À quoi tu penses ? ... Le père Noël, vêtu de rouge avec ses lorgnon dorés et sa capuche entourée de fourrure blanche, assis sur son traîneau tiré par des rennes...

Ce – n'est – pas – vrai ! D'ailleurs, comment pourrait-il passer par le conduit de la cheminée ?... Ouvrons un des paquets ! » ajoute Clémentine. Tous deux tombent d'accord pour le cadeau doré avec le gros nœud rouge. Clémentine, accroupie et à l'affût du moindre bruit, regarde par le trou de la serrure. Pendant ce temps, Olivier ouvre délicatement le paquet, sur le côté droit scotché, il évite ainsi de défaire le nœud. Tout se passe pour le mieux.

« C'est bien le château des mignonnes que nous avons commandé », chuchote-t-il...

« Le père Noël, c'est bien une grosse farce des parents », disent-ils ensemble.

Ils sont un peu déçus, mais pas vraiment étonnés... ils avaient entendu des amis qui en parlaient à l'école. Dommage !

Attention ! Il y a du bruit, quelqu'un monte l'escalier. Clémentine jette un œil et aperçoit une ombre au fond du couloir. Catastrophe ! Elle se lève à toute vitesse et tente d'engloutir le paquet encore entrouvert, dans la penderie derrière les vêtements... sous le lit... derrière le rideau de la fenêtre... Aucune solution. Il est trop gros.

Les pas approchent... la poignée bouge... Voilà ! Ils ont désobéi et vont être pris en flagrant délit. Mais... à leur grande surprise, ils voient entrer à quatre pattes leur détecteur de secret, leur sauveur !

Le chien Ulysse qui vient leur lécher les mains en remuant la queue de contentement, il se demandait bien où étaient passés ses petits maîtres...

Geneviève R.

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. Le vent se leva d'un coup d'un seul. Le radeau sur lequel ils étaient installés, spartiate certes mais stable jusqu'à présent, se mit à tanguer, lentement dans un premier temps puis de plus en plus violemment.

Les vagues prirent de la hauteur, se multiplièrent, se renouvelant sans relâche.

La mer passa rapidement du vert émeraude au gris noir...

Elle allait peut-être se lever tout à fait et tenter de les engloutir.

Évelyne P.

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. Sur l'un des tentacules de l'énorme pieuvre qui gisait à leurs pieds était accroché un tout petit bébé qui enserrait de ses fragiles tentacules

le solide membre de la bête. Un bébé pieuvre ! Il était si attendrissant qu'Anaïs tendit la main comme pour s'en saisir. Pablo réagit vivement, tant pour protéger le bébé que sa jeune sœur : « Remettons le filet à la mer ! Vite ! » Anaïs eut un sursaut de frayeur. Qu'allait-il se passer si la pieuvre retrouvait de la vigueur à quelques centimètres de leur frêle canot ? Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir !

Dominique M.

La nouvelle les avait laissés sans voix, incapables de réagir. Personne ne s'attendait à ce que cette entreprise soit revendue. Et dans de telles conditions. Chacun pourtant savait que la presse perdait chaque année des parts de marché face à internet. Mais tous pensaient s'en sortir. Ils avaient appris le rachat par une dépêche laconique. S'ils avaient été rachetés par un autre groupe de presse l'affaire n'aurait pas été si grave. Mais rien de tout cela, la prédatrice était une start-up.

Olivier Mourgeon

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. La pluie se mit à tomber en gouttes épaisses, denses, crépitant sur le sol desséché... la foudre s'était abattue ailleurs que sur le pauvre village, et s'en irait traîner ses odeurs de brûlé plus loin, dans la savane. Oui, mais, l'eau ruisselait, tressant une chevelure de torrents pourpres jusqu'à la rivière... Qui gonflait, rugissait, cahotant le long du mur de la cahute... une vague de boue !! Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir.

Nadine Zimmermann

À l'éclairage d'un texte de John Donne, « Nul homme n'est une île, un tout en soi ; chaque homme est part du continent... Aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas : il sonne pour toi », nous parler d'un « ami » écrivain à travers une évocation, un dialogue, une lettre...

Je ne saurais décrire l'écrivain de mes rêves, mais plus sûrement mes rêves d'écrivain.

L'Écrivain est un voyageur qui nous amène partout où il le souhaite. Dans le temps ; celui d'avant, celui d'après et celui où on s'oublie. Dans l'ici et le maintenant, aussi.

Grâce à lui, j'ai visité l'Antiquité, le Moyen Âge et les prisons du goulag. J'ai rampé dans les tranchées, j'ai brûlé dans les châteaux cathares et j'ai tutoyé les papes en Avignon. Mille fois morte, mille fois ressuscitée.

À chaque œuvre, j'avais rendez-vous avec une histoire où on retrouve un peu de soi et tellement d'autres choses. En apparence, il nous enferme dans notre solitude, mais en réalité, il ouvre le cœur et l'esprit. Le voyage est aventure, source de connaissances nouvelles et d'émotions partagées. Il nous fait vivre, il nous fait vibrer, il nous fait grandir. Dans une échappée belle de nos vies, il nous transporte, il nous délivre de notre quotidien. Il est Dieu dans sa création mais tellement humain dans ses balbutiements. Finalement, ni Dieu ni humain, il est Être Écrivain. Il est le conservateur de l'Humanité dont les mots seraient notre ADN. À chaque lecture, la transmission du genre humain pénètre mon âme et me rend vivante. Et peut-être, mais peut-être qu'un peu de toi coule en moi. Merci à toi, Être Écrivain.

Fabienne Rouhard

C'est aujourd'hui que je pense à toi. Le jour est bas, stérile. Le ciel sans teint, sans nuages. L'air, tel un tourbillon éphémère, circule à fleur de

peau. Je regarde la vie dehors. Les voitures en bas sont les mêmes que celles d'hier. Tout est là, pourtant je ne reconnais rien. L'écho de la rue ne me parle pas. C'est comme si on avait métamorphosé l'image du passé. Tu connais bien cela Françoise, toi qui parlais si simplement de la vie. Sur une petite musique mélancolique, les mots se jetaient sur le papier comme une mitrailleuse troue la toile. Et cette vision si particulière des êtres et des choses qui faisait si souvent frémir. Pourtant on y reconnaît toujours un peu de notre vie. Un vécu, une parcelle de nous qui s'égrènerait au fil des pages. À chaque fois, c'était le début d'une histoire qui nous était connue. Une anecdote qui écorchait nos jours, déchirait nos nuits. Comme un air lancinant, une composition aiguë sur la partition de nos vies.

Je me rappelle du jour où tu as demandé *Aimez-vous Brahms ?* Après une telle symphonie d'émotion, après un tel déferlement de paradoxes, je sais que je déteste cette musique. Mais j'aime toujours autant te lire. La vie à travers ton regard, l'émotion qui vibre sous ta plume est l'élixir toujours aussi contemporain de la nature humaine. Tu ne te demandes pas pour qui sonne le glas ? Car il est déjà là. Bonjour tristesse...

Anna Ligier

Mon cher ami de plume,

Tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je t'appelle ainsi, puisque tu écris à la plume d'oie.

Tu as grandi dans une mesure au fin fond des Highlands d'Écosse, un tout petit deux pièces et trois lits clos dont deux d'entre eux hébergeaient nuitamment la fratrie de neuf enfants.

Comment as-tu appris ton art ?

Ta mère, Margareth Ogyvie veillait à faire lire la bible toute la journée de chaque dimanche.

Les autres jours, elle te lisait régulièrement des livres d'aventure, Defoe, Cooper...

Et puis, il y eut ce jour fatal. Tu avais 6 ans et ton frère David en avait 14. En patinant, David fit une mauvaise chute sur la glace. Il ne se releva pas. Mon ami au grand cœur, comme tu as porté ta mère, que le décès de son

fils préféré avait plongée dans un marasme de deux années. D'où t'est venue l'idée de toquer à sa porte en te faisant passer pour David, en un mot, devenir ton frère pour elle ?

Mais enfin, ça a marché puisque ta mère a ouvert les volets et repris ses tâches quotidiennes.

Tu es resté un petit monsieur chétif de 1,50 m, la taille d'un adolescent de 14 ans. Oh, combien le marasme de ta mère a rejailli sur ton propre marasme affectif et ta constitution !

Ta mère s'est ensuite acharnée à t'informer jour après jour des succès de ton contemporain, écossais comme toi, Sir Walter Scott, d'une renommée incontestée de son vivant, en contrepoint de ton insuccès personnel.

Alors, il t'a fallu bien longtemps pour te défaire de sa toile d'araignée. Car si je ne m'abuse, tu avais 54 ans quand enfin ta gloire fut assurée avec la parution triomphale de ta pièce, chef-d'œuvre sublime, *Peter Pan ou l'enfant qui ne voulait pas grandir*.

Un monde imaginaire où ta puissance tyrannique sur les Garçons Perdus t'a fait transformer ta vie vaincue en vie enfin ressuscitée au Pays de Nulle Part, là où tu as perché pour l'éternité ton enfance volée.

Quel courage vital, James Matthew Barrie.

Je t'aime et t'admire.

Claude.

Claude F.

J'avais quatre ans me semble-t-il, quand seule dans la chambre des enfants – imprudemment tapissée de livres de haut en bas – je m'avisai d'extraire le premier à portée de main : son dos énorme et sa haute taille le destinaient à occuper le bas de la bibliothèque.

Il avait tout pour me séduire.

Il possédait l'aura ambiguë des ouvrages tenus à distance des enfants. Il appartenait à la collection chérie des livres de prix reçus par mon père pour ses succès de collégien.

Debout, je peinaï pour accrocher de mes petits doigts le réticent dos noir du monstrueux volume : je le fis osciller. Enfin il bascula dans un bruit

terrible, me projetant en arrière, et s'ouvrit tout grand dans une écume de pages noires et blanches puis s'immobilisa.

Je fus figée de terreur et fascinée par cet objet étrange, et n'eus de cesse de reproduire ce geste, encore et encore, jusqu'à ce que je sois capable d'en reconnaître l'illustration et le texte.

Dorénavant, le livre s'ouvrait de lui-même à la page du « crapaud », mutilée dès le premier jour par la maladresse de mes petits doigts d'enfant, à jamais froissée comme pour dénoncer ma curiosité fautive. Je tentais à chaque fois de lisser la page fragile du papier bible dans l'espoir de cacher mon forfait, en vain. Mais je crois que je vivais seule à seule mon sentiment de culpabilité.

L'ancêtre de mon goût littéraire appartenait à une collection d'une dizaine de volumes illustrée – je crois – par Gustave Doré, des œuvres complètes de Victor Hugo.

Je fus si impressionnée par ces textes et illustrations que j'en gardai un effroi tenace.

J'ai haï ces deux maîtres pendant vingt ans, pour les avoir trop tôt fréquentés.

C'est ainsi que je fis une entrée fracassante dans le monde des livres.

Dominique Benoit-Betmalle

Cher Pierre, Cher Raymond,

Je participe aujourd'hui à un atelier d'écriture dans la bibliothèque de la Maison de Chateaubriand. Oui, je sais, c'est incroyable. On me demande de penser à des écrivains et d'aborder avec eux n'importe quel thème. Je regarde autour de moi et tout le monde a l'air très inspiré. J'entends parler d'Hemingway, là terrain connu, puis de John Donne, de Gaudé, ils n'ont pas encore fait partie de mes lectures. Le petit morceau de texte qui doit nous servir de base rappelle que nous sommes, nous en tant qu'être humain, une petite partie d'un tout : le genre humain. L'écrivain qui anime l'atelier attire notre attention sur le fait et à juste titre que lorsqu'une femme ou un homme de lettres décide d'aller voir derrière le rideau ce qu'il s'y passe, c'est un peu de nous qu'il emporte avec lui, certes... Tous

les participants de l'atelier sont penchés sur leur cahier et noircissent les pages, ou pas... Je ne peux m'empêcher de vous imaginer là dans la pièce avec nous. Qu'auriez-vous pensé de ce sujet ? Qu'auriez-vous bien pu écrire, avec vos plumes tantôt poétiques, tantôt acerbes ?

Je n'ai pas la prétention ne serait-ce que d'imaginer une réponse à ces questions. Je suis pour ma part une infime partie du tout et il me reste tant de choses à apprendre et aujourd'hui cela me paraît encore plus évident.

Nadia Daverat

Lettre à Andreï Kourkov

Andreï, tu es parti, pas eu le temps malgré les nombreux rendez-vous possibles de te dire quelle part de moi, de mon univers, tu représentes. Nous sommes figés dans nos repères quotidiens, pris dans la toile des évidences, ces évidences qui nous étouffent.

Comment as-tu fait toi, pour tordre le cou au réel, t'affranchir des genres, des espèces et du temps ? Donner au rire et à l'absurde une si grande réalité ?

Je ne peux que penser que tu es parti dans un autre espace-temps, comme ton jardinier. Qu'avais-tu donc bu – toi qui absorbes tout type de fluide avec tant de constance et de sérénité – pour avoir ainsi disparu ?

Je sais que dans n'importe quel verre de lait, n'importe quelle nécrologie, ou à la vue d'un pingouin, je te retrouve... je te retrouve sur les routes cabossées de mon chemin, à chercher mes cailloux internes, et à trouver ma force dans la dérision. Que ce monde est triste, sans le détour de l'humour, de la tendresse avec laquelle tu décris la vie !

Où es-tu ? c'est peut-être encore une de tes ruses, vagabond de l'espace et des mots ! Qui sait ?

« Chaque homme est part du continent, part du large... » (John Donne, 1624) Mais quand une île se détache, elle n'est plus visible à nos yeux, pourtant elle change ses limites, progresse, se remplit de l'histoire de son périple, existe loin... elle peut aussi se détruire, s'exploser sur un autre

continent pour finalement s'y amalgamer et reformer un autre tout...
Ainsi va la nature...

Pas de glas... pour personne ! même pas pour toi, puisque je suis sûre de te retrouver dans tes lignes, dans la vie et surtout, oui surtout dans mes rires.

Encore une de tes entourloupes !

Nadine Zimmermann

Chère Colette,

Je me réjouis de cette consigne d'écriture qui me permet de m'adresser enfin à vous directement, vous dont la lecture, ancienne déjà, de votre œuvre *La naissance de l'aube* m'avait enchantée, et révélé une partie de moi-même insoupçonnée.

Je me souviens encore avec émotion de la poésie, du lyrisme, qui se dégageait tout au long de vos descriptions des jardins du sud, de la nature, des chats, vos compagnons de toujours, du rythme du temps qui passe.

Je me rappelle m'être penchée sur votre biographie.

D'abord dans l'ombre, jeune épouse d'un journaliste déjà notoire qui allait signer en son nom les articles que vous aviez rédigés, vous alliez ensuite devenir écrivain à part entière et signer de votre propre plume.

Douée pour l'écriture, vous l'étiez, certes, mais aussi pour le théâtre, le chant, la vie en général.

Vous avez assumé tous vos choix y compris et peut-être aussi surtout ceux qui dérangaient la société bien-pensante. Vous avez vécu à votre guise, aimé librement, même si vous avez été montrée du doigt, connu des périodes de vaches maigres.

Je me dis aujourd'hui qu'une vie telle que la vôtre ne serait pas pour me déplaire, qu'il est grand temps que je déploie enfin l'envergure de mes ailes, que je partage la poésie et le lyrisme qui me nourrissent de l'intérieur.

Merci Colette.

Évelyne P.

Tu vas sûrement me trouver blessant mais tu me déçois !
C'est bien joli d'être un écrivain reconnu, publié dans le monde entier.
Mais tous les conseils que tu donnes, l'image que tu t'es fabriquée : la mérites-tu vraiment ?
Toutes ces heures passées à écrire dans ce petit bureau obscur, toutes ces pages noircies.
Tout ce temps que tu aurais pu passer à vivre au lieu d'aligner des mots.
Aujourd'hui chacun sait que tu n'as guère été présent pour ta femme et tes enfants.
Alors je suis très partagé. Je te remercie pour toutes ces discussions que nous avons au-delà des siècles.
Et je te déteste pour tout le reste.

Olivier Mourgeon

Chère Annie,
Je t'écris car bientôt tu vas mourir. Tu es vieille maintenant. Et pourtant ton écriture reste si jeune, si vraie, si proche. Je veux te dire merci. Je ne sais pas si tu seras de ceux, les écrivains, qui « restent après », comme dit Bertrand. Après quoi d'ailleurs ? Après la mort sans doute. La tienne. Tu resteras pour moi. À ta place, la première. C'est sûr. Mais moi aussi je vais mourir. J'ai presque tout lu de toi. J'ai l'impression de te connaître. Ta vie, tes parents, tes enfants, tes amants, tes angoisses. Je t'écris comme on écrit à une amie. Quelqu'un qu'on a perdu de vue. Mais qui est là quand même. En pensée.
Alors merci Annie.

Léa D.

Combien d'heures ai-je passé dans vos romans ? À la lampe de poche, recroquevillée sous mes draps tendus comme une toile de tente. Ou bien,

adossée contre de gros oreillers, dans le fauteuil du salon, une bouillotte alibi sur le ventre pour échapper à la promenade dominicale.

J'ai frémi pour Sophie, j'ai pleuré pour Blaise. J'ai englouti tous vos romans, sans exception, en y cherchant résolument une échappatoire :

Le droit à l'erreur ?

La reconnaissance de chaque individu sans considération sur ses origines ?

Le droit à la différence ?

La liberté vis-à-vis des règles établies ?

Mais surtout, surtout... un sens à nos considérations humaines, un sens à ma petite existence et des réponses à toutes les questions qui se bousculaient dans ma jeune tête.

Rien ! Vous ne m'avez rien apporté ! Pas la moindre petite lueur, pas la moindre parcelle d'espérance. Rien d'autre qu'un appel moralisateur à la prudence, engoncée dans vos codes sociaux étriqués.

Je vous fais grâce du nombre d'heures perdues par votre faute.

Madame la Comtesse, vous m'emmerdez !

Dominique M.

Mémoires d'intra-tombe

De : François-René de Chateaubriand frc@inezgrave.com

À : Gilles Davary gilles.davary@orange.fr

Objet : RE : Nouvelles d'au-dessus

Cher monsieur,

Vous voudrez bien pardonner le délai de ma réponse. En effet, six pieds sous terre, au Grand-Bé, je ne capte pas très bien ; à peine une barre de réseau, et encore, aux grandes marées...

Je suis fort aise d'apprendre que mes ouvrages sont encore prisés, au moins en quelque cénacle d'*happy few* mais en revanche fort marri de comprendre, à la lecture de votre message, que votre époque a banni tout esprit romantique pour ne se sacrifier qu'à des Veaux d'Or, qui ont nom Réalisme, Individualisme, Cynisme. Les sept plaies d'Égypte

seraient-elles de retour ?

La part de moi qui est combattive voudrait revenir et pourfendre ces Molochs moins par le sabre que par la plume, seule arme que je n'aie jamais portée ; quand la part de moi, qui parfois prend le dessus, s'en morfond et voudrait s'enfoncer encore plus profond vers le cœur de la Terre, dont je ne sais finalement s'il s'agit d'un grand feu, qui dévore tout ou d'un grand froid, qui glace ses proies.

Vous me dites que l'on a récemment mis en vente la bibliothèque d'un dénommé François (le bien prénommé) Mitterrand, d'où une édition originale de mes Mémoires est partie parmi les pièces les plus estimées. Restons modeste ; je veux croire que seul le livre en tant qu'objet attire la convoitise et non ce qu'il porte en lui, qui, supposé-je, n'intéresse plus personne. Qu'importe.

Je n'ai pas le plaisir de connaître cet homme politique, dont vous m'écrivez qu'il se piqua de littérature. Il me semble seulement avoir entendu ce nom au pointage matinal de la cantine du purgatoire.

Je ne vous l'avais pas dit – nous ne sommes pas censés en parler en dehors – mais en réalité nous sommes tous au purgatoire. J'ai oui dire que seuls quelques saints, et encore parmi les tout premiers, avaient rejoint le Paradis directement, sans les étapes d'un jeu de Ma Mère l'Oie sans fin. Nous autres, pauvres pécheurs, patientons en salle d'attente.

Il faudra que je vous raconte cela. Tiens, d'ailleurs, vous venez de me donner une idée : je vais écrire mes Mémoires d'intra-tombe.

FRC

Gilles Davary

J.M.G. Le Clézio

J'ai en tête des fragments de nouvelles.

« Il s'appelait Daniel mais il aurait pu tout aussi bien s'appeler Simbad. »

« C'est une plage à une place tellement elle est petite. »

Ou encore : « Papa, tu me manques. » *Lullaby*.

Ça pourrait être des phrases d'un même qui ne tient pas encore un stylo.

Et elles emportent.

Tu étais invité à la Grande Librairie jeudi. J'ai retrouvé ton visage émacié, la mèche grise qui tombe sur tes yeux clairs, ton sourire fossette dans les plis des joues et l'impression d'un malaise à parler en public.

Quand je veux entrer dans un état d'émotion, quand une amie arrive et qu'on va discuter, au lieu d'un verre de vin, je sors un de tes romans de la bibliothèque.

J'ouvre au hasard le livre.

Je prends une description d'une île, d'un désert, d'une plage.

Tu es l'homme qui débarque les lecteurs dans des lieux et les y laisse.

« Elle était là, immense, devant lui. La mer, la mer, la mer, a répété Daniel. »

On est immobile, derrière toi, à observer les voyages.

Sandrine Brier

En s'inspirant d'une citation du roman *Sous la terre* de l'écrivaine australienne Courtney Collins dans lequel la narratrice, tuée dès les premières pages du livre, s'adresse à nous depuis la mort, inventer sa propre histoire. « Si la terre pouvait parler, de qui raconterait-elle l'histoire ? »

Et si elle se racontait sa propre histoire, la terre ? Quand on y songe, qu'est l'humanité à son échelle ?

Voilà ce qu'elle dirait, peut-être : J'ai eu chaud, très chaud... j'en ai tourné sur moi-même pendant un temps fou... puis j'ai fini par me faire une peau, une carapace solide. Maintenant mon cœur est bien à l'abri de cette chaleur si solaire, ouf ! Mais voilà que mon ventre gronde, je m'essouffle. Il faudra bien que toute cette pression sorte, d'une manière ou d'une autre ! Tiens, laissons donc échapper quelques gaz, un peu de mon magma visqueux, pour pouvoir continuer à vivre. Ah, c'est mieux...

Malédiction, voilà que ma carapace se disloque, s'anime... me voilà avec une peau lézardée, sensible à tout événement. Comment survivre à cela ? Petit à petit, finalement, sur ma peau parcheminée, se sont installés des fleurs, des arbres et même un groupuscule de petits êtres. Certains se piquent même de penser et cherchent à me modeler ! Quelle prétention ! N'ont-ils pas la moindre notion d'échelle ? À laquelle se réfèrent-ils donc ? Je les accueille pourtant quand ils le souhaitent. J'aime faire ça, ainsi je me sens peuplée de la surface. Peuplée de ces petites choses qui assemblées toutes ensemble font un halo déroutant. Je me demande ce qu'elle raconterait, elle, cette humanité.

Nadine Zimmermann

Si la terre pouvait parler... De qui raconterait-elle l'histoire ?

Une histoire qui n'a pas d'âge, faite pour grands et petits de tous pays.
Elle se passe sur la terre et dans le ciel au travers des nuages.
Un avion tombe dans le désert !
Une belle rencontre : un petit enfant seul,
Beau comme un prince à la chevelure dorée,
À la voix cristalline à la fois naïve et mature.
Il pose toujours beaucoup de questions.
Il dessine mais les grandes personnes n'y comprennent rien.
À côté du puits, il joue avec la poulie et rit.
Couché dans l'herbe, il pleure.
Il découvre un ami qui demande à être apprivoisé :
C'est un petit renard rusé qui ne voit bien qu'avec le cœur.
Il tombe amoureux d'une fleur unique, fragile, belle capricieuse.
Il la protège du vent, du froid et des bêtes.
Il succombe à la piqûre mortelle du serpent mince comme un doigt.
Il tombe doucement comme tombe un arbre.

Geneviève R.

Si la terre pouvait nous parler, que nous dirait-elle ? « Viens Homme, assieds-toi et prenons le temps de discuter ensemble.

Regarde. Regarde l'étendue autour de toi. Même recouverte de béton, lorsque je suis chassée au cœur de tes villes, je suis toujours là. Dès que tu creuses, tu me retrouves. Pour semer la vie et pour y déposer ta vie. Pour poser et pour y reposer, pour un moment ou pour toujours.

Sens. Sens l'odeur de la fraîcheur qui monte et que je t'offre au gré des saisons.

Écoute. Écoute la vie qui grouille dans mes entrailles. Parfois volcan, parfois séisme. Écoute aussi tous ces petits animaux, ces enfants que je garde en mon sein pour fertiliser tes champs.

Touche-moi quand tu jardines comme si nous nous serrions la main.

Mange-moi, comme les enfants dans les bacs à sable.

À travers tous tes sens, je suis l'essence de ta vie. Et puisque je suis tellement ton amie, je t'emmène avec moi, même au-delà de la vie. »

Fabienne Rouhard

Oraison funeste

La mort est mon métier. Je veux dire infliger la mort. Tuer. Assassiner.

Après tout, il n'y a pas de sot métier, comme disait mon éducateur à l'orphelinat, le premier à avoir bénéficié de mes talents. Si je ne compte pas les chats, chiens, pigeons et autres volatiles.

Aujourd'hui, à nouveau, je vais faire profiter deux personnes de mon savoir-faire. Car il y a toujours deux bénéficiaires : celui qui me paie pour faire disparaître quelqu'un, en le faisant savoir, ou non, selon la commande.

Et celui qui disparaît, qui se trouve ainsi dispensé de se poser mille questions métaphysiques sur la vie, la mort, etc.

Je trouve que l'on ne me remercie pas assez.

Ce matin, je suis chanceux : le trou est déjà creusé. Donc, si rien ne vient perturber la précision de mon tir, lorsque la balle de 5.56 atteindra le plexus à la bonne vitesse et sous le bon angle, le corps basculera en terre

dans la seconde suivante.

J'aime le travail bien fait ; j'ai été formé dans l'amour du soin que l'on apporte aux finitions. C'est à cela que l'on reconnaît un boulot bien fait. Sans avoir la prétention d'être un artiste, je me définis comme un artisan de la belle mort.

Le curé s'approche ; il prend place entre le cercueil, sur tréteau, et le caveau ouvert.

Je m'interroge. Je n'ai pas coutume de mélanger travail et humour mais n'attendrais-je pas le fameux « Repose en paix » pour appuyer sur la queue de détente ?

Nous avons tous une part de tueur en nous, instinctive. Certains le sont naturellement, d'autres par procuration. Moi, je l'ai développée pour en faire une activité professionnelle, lucrative au demeurant.

Celui qui me paie aujourd'hui, en tout cas qui m'a déjà donné la moitié de la somme convenue et dont je recevrai l'autre, à l'issue des obsèques, a exprimé le besoin de faire preuve d'un peu d'ironie, malgré sa douleur. C'est le père de l'adolescent qui gît dans le cercueil, suicidé quelques jours plus tôt.

Monsieur le curé, à vous qui prêchez que la mort n'est que la rencontre entre Dieu, notre Père à tous, et ses enfants, vous qui le prêchez notamment aux enfants et aux adolescents, que l'on vous confie, au catéchisme, permettez-moi d'accélérer votre propre rendez-vous.

(Pan)

Bienvenue en terre sainte.

Gilles Davary

J'ai grandi lentement en rampant sous le sol meuble et humide. Tandis que toi tu grimpais vers le ciel à en décrocher les étoiles, moi je m'enfonçais au centre de la terre. Tu sais, j'ai peur du noir. Je honnis cette obscurité de plus en plus sombre qui m'enveloppe au fur et à mesure que je m'allonge. Mais je suis résigné, ma vie est soudée à la tienne, à ton corps d'écorce vive. Car si tu devais mourir je disparaîtrais avec toi. Nous sommes liés l'un à l'autre comme le fruit à sa branche, l'homme à ses racines. C'est

ce que je suis d'ailleurs. Ta racine. Ta part souterraine. Ton membre de sève. Ton miroir du dessous. D'ailleurs, moi, à ma mort, pas besoin de m'enterrer. J'y suis déjà !

Anna Ligier

Si la terre pouvait parler, de qui raconterait-elle l'histoire ?

D'un bouton de chemise métallique au visage effacé et d'un fer à bœuf remontés à la surface du champ après le labour.

Ils ont surgi dans les traits de la herse.

Ils appartenait certainement au jeune homme qui gardait les troupeaux de vaches au début du XIX^e. Il n'y avait pas de haie dans les prés à l'époque et les bêtes paissaient sur des friches.

Sans doute est-ce ce jeune homme qui a greffé sur les églantiers sauvages, au bord de la route, les rosiers aujourd'hui recouverts de fleurs à quatre pétales.

C'était au temps où les brigands parcouraient les chemins.

Sandrine Brier

Une histoire d'en bas. La terre nourricière, la terre qui tremble, la terre qui tourne, la terre du bout du monde. Je marche sur cette terre, j'y cours souvent. Je ne la ménage pas cette terre. Je la travaille, je la transforme, je la façonne. Et je la détruis. Si la terre pouvait parler, de qui raconterait-elle l'histoire ? De celle des hommes sans doute. Ou l'histoire d'un homme et d'une femme. De leur rencontre. Et de leur union. Cette histoire universelle. Qui appartient à la terre entière. Et que tout le monde connaît. Ou a rêvée. Au moins une fois.

Léa D.

Le géranium de mon balcon

Je vais vous conter l'histoire d'une petite graine. Elle débuta il y a une dizaine d'années.

Oblongue, la petite graine mesurait tout au plus 2 mm de long. Elle était brune de peau. Elle était somme toute bien banale.

Je n'avais guère d'exigence à son égard : qu'elle prospère et que ses fleurs soient rose orangé, ce que je trouvai chez « Vilmorin, marchand en graines de jardin d'agrément et de potager depuis 1743 », Quai de la Mégisserie, à Paris.

La notice était engageante : espèce très florifère, fleurs très décoratives, sol ordinaire, fleurit longtemps, aime le soleil. Hauteur 35 cm.

C'était parfait.

Je rentrai hâtivement chez moi avec mon sachet de dix petites graines et me mis à l'ouvrage sur-le-champ. Je mis du terreau dans des gobelets biodégradables, que j'installai dans la mini-serre, une couveuse pour petites graines, en quelque sorte. Puis j'enfonçai mon index de 1 cm dans le centre du godet pour y déposer chaque graine avec grande précaution avant de recouvrir délicatement le tout sans rien tasser.

Nous étions en mars, époque propice à l'émergence des jeunes pousses, attirées par la luminosité et propulsées par la puissante sève montant irrésistiblement des profondeurs de toute terre.

Chaque matin, je me levais pour aller rendre visite à ma plantation, aux aguets du miracle de la vie espérée. Puis je pulvérisais d'un pschitt d'eau l'endroit présumé de chaque semence. Sans que j'y prenne garde, ces petites graines de rien avaient pris existence et place dans ma vie.

Enfin, un matin, deux ou trois boursoflures apparurent qui soulevaient les miettes de terreau. J'en comptai bientôt dix. Dix petits fœtus géranium d'un vert tendre !

Puis dix petites tiges graciles prirent tranquillement de la hauteur. De chaque côté de chaque tige apparut un petit bourgeon qui progressivement se déplia en une feuille toute neuve.

Vint le jour du repiquage. Je destinai neuf pieds aux balconnières et installai le dixième dans un pot à part.

Je ne sais ce qui me décida pour cette graine-ci, peut-être l'extrémité d'une des feuilles légèrement retroussée, un peu comme un petit nez en trompette. Elle eut mes faveurs. Je la sortais aux heures chaudes

pour respirer l'air printanier, aimant mon nouveau-né géranium aussi précieusement que j'avais aimé mon nourrisson humain. C'est peut-être là l'explication de sa croissance robuste, deux, quatre, huit feuilles, et plus encore.

Lors de chaque second printemps, je mélangeai du terreau neuf avec du marc de café comme engrais et repotai le jeune géranium dans un pot légèrement plus grand, afin qu'il étire à l'aise ses ramures souterraines. À ce jour, le patriarche géant, de 1,38 m, se love dans l'angle sud-sud-est de mon balcon.

Quel enchantement quotidien que la vie vibrante de sève, la vie dans l'exubérance jouissive de la sève montante !

Quel sujet remarquable !

Claude F.

Imaginer une courte narration mettant en scène Chateaubriand sur le Grand-Bé. Par-delà la mort il continue à écrire et nous parle de ce qu'il voit. Est-il affligé ou heureux de ces touristes venus lui rendre visite ?

La marée est basse. Le ciel est bas. Du haut de mon promontoire je regarde les vagues. Comme le disait ma mère : « François-René, tu iras loin ! » Aujourd'hui, c'est vrai. Je vois loin !

Et je peux le dire enfin : « Ils s'en sont enfin aperçus ! » Ils ont tout de même remarqué le macchabée qui flotte là-bas dans les flaques éparses de cette marée basse.

Voilà les premiers gyrophares d'une police qu'on a alertée. Un canot à la mer et on va chercher le corps. Le grand, là-bas, avec la parka olive, c'est l'inspecteur Bertrand. Le grand renifleur du coin. Un homme qui connaît ses classiques. On ne la lui fait pas. Il est dans la région depuis sa

naissance. Il connaît chaque crique, chaque plage, chaque rocher. Rien ne lui échappe. Du moins c'est ce qu'il se plaît à raconter. Et on le croit. Il est l'autorité du coin. Le procureur est un ami. Même les gendarmes le redoutent. C'est, dit-on, l'homme de toutes les situations.

On se connaît bien lui et moi. Il vient à chaque commémoration, anniversaire de ma naissance ou de ma mort. C'est vous dire s'ils manquent d'imagination dans le coin. Ils viennent parfois de très loin pour lire mes textes. Comme si je pouvais oublier ce que j'avais écrit. Les monstres !

Entendre les *Mémoires d'outre-tombe* pour la centième fois, quel désespoir !

Mais aujourd'hui, enfin je m'amuse. Je regarde l'inspecteur Bertrand avec ses points d'interrogations au fond des yeux. Car moi, François-René, je sais qui a tué le macchabée. J'étais là. J'ai tout vu !

Et je me marre parce qu'il patauge, l'inspecteur Bertrand. Il va devoir bien chercher, tout décortiquer pour résoudre cette enquête. Et il n'est pas près de trouver. Car elle est tordue celle-là.

Lui, là-bas, c'est le légiste. Il dit :

— La mort remonte entre 1h et 3h du matin !

— C'est faux ! C'est impossible ! J'étais là ! J'ai tout vu ! Il va falloir pousser l'analyse plus loin, jeune homme ! Je me prépare de belles heures d'observation ! Mais... À vous, je peux le dire qui a tué ! Allez, penchez-vous vers moi je vais tout vous raconter...

Anna Ligier

Seigneur !

Que de monde sur et autour des remparts !

C'est impressionnant comme les gens aujourd'hui s'agglutinent dans un même endroit.

Bien sûr ils peuvent se promener sur la plage, respirer l'air iodé et s'aérer à pleins poumons.

Mais que font-ils donc tous avec ce petit objet rectangulaire qui sonne régulièrement, qu'ils collent à leur oreille et sur lequel ils glissent

frénétiquement leur index ? Même les enfants s’y adonnent et du coup, les grands et quelques petits, hypnotisés par ledit objet sont comme absents à ce qui est autour d’eux, éloignés d’eux-mêmes comme de ceux qui les accompagnent.

Heureusement la plupart des enfants jouent et courent sur la plage, échappant à la fascination de cet objet des temps modernes.

Les mouettes perpétuent leurs vols et poussent toujours leurs cris stridents.

Les vagues vont, viennent et reviennent.

Les marées sont encore les plus hautes d’Europe. Ces temps-ci, le soleil a brillé plus longtemps que de coutume, plus que de raison.

Finalement, je suis bien ici, au frais, à l’abri des coups de soleil, des sonneries intempestives de ces objets rectangulaires et des cris stridents des mouettes. En simple observateur d’outre-tombe, j’ai moins de vague à l’âme que sur la terre ferme.

Évelyne P.

C’est vrai : j’ai choisi de mettre mes os à l’abri des humains sur ce promontoire.

J’aurais mieux fait de prendre ces précautions pour ma personne vivante ! L’éternité m’a appris que les conséquences de la fatuité n’y ont plus de place.

Ce tombeau que j’envisage par le dessous est assez laid, massif et grossier. Il est vrai que j’ai la visite de troupeaux de grands et petits humains qui passent à marée basse pour venir de la terre ferme à ce rocher. Ils enfilent de bonnes chaussures de marche ainsi qu’il est conseillé sur Google. Les poussettes y passent moins bien (info idem)...

Comment puis-je consulter internet !? Les câbles passent juste sous mon tombeau.

Si je voulais, je pourrais me tenir au courant des actualités internationales, moi qui ai tant aimé m’y plonger de mon vivant ! Ce serait un régal ! Mais cela me fatigue et me lasse d’avance. Je préfère maintenant ne rien faire, ne pas penser, méditer et écrire, encore moins : j’ai ça en horreur !...

Un petit événement m'a récemment contrarié : J.-P. Sartre est venu pisser sur ma tombe. Pff... Ce petit pisse-trois-gouttes, jaloux !... Je voudrais bien savoir qui va en faire autant sur la sienne maintenant !

Pas plus tard qu'hier, un esprit facétieux a fait courir le bruit qu'une association érigerait un téléphérique du continent jusque chez moi : c'était un premier avril. Dommage.

C'est la seule chose qui aurait pu me faire me retourner dans la tombe.

Non pas de révolte, mais de rire ! J'aurais eu tant de plaisir à voir approcher sa cabine de ma sépulture, à tombeau ouvert !

Dominique Benoit-Betmalle

Monsieur de Chateaubriand, je vous présente ma Carole, chaque année, en décembre, nous mettons un sapin de Noël sur sa tombe, décoré, comme il se doit. Chacun d'entre nous peut déposer un objet de son choix. Puis ma Francine, partie depuis peu et qui aimait par-dessus tout venir marcher dans le parc de votre magnifique maison de la Vallée-aux-Loups. Parlez-en avec elle, elle vous décrira l'endroit dans les moindres détails. Vous qui êtes dans cet au-delà, depuis longtemps, apprenez-leur la beauté du lieu. Je garde encore un peu auprès de moi, si vous le voulez bien, ma Françoise, pour lui dire que je l'aime et partager avec elle quelques-unes de vos œuvres...

Vous qui êtes sur cette presque-île si tranquille lorsque la mer l'isole du monde terrestre vous étiez un écrivain torturé, êtes-vous un ange apaisé ?

Si tel est le cas, prenez soin de mes amies et lorsque mon tour viendra, nous pourrons alors échanger sur les belles personnes qu'elles étaient.

Sachez tout de même que dans votre magnifique jardin, il est un arbre si grand que l'on peut s'asseoir à l'intérieur de son tronc et que régulièrement, vous venez partager avec moi quelques minutes d'éternité.

Nadia Daverat

Morne-à-l'Eau, Guadeloupe, novembre 1986

La nuit est tombée à 18 h accueillie par le chant des grenouilles.

L'air est moite malgré le souffle des alizés. Appelé Outre-mer, je suis arrivé depuis un mois en Guadeloupe.

Le hasard des rencontres a fait que je suis invité par de parfaits inconnus dans une case en tôles ondulées.

Après un ti-punch de bienvenue nos hôtes nous demandent de les accompagner. Des gens surgissent de toutes parts, joyeux, parlant fort.

Nous les suivons en procession en haut de la colline.

Des vendeurs ambulants proposent de délicieux beignets salés.

Des tambours joyeux et puissants résonnent en écho aux pétards et fusées.

Les bougies illuminent chaque personne et chaque tombe sur la colline du cimetière.

Pour la première fois, la fête des morts a un sens pour moi.

Olivier Mourgeon

Nous avons attendu plusieurs heures sur les remparts de Saint-Malo avant de pouvoir accéder à cette île à marée basse. Chateaubriand nous y attendait, figé là dans son éternité. Amarré à sa renommée.

Pourquoi aller à sa rencontre ? Lui que j'ai si peu lu, je l'avoue humblement.

Je cherche quelques mots percutants, quelques fines phrases, mais rien.

Ma mémoire, face à cette tombe, était vide de ce malheureux écrivain.

Mais il a, à mes yeux, un atout qui surpasse son talent : il porte le prénom de mon père, à l'instar du Bon Roi René qui rôde sur les tours d'Angers.

Pour moi, tous les René font partie de la même lignée : ils sont nés dans leur histoire mais ils sont « Re-nés » dans la grande Histoire.

Alors, cher Vicomte, renaiss de tes cendres en semant une petite graine d'écrivain en chacun de nous.

Fabienne Rouhard

Chateaubriand, avec un Grand-Bé

C'est au jour des morts qui marque le début de l'année et du cycle des saisons dans la cosmogonie celtique que les trépassés rencontrent les vivants mais aussi les autres morts. Il n'est alors qu'une règle à respecter : être rentré en sa tombe lorsque le soleil tombe. Sinon, on reste coincé dans l'autre monde, celui des vivants et ce, jusqu'au premier jour de novembre suivant. Voilà pourquoi plus d'une âme erre de par le monde, punie de n'être pas revenue au couvre-feu.

Et c'est précisément ce qui arriva au sieur François-René de Chateaubriand, en l'an de grâce deux mille dix-huit. Voici ce qu'il advint.

Bien résolu à profiter du jour *open-grave*, le bon vicomte s'évapora de son rocher malouin, aux premières lueurs du jour. Porté par un vent d'ouest, son âme s'en vint à Paris, au pied de la butte Montmartre, à la rencontre de l'âme de sa bien-aimée Juliette. Que peuvent faire deux âmes mortes, qui se sont tant aimées jadis, quand elles se retrouvent ? Nul ne le sait. Il y aurait tant à dire ; l'éternité n'y suffirait pas.

Déjà le soleil du mois noir se rappelait aux amants, sonnait le glas de leurs retrouvailles.

Vicomte, rentrez vite ! Pour mieux nous retrouver, au prochain jour des morts...

Pourtant, le Malouin de naissance et Malouin de tombe avait un autre projet ; car, on a beau être mort, on n'en a pas moins de la suite dans les idées. Il avait mûrement réfléchi et décidé de sécher les murs de son trou ; il ferait, c'était dit, tombe buissonnière.

Laisant son âme sœur regagner ses pénates à la vêprée, Chateaubriand prit le RER B. Sans ticket, certes, mais a priori les contrôleurs de la RATP ne semblent pas formés pour repérer les fantômes. Il descendit à Sceaux. Il avait l'intention de s'installer en villégiature post-mortem en sa Vallée-aux-Loups. C'est d'ailleurs du pas de cet animal qu'il pénétra, de nuit, dans le parc puis dans la bâtisse, étranger aux grilles et aux verrous ; invisible aux hommes, sauf à ceux qui croient aux fantômes et se laissent épouvanter.

Pendant quelques heures – mais que sont quelques heures quand on a l'éternité ? – il déambula dans sa demeure, désormais musée, et une émotion enfantine serra son cœur de fantôme. Que de bons moments ! Que de grands souvenirs ! en ces lieux...

Il entra dans la bibliothèque, observa tout ce que ses œuvres avaient fait naître en deux siècles et c'est moins d'orgueil que de fierté qu'il éprouva, comme s'il vivait toujours. Il découvrit l'existence d'un atelier d'écriture, dans cette pièce, plusieurs fois par mois. Ceci le fit sourire d'aise. Alors il monta à l'étage et s'installa confortablement dans le buste qui surplombe et observe la salle d'écriture. Aux dernières nouvelles, il y est toujours.

Gilles Davary

« Au sein de la destruction immobile on apercevait une chose en mouvement : un soldat français privé des deux jambes se frayait un passage dans des cimetières qui semblaient avoir rejeté leurs entrailles au dehors. Le corps d'un cheval effondré par un obus avait servi de guérite à ce soldat : il y vécut en rongeant sa loge de chair ; les viandes putréfiées des morts à la portée de sa main lui tenaient lieu de charpie pour panser ses plaies et d'amadou pour emmailloter ses os. L'effrayant remords de la gloire se traînait vers Napoléon : Napoléon ne l'attendit pas. »

17 novembre 2018

En campagne

Profitant de l'exposition autour de Napoléon à la maison de Chateaubriand, nous retrouvons celui-ci en pleine bataille. Alors que le canon tonne autour de lui, que les hommes meurent, son esprit bat la campagne. N'ayant jamais totalement abandonné son premier amour de jeunesse, la littérature, il pense au chapitre d'une nouvelle qu'il est en train d'écrire...

Et voilà que soudain les tambours roulent sous le plafond de la bibliothèque, la mitraille crépite, la fumée pique les yeux, le texte nous saisit à l'« mot » ion, chacun se retranche derrière sa feuille.

Aujourd'hui le champ de bataille se fera champ littéraire. Et si parfois l'horreur et la poésie venaient à se mêler sous nos yeux en un couple « effroyablement beau », ne serait-ce pas afin de faire ressortir toute l'horreur du carnage encore davantage que ne saurait le faire une simple description factuelle ?

Quoi qu'il en soit, pointons fermement nos plumes et chargeons la plaine de la page blanche !...

Imaginer une suite, ou bien une introduction, à un extrait du roman *Kaputt* de Curzio Malaparte qui décrit comment, en pleine guerre, des chevaux se retrouvent brutalement pris par la glaciation d'un lac, tels les chevaux de bois d'un effroyable carrousel, cabrés et les yeux dilatés de terreur...

Sublime surfusion

Je ne connais ni la guerre ni les chevaux. Ceux-là ont voulu la fuir en traversant le lac pour échapper au feu. Les eaux glacées de l'hiver les ont arrêtés dans leur course, brutalement. Surfusion.

Je vois toutes ces têtes au regard terrifié, tendues vers la rive jamais atteinte, figées dans un socle gelé, lisse et froid comme le marbre. Monument funèbre.

Je vois des blancs, des bruns, des gris, des noirs, du bleu dans les ombres, et là-bas, une pointe de rouge... trace vivante d'une blessure récente. Fresque sinistre et glaciale.

Arrêt sur image de la vie suspendue. Combien de temps encore ?

Le printemps apportera sa touche à l'œuvre de l'hiver. Effacera-t-il la peinture de guerre ?

Les chevaux disparaîtront sous les flots ressuscités. Ils deviendront un amas monstrueux et boueux. Invisibles.

Mais de temps à autre, quelques effluves funèbres se mêleront aux doux parfums du printemps. Où sont passés les cavaliers ?

Laurence Krebs

Hiver 58,

Le parc des Buttes-Chaumont est ouvert malgré un froid glacial. Une musique lointaine et inattendue résonne à travers les arbres dénudés. Une petite fille lâche la main de sa maman et court, court très vite vers la

horde des chevaux de bois du carrousel. Elle a repéré son cheval préféré, le plus beau, le plus grand et le plus coloré dans cette grisaille hivernale. Le manège tourne, tourne puis ralentit sa course folle. À peine à l'arrêt, la petite fille bien emmitouflée saute sur la plateforme, se précipite sur son fidèle cheval bien décidée cette fois-ci à attraper le pompon agité sans relâche par le forain. Entraîné dans sa course folle, le cheval galope, galope de plus en plus vite. Le lac s'approche, l'eau est par endroit gelée. Rien ne l'arrête. Sa trajectoire est sans retour, le ciel s'assombrit. La nuit tombe. Le manège ralentit, ralentit...

Bernadette de Raphelis

Le spectacle était saisissant. Aucun bruit, à part le vent. Un arrêt sur image.

La vie s'était arrêtée nette comme à Pompéi.

Sans leur regard effrayé on aurait pu croire que la mort les avait pris par surprise.

Seules les têtes n'avaient pas sombré dans cet océan de glace.

Le temps s'était arrêté.

Je me plantai devant un groupe de quatre chevaux, pestant de ne pas avoir emporté mon appareil photo.

J'enrageais en pensant à tous les clichés que j'aurais pu prendre.

Quel sujet magnifique !

Le National Geographic aurait adoré.

Je continuais d'arpenter la surface du lac, totalement absorbé. Le lac entier était piqué de têtes.

Une violente déflagration, suivie d'un nuage de poussières me tira de mes réflexions.

Tout autour les soldats plaisantaient. Leur attitude me parut très déplacée.

Olivier Mourgeon

La fée des lacs observait la scène depuis son nuage cotonneux. Elle était navrée de toute cette bêtise humaine et de tant d'atrocité gratuite.

Quand donc les hommes allaient-ils prendre conscience du caractère sacré de la Vie, du devoir de l'honorer et de la protéger ?

Soucieuse d'élever le niveau vibratoire du lac en question et de ses environs, elle y envoya sa cousine la féerie.

Les énergies de la féerie étaient si puissantes et si lumineuses que les eaux du lac dégelèrent en moins de temps qu'il ne faut pour le dire... elles passèrent de marbre blanc à vert émeraude ; les chevaux ressuscitèrent littéralement et regagnèrent paisiblement le rivage. Les soldats qui avaient atteint le rivage, juchés sur le dos des chevaux, peinaient à réaliser ce qui venait de se passer. Ils étaient en état de sidération positive, du jamais vu, du jamais vécu : des forces de vie dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence étaient à l'œuvre sur les lacs et probablement ailleurs sur terre, forces qui annihilèrent les conséquences du non-respect de la vie telles que celles causées par des guerres, souffrances équestres et terrestres, humaines et animales...

Évelyne P.

À cheval sur les principes

Au seuil de sa tente, jumelles devant les yeux, Merikallio observe la rive opposée. L'incendie a fait le ménage et dégarni les bâtiments. Le clocher de l'église s'est effondré dans un grand fracas au milieu de la nuit. L'aide de camp s'en satisfait.

« Un point de mire en moins pour l'artocche ennemie, c'est toujours ça de pris, hein, mon Colonel ?

— M'ouais. »

Le jeune lieutenant est presque étonné de la moue du chef de corps. Il ne la comprend pas.

« Nous n'avons quasiment pas de morts ni de blessés mais nous n'avons plus un canasson pour nous déplacer. Avouez, mon Lieutenant, que pour

un régiment de cavalerie, ça la fout plutôt mal, non ?

— Oui, vu comme ça.

— Et regardez-moi la troupe ! Elle se croit au jardin d'enfants, à se cuter sur la tête des chevaux pris dans la glace. Quelle misère !

— Que fait-on, mon Colonel ?

— Rien, on ne fait rien. Donnez l'ordre à une estafette de filer au PC de la brigade à bride abattue leur demander au moins cinquante chevaux, de quoi rééquiper deux escadrons.

— À bride abattue, mon Colonel ? »

Merikallio se tourne vers son aide de camp, comme pour le fusiller du regard pour son insolence. Puis il comprend. Et éclate de rire. D'un rire nerveux, de celui qui est presque désespéré et ne voit pas d'issue.

« Notez, mon Lieutenant, dans le journal de marche et des opérations : ce jourd'hui, 17^e de novembre, le 2^e Dragons, fer de lance de la Cavalerie royale, est à pied ! Nous voici réduits à la condition infamante de simple piétaille, de chair à canon pedibus jambus, bref, de fantassins. Je serai celui par qui la honte s'est abattue sur sa famille pour les prochaines générations. Et l'ennemi qui approche.

— J'ai bien une idée, mon Colonel. »

Sortant de son auto-flagellation, Merikallio interroge son subordonné du regard.

« On peut toujours donner le change à l'ennemi.

— Ah oui, et comment ?

— On peut reconstituer un escadron « flambant neuf ». Que les soldats tranchent la tête de chaque cheval accessible par la glace ; qu'ils fichent ensuite ces têtes sur des piquets ou sur des lances, le tout derrière des palissades, de telle sorte qu'à la jumelle, les éclaireurs ennemis croient voir des centaines de chevaux, calmes et prêts au combat. Et pour donner l'illusion du mouvement, que quelques-uns des hommes déplacent quelques lances.

— Mon Dieu... demander cela à des cavaliers...

— Mon Colonel, c'est ça ou la tête de vos soldats au bout des piques. Il faut savoir ne pas rester... à cheval sur ses principes. »

Gilles Davary

Le temps

Il fait très froid, le vent d'hiver fouette mon visage de flocons blancs glacés. Je traverse la forêt où les arbres ploient sous la neige épaisse et lourde. Le sentier n'existe plus, j'ai un peu peur de me perdre mais je poursuis ma descente vers le lac. Me croyant près du but, je suis surprise, je n'entends pas le clapotis de l'eau. Un silence étouffé par la neige me prend à la gorge... comme une angoisse inexplicée. J'arrive enfin sur le rivage où je découvre un paysage apocalyptique : une immense plaque de marbre blanc d'où émergent des têtes de chevaux, ils me regardent au travers de leurs yeux globuleux et dilatés de terreur : ils sont emprisonnés dans la glace !

L'horreur du tableau qui s'offre à moi me paralyse. C'est insupportable. Je n'ai même pas la force de pleurer, de crier ou même de m'enfuir. À ce moment précis, j'entends au loin des voix humaines. Des soldats, tout de bleu vêtus, casques retenus par une lanière, sacs au dos, fusils au poing, apparaissent au loin. Ils se rapprochent et se mettent à hurler le cri de la mort... devant le spectacle ahurissant qu'ils découvrent. Devenus fous, ils avancent en courant sur la fine couche de glace pour retrouver leurs compagnons de guerre qu'ils enfourchent. J'entends des pleurs, des grincements de dents et des sanglots d'effroi.

Il est midi, une pâle lumière tombe du ciel, les soldats sont assis sur les têtes des chevaux. Je fuis dans ma pensée, pour m'évader de cette horrible scène. Un halo de lumière passe devant mes yeux et me transporte au manège des chevaux de bois du carrousel de mon enfance. Je me revois petite fille avec ma jolie robe rose, des chaussettes blanches et des souliers vernis noirs. Je tiens sagement la main de ma mère, nous traversons le parc. De loin j'entends la musique de l'orgue de barbarie, je vois les lumières qui scintillent et le manège qui tourne sans fin. Des chevaux blancs montent et descendent le long d'une tige métallique, ils sont prêts à sauter : les jambes pliées devant et tendues derrière, ils laissent briller de mille feux leurs queues, leurs crinières et leurs selles aux diverses couleurs. C'est féérique !... Les lumières clignotent au son de la chanson du petit navire, les chevaux tournent, tournent, tournent... les enfants rêvent, rêvent, rêvent et rient de joie... une petite clochette résonne et le manège s'arrête doucement. Je saute sur le cheval rouge

qui est mon favori. Et me voilà prête pour le nouveau tour, avec l'envie de gagner un billet jaune, si j'attrape la queue du chat.

La guerre est finie, la petite fille est maintenant grand-mère. Le manège est toujours là. Il a été modernisé, les chevaux sont devenus des navettes spatiales, des avions, des motos... Mon petit-fils est émerveillé par la magie de ce tourbillon. Moi, sa Nonna, je le regarde tourner avec bonheur et nostalgie.

Tourne, tourne la roue du temps...

Tourne, tourne le manège...

Geneviève R.

Alphonse attacha son cheval à une branche basse, près de l'embarcadère. Son serviteur avait stabilisé la barque, prêt à lui tendre les rames.

L'étendue d'eau était vaste et il fallait souquer ferme pour rejoindre la rive opposée, la côte sauvage, qu'il préférait de beaucoup.

D'autant que le vent d'automne, en irisant la surface, changeait le lac en une vaste mer dont les flots agités passaient par-dessus bord à chaque creux de vague.

Alphonse était jeune, et les flots tourmentés le grisaien plus qu'ils ne l'effrayaient.

Il rama ainsi vers l'abbaye de Hautecombe, que l'on apercevait déjà à travers les grands arbres effeuillés.

Soudain, les cris d'effroi d'une voix féminine lui firent accélérer sa cadence. À quelques brassées de la côte, une barque renversée témoignait du naufrage.

La rescapée avait rejoint la côte et sa longue robe trempée révélait sa svelte silhouette.

Alphonse accosta hâtivement pour recevoir dans ses bras le corps transi de la jeune femme.

Il l'enveloppa dans sa redingote.

Le réconfort fut, semble-t-il, heureux, car Alphonse et Elvire occupèrent fort agréablement leur temps à « prendre les eaux » de concert.

Hélas, Elvire ne revint jamais.

Alphonse fut inconsolable. Il n'eut cesse d'écrire les tourments de son âme, en immortalisant le lac... du Bourget.

Claude F.

À sa mort, Charles Baudelaire a laissé sans suite une série de titres de futurs romans, nouvelles, poèmes... *Le marquis invisible, La fin du monde, Pile ou face, Le triomphe du jeune Boniface, La Licorne, La maîtresse de l'idiot, L'automate, Les enseignements d'un monstre, Le crime au collège, Les monstres, Les heureux de ce monde, Le monde sous-marin, Une ville dans une ville, Les mineurs, Le prétendant malgache, Le fou raisonnable et la belle aventurière, Le déserteur, Le boa, Une rancune...* Imaginer une courte narration à partir de l'un de ces titres.

Le déserteur

L'effroi puis l'accablement s'abattirent sur la ferme haut perchée dans l'alpage lorsque le garde-champêtre apporta à Louis l'ordre de conscription.

Au bourg, à la foire aux bestiaux, les gens murmuraient des nouvelles vraies, d'autres fausses, sur ce qui se passait à la capitale. Oui, bien sûr, on parlait d'un certain Buonaparte.

Mais c'était si loin. Louis ne s'en souciait guère.

Maintenant, c'était bien vrai. Il avait dans les mains l'ordre de rejoindre son corps d'armée, pour partir sept ans à la guerre.

Louis était paysan. Depuis toujours, il travaillait durement sur la ferme familiale, dont il hériterait.

La ferme lui prenait ses forces vives, de l'aube au couchant. D'autant que le père déclinait et n'aidait plus qu'à la traite des vaches et à quelques menus labeurs lors de la moisson.

La mère, légèrement plus vaillante, s'occupait du poulailler, du potager et de la maison.

Malgré sa jeunesse, Louis courbait déjà les épaules à la tâche.

Après l'angélus, ils prirent leur place sur les bancs pour souper.

La mère versait dans les larges assiettes creuses le bouillon, les légumes et le lard mijotés dans le faitout suspendu au crochet de l'âtre.

Ils soupaient en silence, la tête penchée sur leur assiette.

Le père rompit le silence : « Hé Fils, quèk' tu vas faire ? »

Louis ne pipait mot. Son front creusé de rides profondes trahissait son tourment intérieur.

Le père versa le vin dans les assiettes des hommes. Ils firent chabrot.

La mère bouchonnait son tablier. Le père la regarda.

Louis se taisait toujours.

Soudain, Louis recula bruyamment sa chaise, et dit fermement : « J'n'irons point. J'mont'rons à la Chataign'raie, dans la grott' aux sorcières. J'm'y cach'ra. Personne y m'trouv'ra. »

Le père : « Et le garde-champêtre ? »

Louis : « T'y diras que l'fils l'a parti. »

Claude F.

Pile ou face

Partir en voyage ?

Pile ? je pars. Face ? je reste.

Pile, je pars.

Où ?

Face ? la montagne. Pile ? la mer.

Pile, la mer.

Les bagages ?

Pile ? un grand sac. Face ? une valise à roulettes.

Face, une valise à roulettes.
Pile, face, face, pile, pile, face.
La valise est pleine. Ouf !
L'avion, la voiture, le train ?
Pile, pile, face ?
Un jour ? Un week-end ? Un mois ? Un an ?
Pile, face, face, pile, pile ou face ?
Le voyage aura-t-il lieu ?
Pile ou face...

Bernadette de Raphelis

Seule dans la foule

En ce mois de décembre, à l'approche des fêtes de fin d'année, Paris est en émoi. Les guirlandes scintillent dans les rues, les vitrines se sont endimanchées, la foule s'amasse à l'approche des grands magasins. Je me sens seule, bousculée, perdue dans un monde agité, nerveux, bruyant, à l'affût de l'objet désiré et convoité. Les téléphones portables sonnent de toutes parts, ils collent aux oreilles et tous répondent ensemble dans un brouhaha infernal. Que de frivolités !...

Par terre, appuyée au mur, une femme au visage raviné par le temps, au regard insoutenable de tristesse, tend une main suppliante. Quelle détresse !... Les affamés de cadeaux passent devant elle sans la voir. Elle a faim, elle ne sait pas où dormir ce soir. Elle est piétinée, elle gêne les passants qui ont les mains pleines de sacs scintillants de mille couleurs, remplis de présents pour la soirée familiale de Noël. Elle est seule et méprisée au milieu de ce capharnaüm. Le monde est cruel !...

Bouleversée par une telle injustice, je me fraie difficilement un chemin dans la foule, pour m'approcher de la mendicante tremblante de froid et de peur, maigre, légèrement vêtue, le regard dans le vide. Je me penche vers elle avec respect et je dépose, dans sa main rugueuse, noire de crasse, un billet. Elle lève la tête, son visage s'éclaire d'un sourire d'une beauté surnaturelle qui gonfle mon cœur de gratitude.

Émue et épuisée de toute cette agitation, je quitte ce lieu de folie et rentre dans mon logis chauffé, confortable, cosy. Je me blottis dans mon fauteuil, éclairée d'une lumière tamisée avec une musique apaisante et une tasse de thé. Je rêve avec moi-même et me livre à toute la vivacité de ma mélancolie. Paradoxe entre l'abondance du riche et la misère du pauvre : ce sont deux mondes qui s'ignorent. Le fossé se creuse entre eux de jour en jour. Quelle stupidité que le veau d'or de l'homme avide d'argent !...

Suite à une longue réflexion sur la condition humaine, je quitte ma mélancolie.

Le moins riche n'est pas celui qu'on pense. Le « blindé de tunes » est un éternel insatisfait : il veut toujours plus, toujours le meilleur. L'argent et la réussite sont le moteur de sa vie en dépit des autres. Le bonheur lui échappe sans cesse alors que... le pauvre détient un trésor inestimable caché tout au fond de son cœur... l'Amour en toute humilité. Je prends un temps de silence pour entrer dans le désert et creuser mon désir de Dieu.

Geneviève R.

Le monde sous-marin

Ce n'est pas tout que d'implanter ses locaux en bords de Seine, il faut aussi l'assumer quand la crue s'installe chaque hiver pour de longues semaines. Le patron du grand quotidien du soir en était là, de ses réflexions, ou, pour mieux dire, de son désabusement quand l'un de ses adjoints entra dans le bureau.

— C'est bon, ça va marcher !

— Vous êtes sûr ?

— Oui, enfin, on verra. En tous cas je viens d'en parler à nouveau avec le chef imprimeur, il est confiant. Si lui est OK, on le fait, non ?

— Quel autre choix ?

— À part tout déménager, aucun, et nous avons déjà tranché cette question.

— Alors, on le fait.

Le directeur adjoint sortit pour aller organiser sans plus tarder ce qui deviendrait une première mondiale : on installa les rotatives dans un ancien sous-marin militaire, vendu par les Domaines et transformé, pour l'occasion, en imprimerie géante.

Quelqu'un proposa de le peindre en jaune et d'en faire l'inauguration sur un air de chanson anglaise, à quoi le directeur répondit qu'on verrait ça plus tard.

Tant qu'à révolutionner le monde de la presse, il décida cependant de changer le titre du quotidien. Ou plus exactement, de le préciser. Désormais, il publierait « le Monde sous-marin », avec pour sous-titre « le premier journal amphibie ».

Gilles Davary

Une ville dans la ville

On les dit ouvrières, acharnées, besogneuses. Quoi qu'elles aient à faire, elles ne s'arrêtent jamais. Aucune tâche ne les rebute. Dès les premières lueurs du jour, elles sortent en longues files interminables. Elles sont toujours pressées, toujours affolées, constamment en mouvement. On croirait qu'elles cherchent leur chemin. Mais il n'en est rien. Elles savent déjà où elles vont. Des éclaireuses pendant la nuit ont tracé l'itinéraire. Elles iront là, chercher une miette de croissant, là, une mie de pain ou la fine épiluchure d'une peau de tomate. Tout est bon à prendre. Rien n'est laissé au hasard. Elles sont comme ça. Elles amassent ainsi au fond de leur galerie souterraine des milliers de réserves. Au cas où ! Au cas où, coincées par la neige, elles seraient contraintes de rester à l'abri. Au cas où, noyées par la pluie, elles ne pourraient plus transporter leur butin. Alors, tant qu'il fait beau, elles s'affairent, entassent, amassent, épargnent et capitalisent. Et pour cette besogne, elles sont des milliers dans un labyrinthe de galeries et de cavernes dont l'infrastructure ressemble à une ville.

Oui, mais cette ville au stade du microcosme est elle-même contenue

dans une autre beaucoup plus grande. On en a volontairement ou non détruit une du bout du pied. Simplement pour jouer et voir comment ça fait.

Quand le macrocosme joue. Le microcosme s'affole. Alors, égarées, affolées, elles courent dans tous les sens. Celles de l'intérieur, celles qui ne voient jamais le jour se précipitent, ferment les galeries, obstruent les cavernes, empilent les provisions dans les coins les plus reculés. Car tout doit être sauvé au mépris de la vie de celles qui œuvrent dehors. S'il le faut, elles seront immanquablement sacrifiées. Cette organisation de vie est un modèle du genre. Une gigantesque organisation silencieuse qui n'hésite pas à sacrifier des vies pour la survie du plus grand nombre.

Dans un autre monde, ce concept se fait appeler démagogie. Mais celui-ci serait doté d'une force supplémentaire que l'on nomme pensée. Le macrocosme aurait donc la pensée. Le microcosme n'en aurait pas. Pourtant, à bien les regarder, leurs univers sont tellement semblables.

Anna Ligier

Ils avancement tranquilles
Libérés de leur brouhaha mental
Ils avancement paisibles
Savent jouir de l'instant
Ils avancement sensibles
Offrent leur bonté aux passants
Ils avancement en mode élan vital
Narguant ainsi les histoires fatales
On peut les voir sur de mystérieuses mappemondes
Les heureux de ce monde !

Évelyne P.

« Il y a quelqu'un ? » « Il y a quelqu'un ? » « Maman ? maman ? maman !...
Papa ? »

La petite voix affolée de Téo me tira de mon sommeil.

Je me précipitai dans sa chambre.

Il pleurait. Assis dans son lit.

« Calme-toi Téo, je suis là. »

Son petit corps était secoué par les larmes.

Il était inconsolable.

Je posai doucement mes mains sur son ventre pour l'apaiser.

Il se débattit, me repoussant vivement.

Son corps s'arc-boutant.

Un torrent de larmes se déversait que j'étais incapable de calmer.

Il avait les yeux ouverts, terrifiés.

« Tout va bien, papa est là. »

Olivier Mourgeon

Les enseignements d'un monstre

À l'école des hautes études en tératologie, le comité scientifique décida d'ouvrir une chaire professorale, associée à une école doctorale orientée sur la tératologie expérimentale et le retour d'expériences des créatures nées de tous les docteurs Frankenstein passés, présents et à venir.

Il faut dire que, depuis la 4^e Guerre mondiale et les grands bombardements nucléaires des décennies précédentes, on ne manquait pas de cobayes, la plupart des professeurs étant leur propre Golem.

Né sans bras, un des jeunes professeurs, brillant sémiologue, fut coopté pour donner la leçon de la séance inaugurale, intitulée « ma vie sans chocolat ».

Gilles Davary

Le crime au collège ! ou quand les titres s'emmêlent...

L'histoire se déroule un peu avant la fin du monde. On retrouva la Licorne, belle, blanc pommelée, morte, tout au fond du monde sous-marin, lieu grouillant de mineurs et organisé comme une ville, dans une ville.

Autour de son cou, un boa multicolore et scintillant.

Un cadeau du prétendant malgache ? ou bien du marquis invisible ? ou encore, chose probable, de l'idiot, son amant ?

À moins que ce ne soit l'arme du crime... ?

Les autorités du monde sous-marin tirèrent à pile ou face : Boniface, l'automate fut désigné pour mener l'enquête. Quelle histoire !

Il interroge, méthodiquement et automatiquement tous les heureux de ce monde qui auraient pu nourrir quelque rancune envers la belle licorne. Toutes ses investigations, tous les indices amassés le conduisirent jusqu'au fou raisonnable de la 4^e B, qui avoua son crime. Ce fut le triomphe du jeune Boniface.

Laurence Krebs

Après lecture des premières lignes d'une nouvelle de Napoléon Bonaparte, *Sur le suicide*, écrite en sa jeunesse : « Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ? », puis d'un extrait du roman *La bataille* de Patrick Rambaud : « Cela le renvoya quelques mois en arrière, à Saragosse, quand... », poursuivre au choix l'un ou l'autre de ces textes...

La vie est absurde.

On fait tout pour la sauver. Mais on n'apprend pas à en profiter.

La vie est cruelle.
Elle nous reprend tout ce qu'elle nous offre.
La vie est injuste.
Elle en privilégie certains et condamne d'autres.
La vie est merveilleuse.
Elle nous donne des moments précieux.
La vie est un défi.

Olivier Mourgeon

Aragon et la fille

Cela le renvoya quelques mois en arrière, à Saragosse, quand... il avait fallu mater les Espagnols à la baïonnette, hommes, femmes et enfants, tous plus furieux les uns que les autres, embrochés à la queue-le-loup. Il l'avait fallu parce que c'est lui qui en avait donné l'ordre, agacé que ses hommes subissent autant d'embuscades de partisans, armés par les Anglais, sans pouvoir jamais affronter l'ennemi en face.

Il se souvenait de ce jour d'une grande boucherie, où l'odeur pestilentielle de la pisserie, du sang, de la merde et des boyaux déballés au soleil finissait par tourner la tête ; il ne se souvenait que de la couleur sanguinolente des collines aragonaises autour de la ville. Il se souvenait surtout de ce vieux capitaine de la Garde – car il avait dû donner la Garde, pour montrer l'exemple – qui avait obtenu cette croix d'argent au cou d'une jeune fille, en la décapitant d'un seul coup de sabre de cavalerie. Après l'avoir nettoyée, en la léchant, il l'avait exhibée. Dans un grand rire.

Gilles Davary

Impossible de me décider. Soudain, voilà que je repense à mon ami Bernard et sa théorie du pile ou face...

Joyeuse ou triste ?
Heureuse ou mélancolique ?
Le soleil se lève. La journée commence. Va-t-elle vraiment commencer ?
A-t-elle vraiment commencé ?
Ai-je vraiment le désir qu'elle commence ?
Rien ne peut empêcher la Terre de tourner et le Soleil de se lever.
Se lever ou rester couchée pour obliger la Terre à tourner dans l'autre sens, dans le bon sens : celui de la joie de se lever, loin de la mélancolie.

Bernadette de Raphelis

À l'est : mon instinct me dit de ne plus m'y engager
Plein nord : le vent glacial transformera mes larmes en lames scintillantes
Plein sud : je la tiendrai au chaud en buvant un alcool fort
À l'ouest : je la nourrirai jusqu'au soleil couchant

Évelyne P.

Pénélope

Pénélope ! Belle Pénélope !
Séductrice au regard envoûtant.
Corps svelte et désirable.
De camaïeu de bleus vêtue.
Irrésistible, elle hante les nuits du bien-aimé !

Pénélope ! Belle Pénélope !
Sérieuse au regard de glace.
Corps rigide et triste.
Tout de gris et noir vêtue.
Intouchable, elle rêve le jour de son bien-aimé !

Pénélope ! Belle Pénélope !
Lèvres écarlates et rire éclatant.
Regard sombre et sourire mélancolique.
Jours et nuits, elle file et défile le temps...
Aux couleurs variées et harmonieuses.
Confiante, elle attend le retour du bien-aimé...

Geneviève R.

Pirouette

Ma foi, je l'ignore. À gauche ? À droite ? Au centre ? En haut ? En bas ?!?
Quelle affaire !
Et puis cela me donne le torticolis !
Quelle question !
Sommes-nous en thérapie de groupe ? Me suis-je trompée d'atelier ?
Mais non ! Mais non !
Seule au milieu des collègues d'écriture je peine à livrer mes pensées à une
mélancolie sans entrain et je lui préfère la vivacité de l'humeur joyeuse
et joueuse du bataillon de plumes, mené par le vaillant capitaine Runtz !

Laurence Krebs

« Bonaparte n'était point César ; son éducation n'était ni savante ni choisie ; demi-étranger, il ignorait les premières règles de notre langue : qu'importe, après tout, que sa parole fût fautive ? il donnait le mot d'ordre à l'univers. Ses bulletins ont l'éloquence de la victoire. Quelquefois dans l'ivresse du succès, on affectait de les brocher sur un tambour ; du milieu des plus lugubres accents, partaient de fatals éclats de rire. J'ai lu avec attention ce qu'a écrit Bonaparte, les premiers manuscrits de son enfance, ses romans, ses lettres privées à Joséphine, ses dépêches restées inédites [...] Je m'y connais : je n'ai guère trouvé que dans un méchant autographe laissé à l'île d'Elbe des pensées qui ressemblent à la nature du grand insulaire [...]. »

« Je pris, en descendant de la citadelle, un morceau de marbre du Parthénon ; j'avais aussi recueilli un fragment de la pierre du tombeau d'Agamemnon ; et depuis j'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé. Ce ne sont pas d'aussi beaux souvenirs de mes voyages que ceux qu'ont emportés M. de Choiseul et lord Elgin ; mais ils me suffisent. Je conserve aussi soigneusement de petites marques d'amitié que j'ai reçues de mes hôtes, entre autres un étui d'os que me donna le père Muñoz à Jaffa. Quand je revois ces bagatelles, je me retrace sur-le-champ mes courses et mes aventures ; je me dis : " J'étais là, telle chose m'advint. " [...] »

15 décembre 2018

L'objet voyageur

Exilé dans sa chambre à la suite d'un duel, Xavier de Maistre nous propose dans son *Voyage autour de ma chambre* le récit d'un voyage vertical plutôt qu'horizontal. Une déambulation dans la maison de Chateaubriand et l'exposition autour de Napoléon est l'occasion de choisir un objet pouvant voyager dans une poche, une malle, et lui faire raconter sa vie, ses aventures et mésaventures... Le chanteur et compositeur Bernard Lavilliers pourra faire office de guide avec sa chanson *Les aventures extraordinaires d'un billet de banque...*

Aujourd'hui, rompant avec les habitudes, nous voilà à l'étage de la maison, partis à la rencontre de l'exposition autour de Napoléon Bonaparte et son univers intime, afin que chacun choisisse un objet parmi ceux présentés. Car les objets aussi ont leur vie, petite ou grande, leurs bonheurs et leurs malheurs, leurs éclats et leurs fêlures, une histoire qui n'attend peut-être que nous pour se dévoiler...

Oui, les objets sont-ils vraiment aussi inanimés qu'il y paraît ? N'y aurait-il pas une part de nous qui passe en eux et dont ils conservent fidèlement la trace, la mémoire ? Toute cette vie traversée !

Choisir un objet parmi tous ceux de l'exposition *L'Empire en boîtes*. Puis, de retour dans la bibliothèque, lui faire raconter son histoire.

Aux Armes

Je me trouvais sous scellés au milieu des pièces à conviction du commissariat central de Nice. On ne m'avait pas habitué à si peu d'égards et je supportais fort mal l'enfermement dans cette vulgaire pochette plastique qui m'étouffait. Quelques heures plus tôt, on avait souillé ma crosse d'une poudre dégoûtante afin d'y détecter d'éventuelles empreintes. Et des scientifiques m'avaient manipulé – avec précautions certes – mais sans la moindre admiration pour l'objet d'art que je savais être. J'avais dû subir leur conversation insipide : un charabia technique dans lequel revenait sans cesse le terme « ADN » ponctué de remarques désobligeantes à mon égard. Des expressions tout à fait malvenues telles que « ce vieux machin », « ce flingue de Mémé » ou « l'autre antiquité rouillée » m'avaient fait frémir de colère. Si seulement nous avions pu régler tout cela à l'ancienne, par un duel en bonne et due forme ! Mais il n'était plus apparemment question d'honneur en ces jours nouveaux.

Le pire dans tout cela était la séparation d'avec mon frère d'armes. Nous qui avons toujours fait face à deux comme la paire de pistolets que nous étions... Notre dernière maîtresse en date était une superbe jeune femme dont l'accent russe m'avait tout de suite rappelé les campagnes militaires de ma jeunesse et le froid piquant du Nord. Pourtant c'était désormais le soleil de la Riviera qui réchauffait mon bois quand il inondait de ses rayons le petit salon où nous nous trouvions exposés dans notre cassette d'origine. Propriété d'un richissime collectionneur... et de sa nouvelle épouse.

Elle venait nous rendre visite tous les jours, ou presque, et nous caressait tour à tour d'un doigt connaisseur qui s'attardait sur la détente en acier qu'elle pressait – parfois – d'un mouvement sec et rageur.

La semaine passée, elle m'avait soulevé délicatement, m'avait soupesé entre ses longues mains fines. Elle avait procédé à ma toilette comme on me la faisait jadis et j'avais tout de suite senti qu'elle et moi allions

bien nous entendre. Elle avait allongé le bras, avait visé une cible qu'elle était seule à percevoir, un œil fermé, le corps raidi, et elle avait attendu. Patiemment. Tapie dans la pénombre du soir qui tombait. Au loin, la Méditerranée miroitait déjà sous les pâles rayons de la lune.

Des pas s'étaient fait entendre dans le couloir. Sa main s'était crispée contre moi, imperceptiblement. Et, un instant plus tard, j'avais senti le frisson familier de la détonation. Un corps s'était écroulé sans bruit sur la moquette. Du travail de professionnelle.

Elle m'avait alors essuyé précautionneusement avec un chiffon doux avant de me placer en évidence sur le guéridon et de briser la vitre de la fenêtre dont les éclats de verre semblèrent un instant se confondre avec les reflets de la mer avant de retomber en pluie sur le sol. Puis elle s'était enveloppée sans précipitation de son carré de soie. Dans l'attente de la voiture de police que la sirène lointaine annonçait déjà, se confondant avec les hurlements de l'alarme.

Notre étreinte avait été aussi éphémère qu'intense mais j'étais prêt à tout endosser pour ses beaux yeux.

Anne-Cécile L.

L'objet frustré

Dieu que je suis réussie, cerclée de dorures et de lapis-lazuli revêtue !
Souhaitons que les charmants angelots suspendus dans mon ciel nocturne me protègent au cours de mon périple.

Une main volontaire me saisit, soulève ma partie bombée, puis munie de l'information qu'elle recherchait, me referme sèchement et me loge dans un endroit étriqué et sombre de son pantalon.

Le personnage qui s'est emparé de moi avance d'un pas ferme et volontaire puis enjambe une bête bien plus haute que lui et c'est la cavalcade !

Le tissu est rêche, le muscle tendu et je tressaute au fur et à mesure de la chevauchée.

Ma foi, ce premier voyage est bien inconfortable et douloureux.

Je perçois le chant subtil de mes angelots, concentrés sur une prière de

protection adressée à l'invisible.

Voilà qui me reconforte et me rassure même si je reste frustrée de ne pas être exposée à la lumière du grand jour, suscitant l'intérêt et l'admiration que je mérite : fine, délicate et précieuse que je suis !

Évelyne P.

Napoléon en campagne

Une fois encore, nuitamment, l'empereur peaufinait sa stratégie, prenant en compte les avancées du jour finissant. Ses mains manœuvraient les soldats de plomb qui préfiguraient sa nouvelle stratégie, celle du lendemain.

Seul l'aide de camp veillait auprès de lui, prêt à répondre au moindre signe que l'empereur lui adresserait. Quatre heures sonnèrent et Napoléon dressa son index gauche. C'était le signal de la pause.

Selon le rituel établi, l'aide de camp avait déjà préparé le plateau d'argent, sur lequel se dressaient la flasque ainsi que l'un des ravissants gobelets en cristal ciselé, à col évasé, gravé au chiffre de Marie-Louise. L'empereur s'évada alors vers Rambouillet, où Marie-Louise, esseulée, l'attendait, prête au même signal d'horloge.

Cet homme dur baissait la garde l'espace d'un instant, tandis qu'il sirotait une fine de cognac.

Au même moment, dans un gobelet identique, Marie-Louise buvait à petites gorgées une liqueur de chartreuse.

Intime rapprochement au-delà des espaces boueux et harassants pour l'un, soyeux et délicats pour l'autre.

Alors l'aube pointa et Napoléon se rendit au sommet de la colline Saint-Jean, son poste d'observation du mouvement des troupes.

Le canon tonnait déjà afin de couvrir l'avancée des fantassins, mousquets au poing, sur la vaste plaine de Flandre, à Waterloo.

Au crépuscule, tout était dit. L'invincible stratège avait perdu la guerre.

Napoléon erra longtemps parmi les corps mutilés, retardant le moment où il devrait rejoindre son quartier général. Il rentra.

Les heures nocturnes s'égrenèrent, imperturbables, sans qu'il trouvât le sommeil.

Il négligea le rituel convenu entre lui et Marie-Louise.

Il était perdu !

Claude F.

Boîte à tabac, boîte à thé

Très jeune j'ai aimé l'odeur âcre des petites feuilles fumées, entassées dans mon giron. Je me berçais à leurs effluves des paysages exotiques qui les avaient vues naître. Mais mon plaisir suprême était de sentir la main ferme et puissante m'emprisonner pour un instant, au fond de la poche où je passais le plus clair de mon temps. Parfois pour m'en extraire et retirer quelques-unes des précieuses feuilles fumées de mon sein, mais souvent juste le temps d'une caresse sur mon ovale rebondi, ou bien pour jouer d'un doigt dans l'anneau de mon couvercle. C'étaient les heures gaies et merveilleuses d'une enfance insouciante, une époque dont je n'avais jamais imaginé qu'elle pût connaître une fin...

Las !...

Je fus ensuite enfermée dans une vitrine sombre, coincée entre un missel et un crucifix. De l'enivrant parfum fumé ne me restait plus qu'un souvenir fugace, que je tentais de ranimer grâce au petit morceau d'une feuille oubliée dans mon ventre. Les effluves, comme les souvenirs s'envolent au fil des années, je dépérissais sans espoir après une trop courte vie...

Quand je fus happée par une jeune femme vive et bavarde, qui s'enticha de moi et me déposa sur sa coiffeuse. Mais d'odeur fumée, point ! Elle m'étouffa de poudre, une poudre rose qu'elle aimait prélever de sa houppette de fin duvet et déposer sur le bord de ses pommettes. En ces instants magiques, où son visage rieur s'illuminait d'éclat, je lui aurais presque pardonné l'affront de la poudre, tant le spectacle était charmant. Il y eut ensuite de sombres heures, entre vitrines inanimées, fonds de placard, étagères poussiéreuses. J'ai même connu un temps l'exil d'un grenier. J'avais renoncé à tout espoir, persuadée que cette soupente

serait ma dernière demeure, entre un tapis persan criblé de mites et une soupière monumentale au couvercle ébréché.

Pour la seconde fois de ma vie, le salut est venu d'une jeune femme. Je dis jeune femme, car elle en a les accents chantants et les longues mains douces. Mais elle porte des cheveux courts de garçonnet, et des culottes d'homme. Qu'importe ! Elle ne m'a pas installée sur sa coiffeuse, mais dans sa cuisine. Et j'ai retrouvé le bonheur d'accueillir de nouveau de petites feuilles brunes, roulées, concassées parfois. Ce ne sont plus de profonds effluves fumés, mais de légers parfums fleuris, parfois mêlés à des odeurs d'agrumes qui m'habitent. Jusqu'à quand ?

Dominique M.

Funérailles en bouteille

J'ai attiré ton attention : ma présence dans ce musée est cocasse, sinon choquante !

Moi, vieux bocal miteux empoussiéré jusqu'à la gueule, je me tiens dans la pièce étroite et aveugle qui réunit les témoignages les plus sinistres de l'histoire de Napoléon. Sur ma console je fais face à une représentation de l'empereur déchu sur son lit de mort : aucune concession esthétique dans ce tableau.

Quel contraste avec l'exposition de ravissantes miniatures et objets luxueusement fabriqués et sertis qui éblouissent le regard, de l'autre côté du couloir. Tout y brille, témoin vibrant de la jeunesse dorée du temps de l'ambition et de la séduction comme ce minuscule carnet de bal où une fine main gantée notait les danses promises en effleurant distraitement du stylet miniature l'inscription mystérieuse : « À toi, à la vie » faite d'éclats de brillants.

Nous n'étions pas faits pour nous côtoyer. Mais l'Histoire a porté l'aventure qui nous a rapprochés.

L'espace confiné où je me tiens respire l'angoisse de l'enfermement dans la « chambre de Longwood » où l'Empereur exilé et l'homme ont cheminé de conserve vers la mort.

Je pourrais illustrer l'adage « Grandeur et décadence ».

Dans mon bocal gris de poussière, un homme a humblement et précisément introduit à l'aide de longues et fines pinces, avec autant de concentration que pour sertir un bijou et peut-être avec autant d'amour, de minuscules pièces de bois d'allumettes, de crin et de carton bouilli, de petits bouts de tissus et de ficelles, de papiers peints ou colorés, jusqu'à représenter dans ses moindres détails, avec une touchante naïveté, la scène ultime des funérailles de Napoléon aux Invalides.

Dans ma bouteille, le contenu a souffert du passage du temps, mais l'essentiel continue de se lire, y compris l'allure de cet étonnant catafalque, un peu de guingois, qui t'a fait un instant penser à Jésus, nouveau-né sur la paille.

Mais la présence de l'épée, de la coiffure et des médailles sur le cercueil t'a décillée !...

Puis tu as vu les grognards en faction derrière le cercueil, avec en arrière une sorte d'évocation de lieu de culte...

Comment ces « funérailles en bouteille », incongrues, sont-elles parvenues jusque dans ce musée ?

L'artiste qui m'a façonné était peut-être bijoutier.

Il était peut-être paysan et fit cet ouvrage pendant le temps d'hiver où rien ne peut s'accomplir aux champs mais où se libèrent les mains et l'esprit.

Il était peut-être ouvrier, artisan. En tous cas habile de ses mains et plein de savoir et d'imagination.

Était-ce la commande d'un fidèle soldat de l'Empereur qui voulait garder précieusement un souvenir de son héros ?

Était-ce au contraire celle d'un détracteur ou d'un homme ayant eu à souffrir des exactions de Napoléon qui décida par dérision et mépris de le « réduire » en bouteille ?...

Peut-être suis-je resté sur une cheminée pendant quelques décennies, puis descendu dans une cave où un curieux m'a déniché deux siècles plus tard entre un bocal de cornichons et de vieux papiers jaunés. Ou je fus gardé précieusement par une famille qui attendait le bon moment pour me faire sortir de l'anonymat et me vendre.

Je me suis en tous cas conservé en poussière et ne suis jamais tombé !

Et me voici : ridicule et offensante apothéose !

Dominique Benoit-Betmalle

Bercé par les pas de la cavalière sur le parquet ciré de la salle de bal, je m'étais endormi dans la chaleur soyeuse de sa poche comme un nouveau-né au cœur de son nid. La musique, filtrée par l'étoffe de la robe en mousseline venait me surprendre dans mon rêve, au bras d'un danseur. Au pas cadencé de mon hôtesse, je dus tendre mon crayon en ivoire pour ne point chavirer et tenter de saisir un nœud intérieur. Dans un froissement de tissu, mes deux corps nacrés s'écartelèrent dans un bruit métallique. Un grincement de fermoir puis l'ouverture, inévitable. Au milieu de la danse, mon corps libéré de son attache, laissa s'échapper, par une fente délicate, les feuillets comme autant de souvenirs des premiers rendez-vous.

Le gentilhomme, partenaire de la belle, ramassa le carnet et s'enfuit avec son doux larcin...



Sorti de mon coffret en velours par une main étrangère, où je me tenais serré parmi mes frères, mon fourreau enlevé, mon barillet récuré et graissé sans aucune manière. À sa mine patibulaire, je sus qu'il m'emmenait sur un de ces bateaux dans les eaux interdites par l'armée d'Angleterre. Dans une galère voguant sur la mer et déposé prestement sur une étagère à la tombée de la nuit, je fus dérobé par un homme en colère qui fit feu de mon canon envers mon adversaire. Tombé à terre, celui-ci rampait d'avant en arrière puis il parvint à se saisir d'un de mes frères et visa la main qui me tenait ferme. Les cris des assaillants, volontaires, stoppèrent l'affaire, nous rejoignîmes tous les portes de l'enfer.

Et voilà qu'à présent c'est à toi, qui jadis fus carnet de bal bercé de musique et de rires, de frôlements complices, qu'il revient de narrer ma triste histoire...

Marie-Évelyne Francini

À qui est-elle cette main ?

Appartient-elle à Napoléon, comme on le laisse sous-entendre ?
Elle caresse amoureusement la belle Joséphine.
Elle tient une plume d'oie pour remercier Beethoven de l'héroïque.
Elle est conquérante et cruelle sur le champ de bataille.

Appartient-elle à Chopin qui séduit la bourgeoisie des salons parisiens ?
Elle caresse tendrement l'impétueuse George Sand.
Elle écrit des notes nostalgiques du pays perdu au travers de ses polonaises.
Elle est charmeuse et sensuelle sur le clavier noir et blanc.

Appartient-elle à Liszt qui enchante le public des salles de concert de Paris ?
Elle caresse passionnément la douce Marie d'Agoult.
Elle remplit de noir le papier à musique de ses rhapsodies hongroises.
Elle est brillante de mille feux comme habitée par un orchestre flamboyant.

Elles frappent, elles caressent, elles écrivent, elles séduisent.
Elles sont fermes, douces, agiles, volubiles, voluptueuses.
Elles ont de la volonté, du tempérament, de l'énergie, de la tendresse.
Elles symbolisent le pouvoir, le charme et la brillance d'une époque.

Geneviève R.

Dernière danse

Égaré lors d'une valse interminable.
Trouvé par hasard par une jeune fille, émue à la lecture de cette liste de soupirants.
Caché pendant plusieurs mois dans le tiroir de sa coiffeuse.
Un déménagement inattendu.
Une vente aux enchères.

Oublié puis redécouvert des années plus tard par une adolescente qui, parcourant cette liste de noms, s'interroge et s'émerveille. Elle me glisse dans sa poche et saisit son portable pour faire part de sa trouvaille à son amie. Devine, j'ai un truc inimaginable. À ce soir aux Bains Douches. « À toi à la vie... »

Bernadette de Raphelis

Boîte de laque de la collection Napoléon

Je suis miniature et l'on peut me regarder, m'admirer, m'empocher... il paraît que je suis allégorique. Enfin, on dit ce que l'on veut ! Je suis moi... En moi la mer s'agite, les vaisseaux s'abîment, remontant leurs carcasses sur mes rochers. Peu importe que ces rochers portent en eux-mêmes une fin.

Moi, en tous cas, j'ai traversé les siècles, caressée tout d'abord par les mains de l'artiste, puis scrutée et choisie par cette femme poète qui amoureusement m'a gardée sur sa table de nuit, regardée tous les soirs en pensant à son amour perdu, déchirée par la puissance de ses vagues de tristesse. J'aimais le contact de sa main, la douceur de son regard. Elle s'est un jour évanouie, et là...

Là, j'ai eu ma période d'oubli. Je suis restée sur les étagères du Mont-de-Piété, parmi tant d'autres objets, tous énormes. Je me suis cachée pour survivre, ne pas être abîmée ou rayée par leurs bords anguleux, ou par le sable et la poussière qui griffaient ma peau.

D'année en année, j'ai changé de place.

Un soir de novembre, une longue main de pianiste s'est approchée de moi, m'a saisie. Un œil vert m'a regardée, il s'inclinait, se plissait sous l'effort de voir sous la poussière. J'ai vraiment eu le coup de foudre pour ce visage qui enfin me comprenait. Passage cruel, mais nécessaire, j'ai donc été achetée. Moi qui n'aurais voulu que raconter une histoire et passer de main en main, de poche en poche... Qu'importe, cet homme

m'a redonné du temps à vivre, rendue à la lumière. Il m'a laissée raconter la violence de la vie, sa rondeur et sa poésie aussi. Je ne suis pourtant qu'ivoire, mais voudrais laisser à chacun la liberté d'y voir son histoire.

Nadine Zimmermann

À la santé des vers

(Note de bas de page. L'auditeur sachant auditer¹, déterminera l'orthographe de ce dernier mot en fin de texte, s'il n'est pas déjà endormi.)

1. Philippe Meyer.

Je suis né à Slavkov, petit village près Brno, des mains d'un maroquinier morave, aujourd'hui trépassé.

C'est le lendemain de la Mère de toutes les Batailles qu'un sapeur de la Garde me trouva dans les décombres de sa boutique, ravagée par l'artillerie française. Un chef d'un bataillon autrichien y avait élu poste de commandement. J'étais le seul survivant. Me débarrassant de la couche de cendre, le soldat me découvrit, dans tous les sens du terme et, avec force crachats, lustra ma peau, faisant briller le cuir vert.

Trophée de guerre, le grognard m'offrit à l'Empereur lui-même, qui me regarda, sans un mot, dans le soir fumant d'Austerlitz. Ce Trois de décembre, je fus irradié par le Soleil lui-même.

Il me laissa dans les mains du Grand Chambellan qui me confia à l'ordonnance, lequel me fit marquer aux armes de l'Aigle, tatouage que je porte toujours sur la tête et sur le corps, faisant de moi un objet français.

Sous ma nouvelle identité et pendant une dizaine d'années, je voyageai à travers toute l'Europe, d'Eylau à Wagram, d'Essling à Iéna, de la Moskova à Fontainebleau et dans tant de lieux, rougis de tripes et de fureur.

À chaque fois, sous la tente, Roustam, le garde du corps, me devisageait longtemps, avant que de sortir le verre fétiche du Maître de la Guerre, pour trinquer à la victoire, fût-elle amère, comme après la traversée de la Berezina. J'étais le Roustam de son gobelet, je gardais son corps fragile,

parant tous les coups, amortissant toutes les chutes, étranger à la douleur et aux blessures, indéchirable.

Aujourd'hui, sur les collines de Longwood, vertes d'être abreuvées des rafales de pluie atlantiques, je reste seul. Il n'y a plus de verre à garder. Le dernier fut brisé, dans un accès de colère, bref, suivi de sanglots, longs.

Combien de verres ont passé ; je ne sais. À moi aussi, le miroir de la trousse de toilettes me dit que mon vert a passé.

Bientôt, je le sais, à mon tour je passerai. Alors, d'ici là, trinquons à la santé des vers.

Gilles Davary

Jeter l'encre

Voilà des jours que j'attends dans le noir, enfermé, coincé avec des inconnus aux formes insolites, boisées, plastiques ou métalliques, et muets.

Quand lâchera-t-elle son clavier ou mes cousins de bois colorés pour s'occuper de moi ?

J'en ai assez d'être balloté, transporté, baladé sans qu'elle s'intéresse à mon sort !

Ah ! 15 décembre 2018. Aujourd'hui, enfin c'est mon jour, c'est mon tour ! J'ai bien cru que je me dessècherais... je sors enfin. Il fait chaud dans cet endroit, rempli de livres et de boiseries.

Elle ôte mon chapeau. Enfin, je vais pouvoir me lâcher et jeter l'encre !

Entre ses doigts serrés, instrument de son désir et de son imagination, je glisse, je tourne, je gratte, j'entrouvre des courbes, je retourne, j'avance tout droit, je lie, je délie et je ponctue. Tantôt doux, tantôt nerveux, le long des lignes, sur le vélin je laisse ma trace jusqu'au prochain encrage.

Laurence Krebs

La tabatière en micromosaïque

J'ai beaucoup voyagé, dans le temps comme dans l'espace.
J'ai vu le jour à Rome sous les mains expertes d'un orfèvre.
Avec une infinie patience il m'a assemblée, évoquant une mosaïque antique.
Mon enfance fut un enchantement, il faut dire que j'avais fière allure.
J'ai ensuite traversé l'Europe au fil des batailles.
J'ai tout connu, les victoires éclatantes comme les défaites sanglantes,
l'illusion du pouvoir et l'amertume des jours sans.
J'ai souvent rêvé d'une vie meilleure, plus confortable...
J'avais l'impression que Napoléon était en permanence en campagne.
Mais je n'ai jamais trahi mon empereur, il a toujours su qu'il pouvait compter sur moi.
Je l'ai suivi jusque dans son exil.
Alors si l'on m'avait dit que je me retrouverais un jour au Kremlin, propriété de Fédor Rostopchine je ne l'aurais pas cru !
Tout cela parce que j'ai été volé lors du décès de mon empereur par un gouverneur indélicat.
Le glas qui sonnait pour Napoléon annonçait aussi la fin des tabatières.
Mon propre exil avait commencé... jusqu'à cette exposition.

Olivier Mourgeon

À partir d'extraits de romans dont le titre contient le mot « pays » (André Dhôtel, *Le pays où l'on n'arrive jamais* – André Bucher, *Le pays qui vient de loin* – Pierre Jourde, *Pays perdu* – Kirsty Gunn, *Le pays où l'on revient toujours*), imaginer un texte commençant par le début de l'extrait du roman de Kirsty Gunn : « C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans », et si possible lui donner un titre contenant lui aussi le mot « pays ».

Les 4 pays

Introduction

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans.

Chapitre 1

Branches dénudées, sol gelé, neige à perte de vue. C'est « Le pays où l'on revient toujours » de décembre à février.

Chapitre 2

Les bourgeons pointent leurs petites têtes insolentes, les premières fleurs apparaissent timidement et laissent entrevoir « Le pays qui vient de loin » de mars à juin.

Chapitre 3

Bleu, jaune, voyage, plaisir, les joies de l'été « Le pays perdu » avec tant de regrets.

Chapitre 4

Vers « Le pays où l'on n'arrive jamais ». Tu dois partir maintenant.

Bernadette de Raphelis

Mon arrière-pays

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans.

Dès lors, j'avais pris l'habitude, durant ces longs trajets pendulaires et pleins d'ennui, dans l'Aronde Simca de mes parents, de fermer doucement les yeux, feignant l'endormissement pour rejoindre au plus vite mon arrière-pays, celui des ancêtres et celui de la naissance aussi.

Un pays où le soleil danse avec la mer. Un pays où les femmes sont brunes et rient avec les yeux. Un pays où le ciel est plus grand que l'azur.

Ce pays que j'ai oublié, mais qui me souvient.

Jean-Yves Saez

À la frontière, dépaysement

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans.

Dans mon esprit, dans ma mémoire, j'ai beau chercher je ne le retrouve pas.

L'ai-je perdu ?

S'est-il noyé dans les eaux noires des fleuves de ma rêverie, ou perdu dans les chemins creux de mon âme ?

Est-il caché par une immense forêt, profonde et terrifiante ou envahie par mille forêts de buildings au cœur désertique ?

Je tourne et me retourne.

J'essaie d'échapper à ces espaces oppressants.

La sonnerie du téléphone retentit ; le soleil se lève ; je me réveille, je chercherai plus tard...

Laurence Krebs

Le pays de l'infini

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans. Si grand, si plat, si monotone. L'ennui personnifié. Au fil des heures, des jours sur ses chemins à peine carrossables, rien de nouveau, comme une image qui tournerait en boucle sur elle-même. Ses landes livrées aux guanacos rivalisaient de nuances de jaune paille sous un ciel habité de tous les nuages de la terre : cirrus, stratus, nimbus... Mosaïques subtiles de bleus et de gris, soudain traversées, comme dans un songe éveillé, par un timide rai de soleil. Alors, dans un moment fugace, éclatant sous ce rayon providentiel, quelques buissons s'exposaient au regard, telle une lumière jaillissant du sol pierreux. Semblables à leurs millions de congénères alentour, ils étaient, pour de courtes secondes, le cœur battant et palpitant de cette immensité patagonienne.

Dominique M.

Pays rêvés, pays révélés

Cette nuit-là, Jérémy ne dort guère. Il allait démarrer son tour du monde demain. Cela faisait des mois qu'il s'y préparait. Il avait quitté son emploi, lâché son appartement.

Il s'était bien préparé, avait surfé sur YouTube, écouté attentivement ceux qui avaient tenté l'aventure avant lui, il avait fait les démarches pour obtenir les visas requis pour entrer sur le territoire de certains pays qu'il désirait visiter comme la Russie, la Chine.

Il avait soigneusement choisi son sac à dos, pesé, soupesé le poids de chacun des objets qu'il allait y glisser.

Ses chaussures de marche, choisies soigneusement au Vieux Campeur, parmi tant d'autres exposées étaient très confortables.

Il se sentait prêt.

Alex, chez qui il avait passé la nuit, l'accompagna jusqu'à la porte de Clignancourt d'où il allait partir en bus direction Berlin.

La veille, il avait embrassé son amie, pris sa mère dans ses bras.

Il était prêt.

Les yeux de son ami gardaient leur transparence farouche, cette grande pureté qui était comme une lumière jaillissante, le top départ de cette expédition à la découverte de pays rêvés, convoités, bientôt révélés.

Évelyne P.

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans.

On venait à peine de quitter l'autoroute et cette triste vallée grise criblée d'usines.

On venait tout juste d'emprunter la rue principale qui traversait Saint-Michel puis de tourner à gauche pour prendre de la hauteur.

Rapidement les lacets de la route se resserraient et les maisons sans âme se dissipaient.

L'ascension se poursuivait au milieu d'une forêt opaque où l'on croisait souvent des cerfs dès la tombée du jour.

On pouvait poursuivre jusqu'à la Traverse ou choisir un chemin plus étroit à flanc de montagne.

Il s'étirait sur un kilomètre au milieu des ardoises et rétrécissait encore à l'entrée du hameau.

On pouvait se hasarder à l'emprunter jusqu'au bout si la météo était clémente, le véhicule étroit et le conducteur habile.

Car à la toute fin, avant d'arriver à la Roche le chemin s'étranglait dans un dernier souffle entre deux maisons qui n'avaient pas poussé comme les autres.

Il fallait se garer et poursuivre à pied.

On ne pouvait aller plus loin.

On était au bout du monde.

Olivier Mourgeon

Le plein pays qui est le mien

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans, un no man's land spirituel, pas de Prix Nobel à l'horizon, tout au plus le prix de la Tringle à rideaux, sur Rires et Chansons.

Plonger dedans, ce n'était pas une expression au sens figuré. Non, ici, quand on arrivait au pays, et plus exactement en son centre, le bar tabac épicerie dépôt de pain Butagaz, il fallait plonger le museau dans le seau et s'enfiler des litres de rosé-limé, le breuvage local élevé au rang de nectar divin par Marcel, suzerain du lieu, patron éternel du troquet Aux Brochets, rendez-vous des pêcheurs.

Ici, on entrait quand on voulait mais on n'en sortait que lorsqu'on avait payé sa tournée et surtout bénéficié de la tournée solidaire. Il y avait des règles, chez Marcel. Avec lesquelles on ne plaisantait pas : gare au contrevenant ! Pour toucher à la cagnotte collective, il fallait qu'au moins trois tournées générales aient rincé les gosiers assoiffés des piliers locaux ; ensuite, et seulement ensuite, pouvait-on taper dans le sabot, qui servait de tirelire. La cagnotte se remplissait toute seule, ou presque :

Marcel avait arrêté qu'il ne rendait pas la monnaie ; celle-ci sautait directement de la caisse au sabot. Il avait inventé l'autofinancement perpétuel, la mutuelle à picoles. C'était sa façon de faire de la politique, à Marcel.

Et quand on l'avait fait trois fois, Le Grand Chelem, qu'on appelait ça, quitus était donné à l'assemblée générale ordinaire des soiffards.

Alors, Marcel allumait son vieux tourne-disque, sans doute offert par Mathusalem, déposait tant bien que mal la galette et après avoir réclamé le silence en gueulant, entonnait sa chanson fétiche de son pays-pays, Jacques Brel, ce qui le faisait pleurer comme une serpillière, sur les trémolos du chanteur belge, quand celui-ci larmoyait le refrain que Marcel prononçait à sa façon nasillard de parler : « Le plein pays qui est le mien ».

Gilles Davary

La magie du Pays

C'est un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans.

La lumière, les odeurs d'un coup alors reviennent. Quel bonheur de retrouver ce coin d'enfance où j'ai signé mes premiers essais, apprendre à marcher, ramasser des châtaignes, regarder le jour tomber sur les branches tortueuses des grands arbres, premiers émois aussi... Et pourtant, « il y a dans ce même pays plusieurs mondes véritablement ». Il y a aussi la rudesse de ce froid qui t'oblige à te cacher sous l'édredon en conservant tes vêtements, à te tourner devant le feu, pour que les deux faces de ton corps puissent se réchauffer. Et puis les levers à l'aube du paysan qui va labourer au loin, la terre rouge de son champ, si belle, mais si lourde et pleine de silex. Il y a aussi ces bois, où les sangliers font la loi, où les loups se terraient il n'y a pas si longtemps...

En venant par la route, les choses se passent tout doucement. D'abord la couleur de la terre passe du noir au rouge... le cœur bondit, l'air devient plus sec, plus dense. Puis les grands bras des châtaigniers se nouent dans

le ciel... Fascination de ces géants qui ont pris la foudre, mais restent debout ! Douceur des vallons et de la lumière d'automne...

Petit bout de campagne, coincé entre la vie et l'oubli, lieu où je m'apaise doucement. Il faut seulement quelques heures pour y retrouver cohérence et plénitude... Magie de l'espace !

Nadine Zimmermann

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans. Ici, tout n'était que soleil éclatant. Ici, la lumière était partout. Elle inondait les versants des collines boisées et retombait de l'autre côté. Elle se déversait en cascade de feu, s'étalait en nappe étincelante et crevait le ciel d'azur. Le petit coin de campagne semblait devenir immortel. C'est alors que le cœur du voyageur s'étreignait devant l'arrogance de sa verticalité, car jamais elle ne faiblissait.

Aucune teinte blafarde ne venait le nuancer. Son rayonnement ostentatoire était un défi au temps. Ce devait être pour cela qu'elle troublait mon esprit tant l'immersion était totale. C'était comme si au-delà de cette image unique et jaillissante, il n'y avait plus rien. Et pourtant si, je ne pouvais pas l'ignorer. J'étais bien prisonnière et heureuse de ce petit coin de verdure qui semblait abandonné du monde et que la lumière immortalisait.

Extrait de : *Mémoires d'ici et d'ailleurs*,
chapitre : Le pays de l'autre côté

Anna Ligier

Pays en vrac

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans. « Il y a dans le même pays

plusieurs mondes, véritablement. »

J'avais commencé par l'angle supérieur droit : les découpes franches me guidaient et un ciel nuageux naquit. Vint un fragment vert suggérant une forêt, mais c'était le toit d'une voiture. S'enfonçant de plus en plus dans les terres vinrent des jaunes et des rouges, figurant des champs où une piste se dessinait.

Plus j'avais et plus je me perdais dans ce paysage imaginaire et rien des fragments entre mes doigts ne parvenait à suggérer quelque endroit de ce modèle, où des ports, des collines et des fleuves m'entraînaient dans un mauvais rêve tissé de sentiments contradictoires. Je sentais l'angoisse étreindre mon cœur.

Je décidai d'arracher ces chemins et soudain mes mains devinrent bulldozers : d'un seul mouvement, tous ongles dehors, je saisis les fragments du puzzle, les précipitai en vrac dans leur boîte dont je rabattis le couvercle : « Tu dois partir désormais ! » criai-je, lui prêtant une personnalité dans ma frustration furieuse !

Je la remis immédiatement sur l'étagère d'où mon ami l'avait descendue pour me proposer ce puzzle : sa place était là !

Dominique Benoit-Betmalle

Neverland

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans. C'était vraiment bizarre, ce truc. Quasi inexplicable. Vous preniez le volant et une fois sorti de la forêt, on aurait dit que vous aviez tout oublié. Eh bien, moi, je n'étais pas d'accord. Alors je passais mon temps à revenir, à faire machine arrière. Je pilais comme un dingue et, la route restant tout aussi inexplicablement déserte, j'enclenchais la marche arrière. Aussi simple que ça. Mais, au milieu des sapins, ce n'est pas une forêt que l'on découvre, mais mille forêts. C'est une loi immuable de la Nature, tous ceux qui se sont un jour égarés dans les bois vous le diront. Je ne parvenais jamais à retrouver mon chemin. Jamais. Tout n'était que bifurcations foireuses... J'ai dû finir

par m'y résoudre : plus je cherche ce pays évanoui, plus je le perds, je ne cesse de le perdre. On dirait la vie, en somme. On n'a pas le droit de la prendre à reculons. Ou alors, faut accepter de partir dans le décor.

Anne-Cécile L.

Mes petites madeleines

Terres chéries, faisant corps à jamais avec mon être, terres volées, non pas de droit, mais de cœur.

Souvenirs apatrides, plus vivants que tout retour réel au paradis perdu.

L'odeur d'humus dans la forêt moussue d'épineux... À tout coup, surgissent des chanterelles rassemblées sous l'abri de la mousse, âgées de trois jours, tandis que des bourgeons de girolles naissantes pointent à l'aurore. Elles sont là, je les reconnais. Hélas, ce n'est qu'un songe, quelques feuilles d'automne jaunissantes échouées sur ce coin de mousse.

Fillette, je chausse mes hautes bottes.

Sortie nocturne, silencieuse, car le garde-champêtre veille au braconnage.

Nous cheminons à la queue leu leu, lampe de poche éteinte dans la main gauche, agrippées à notre bastou afin d'éviter les faux pas. Nous approchons de notre « lieu secret à écrevisses ». Des grelots de ruisseau qui sautent de cailloux en trous d'eau...

Hop ! Les adultes rassemblent les balances, au fond desquelles un morceau de viande sert d'appât.

Au signal silencieux d'un adulte, nous focalisons nos lampes de poche un bref instant sur les balances, afin d'y piéger les écrevisses.

Inoubliable aventure de l'été.

Il n'est rien de plus modeste qu'un dessous de plat posé sur la grande nappe lors d'un repas festif.

Mais si le dessous de plat est la lauze égarée dans mon appartement de Bourg-la-Reine, immanquablement, je suis à Montjézieu, et j'offre à mes convives une truite sauvage, agrémentée d'aligot et de ceps à l'ail.

Claude F.

Le pays perdu

Je revois ce paysage méditerranéen aux fleurs colorées, ce petit village de Bormes envahi de touffes jaunes de mimosas à la fin de l'hiver, ce lieu sauvage de la colline qui domine toute la baie du Lavandou d'un bleu éclatant, cette maison qui, lentement, a poussé de terre à côté du grand et vieux chêne. Je l'aime ce mas provençal planté au sommet de la colline, avec ses pierres mordorées venues des carrières avoisinantes, il se confond avec le paysage. La famille s'y retrouvait chaque été autour des grands-parents, les maîtres de céans. Le terrain devenu jardin s'est habillé de fleurs du pays, lauriers roses, bougainvilliers violets, plumbago bleu pervenche, fleurs de sorcières éclatantes aux couleurs variées. Trois chênes ont été plantés sur les versants, par le grand-père, à chaque nouvelle naissance. J'entends encore les cris de joie des enfants, chaque année, à la découverte de leur arbre qui grandissait en même temps qu'eux. À la disparition des aïeux, la maison fut vendue avec les quatre chênes... évidemment. Cette nuit-là, je ne dormis guère. Le mas surnommé « Bois Saint-Joseph » et les quatre arbres disparaissaient pour toujours de notre vie.

Un vrai crève-cœur pour tous.

Adieu mas provençal de notre enfance.

Adieu chênes qui restent gravés à jamais au fond de nous, sous l'écorce des ans.

Adieu la famille qui se fracasse.

Tout devient souvenirs, souvenirs...

Je m'éloigne du pays perdu en fredonnant la chanson : « Sea, Sun, and Shine ».

Un nouveau pan de vie s'ouvre... à nous de le construire.

Geneviève R.

« Une [...] ruse de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil. L'âme semble se répandre jusque sur les choses inanimées qui ont partagé nos destins : une partie de notre vie reste attachée à la couche où reposa notre bonheur, et surtout à celle où veilla notre infortune. »

« D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées ; le jour n'y suffit pas : on écrit au coucher du soleil ; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant sa lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube ; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire. Mille serments couvrent le papier, où se reflètent les roses de l'aurore ; mille baisers sont déposés sur les mots qui semblent naître du premier regard du soleil [...]. Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise le soir s'endort sur des fleurs [...]. »

12 janvier 2019

Lettres amoureuses

Dans sa nouvelle de jeunesse *Dialogue sur l'amour*, Napoléon s'adressant à son ami Des Mazis s'acharne à dénigrer le sentiment amoureux : « Je le crois nuisible à la société, au bonheur individuel... » Pourtant, quelques années plus tard, le même Napoléon écrit avec flamme : « ... Vivre dans une Joséphine, c'est vivre dans l'Élysée. Baiser à la bouche, aux yeux, sur l'épaule, au sein, partout, partout ! » Que pourrait lui répondre l'ami Des Mazis ?

Qui prend encore aujourd'hui le temps – la peine ? – d'écrire une longue et belle lettre, qu'il va ensuite poster et dont il lui faudra attendre patiemment la réponse en visitant régulièrement sa boîte à lettres, jour après jour...

Entamer une correspondance avec quelqu'un, c'est un peu désormais comme entreprendre un voyage dans le temps, en diligence ou en locomotive à vapeur.. Une plongée dans ce déjà ancien monde où précisément le plaisir du voyage ne résidait pas seulement dans la destination mais dans le voyage lui-même. Par sa lenteur, ses incertitudes, il offrait un espace unique à l'intérieur duquel l'on

pouvait entreprendre un voyage à l'intérieur du voyage.

Une écriture faite autant de mots que de silence et d'absence, à l'inverse de notre époque qui voudrait désespérément remplir tous les espaces, prétendument vides, de triste immédiateté, à coups de SMS et de likes !

Écrire une lettre comme l'on prendrait un train avec des « correspondances » sur le trajet.

Retrouver l'envie de prendre à nouveau le temps, pour ne pas le perdre...

Rédiger une lettre de réponse de l'ami Des Mazis à Bonaparte au vu de ce changement radical de perspective. Ou bien poursuivre le début de la nouvelle. Pourquoi pas imaginer une réponse de Joséphine à Bonaparte, une lettre de Des Mazis à Joséphine, de Joséphine à Des Mazis...

Quoi ! L'amour nuisible à la société, lui qui vivifie la nature entière, source de toute production, de tout bonheur. Point d'amour, Monsieur, autant vaudrait-il mieux anéantir notre existence !

Comment en êtes-vous arrivé à une telle vision, quelle peine secrète vous ronge donc ? Quelle déception amoureuse, quel chagrin refoulé vous a conduit à élaborer une telle croyance négative en l'Amour ?

Travaillez donc à ouvrir votre cœur, à exprimer votre peine enfouie et ainsi vous pourrez, je vous le souhaite de tout cœur, ressentir ce sentiment puissant, vivifiant et qui rend la vie tellement plus pétillante, qui lui donne tout son sens !

J'espère que dans un avenir proche ou lointain, vous tiendrez des propos différents, voire ardents au sujet de l'amour dont je suis persuadé qu'il

est une des forces les plus puissantes à l'œuvre dans le monde.
Croyez, mon Ami, en mon Amitié indéfectible.

Évelyne P.

Madame,
Vous allez sûrement trouver ma lettre bien étrange et même vous demander pourquoi je vous écris.
Cela fait bien longtemps que je souhaite vous prévenir.
Je connais Bonaparte depuis trois ans maintenant et plus j'apprends à le connaître moins je le comprends.
Il a sur l'amour une vision d'une incroyable noirceur, d'un cynisme révoltant.
Il le dit même nuisible à la société, au bonheur individuel...
Comment se peut-il qu'une personne aussi adorable que vous ne lui inspire pas plus de joie, c'est à n'y rien comprendre.
J'aimerais tellement que vous puissiez lui faire réviser son jugement.
Je crois savoir qu'il a toujours été habitué à obtenir tout ce qu'il souhaitait.
Peut-être devriez-vous le faire languir un peu...

Olivier Mourgeon

Bien triste mon ami est le temps pour moi qui découvre votre lettre.
Si désespérée me semble votre approche de l'amour que je n'ose vous confier la vision qui est humblement la mienne.
Ne vous attachez pas ainsi aux choses de l'esprit qui ne servent qu'à disséquer, décortiquer et donner un sens à un espace-temps où le contrôle n'est pas le maître. Retenez ceci avant toute chose, l'esprit ici n'a pas sa place dès que vous touchez aux choses de l'amour. Ne cherchez plus à mettre un nom ou une définition scientifique à ses débordements.
Tentez de découvrir justement ces instants qui n'appartiennent à

personne, ces moments où le temps s'arrête pour ne reprendre son cours qu'aux premiers délassements. Vous y trouverez sûrement des délices que vous ne soupçonniez pas jusque-là.

Vous êtes un homme de guerre, général, nous le savons. Vous aimez les places fortes, les résistances, les luttes au corps à corps. Vous devriez trouver dans l'abandon total des pensées les consolations les plus secrètes à satisfaire vos appétits de victoire.

Croyez-moi, général, l'amour n'est pas nuisible. Vous en serez convaincu le jour où, préoccupé par votre descendance, vous lui en réclamerez les fruits et en glorifierez la venue.

Votre ami Des Mazis.

Anna Ligier

Des Mazis : Ah mon ami, vous n'auriez pas dû laisser traîner votre lettre vous m'amusez ! Vous souvient-il de ce que vous prôniez sur l'amour jadis ? Eh bien eh bien, la petite forêt noire, vous voilà bien gourmand ! En terme de pâtisserie, mes choix sont ailleurs...

Bonaparte : Monsieur, cher ami, comme le temps a passé depuis notre dernier échange de jeunesse, et vous êtes bien curieux ; pour dire vrai, j'ai grandi, j'ai mûri et beaucoup voyagé aussi, comme vous le savez ; et cela a ouvert mon appétit. Eh bien, voyez-vous, j'ai changé d'avis sur les qualités nutritives de l'amour... un régal, et je crois lire dans vos lignes que vous y avez goûté aussi ! Dites-moi cher ami, vers quels délices vos sens vous portent ?

Des Mazis : Alors Monsieur, rendez-vous ce soir au pied du pont des Arts, rive gauche et je vous montrerai.

Laurence Krebs

Cher ami,

Il y a quelques temps, dans un courrier vous m'écriviez : « Je crois l'amour nuisible à la société, au bonheur individuel des hommes, enfin je crois que l'amour fait plus de mal que de bien... »

Je devine que vous ne tenez plus de tels propos. Vous venez de découvrir, me semble-t-il, une autre signification du mot Amour. Comme je vous le faisais remarquer dans une lettre, je trouve qu'il n'y a pas de bonnes définitions à ce mot. C'est une évidence inexplicable : votre âme, votre esprit, votre corps sont envahis par un ouragan, une tempête de sentiments et d'émotions qui dépassent tout entendement. Vous êtes transporté dans un ailleurs sublime et inoubliable.

Le mot Amour est différent du mot Passion qui n'est que temporel et que vous avez déjà vécu, sans grande satisfaction, je crois. Ceci justifierait peut-être les propos d'autrefois. Dans cette missive enflammée à la belle Joséphine, je vous sens loin de votre vécu amoureux passé. Seriez-vous en train de découvrir le vrai Amour qui fait partie de la condition humaine ? Le Bonheur ne se trouve-t-il pas là, caché au fond de vous, auprès d'une muse qui vous charme, vous envoûte, vous comble ? Gardez-la bien précieusement sans l'emprisonner pour autant ! Je vous souhaite la vraie joie. Je me réjouis pour vous.

Recevez, Cher ami, mes bien amicales pensées.

Monsieur des Mazis

Geneviève R.

LREM

Paris, le 12 janvier 1797.

Mon Cher Bonnepart,

Ce que vous me faites lire de vos derniers écrits à votre femme me fait me demander si j'ai bien affaire au fougueux élève de Brienne qui, il y a dix ans environ, m'écrivait des mots très durs sur l'amour.

Je comprends tout bonnement que vous venez de faire votre Révolution, mon Général, non sur des champs de bataille mais bien dans votre cœur !

Vous souvenez-vous de notre échange épistolaire, lors de nos années à l'école militaire, où nous devisions sur l'amour. Je me souviens de vous écrivant sur son caractère nuisible à la société, allant jusqu'à vouloir en débarrasser le monde. En vérité et quoi que vous en dites alors, vous n'aviez pas été véritablement amoureux, vous n'aviez pas ressenti l'Amour, je vous parle de cet élan qui vous transporte voire vous tourneboule, comme vous le vivez à présent.

Vous me voyez ravi de vous savoir ainsi, comme tout homme, quel que soit son rang, quelle que puisse être sa condition, gagné par ces sentiments et ces pulsions, qui rendent grand et fou.

Quelle femme heureuse que votre Joséphine, d'être ainsi aimée de vous. Reconnaissez cependant que vous venez de battre en retraite sur le champ de vos principes d'antan, tout grandiloquents qu'ils fussent.

Mais vous n'avez rien perdu ! Que nenni, mon Général, vous y avez gagné en humanité, vous et votre « tendre adorée ».

Je vous donnerais bien quelque nouvelle de la mienne mais je crains que la vie quotidienne d'une petite bourgeoise de Paris ne vous soit pas d'un grand réconfort quand vous menez notre armée d'Italie victorieuse. Vous savez que Paris ne parle que de vous ?

Des Maz'

o

Rivoli, avril 1797

Mon cher Des Maz'

Oui, la Révolution est en marche.

La Bonne Part.

Gilles Davary

Après avoir lu plusieurs extraits tirés des *Lettres à sa fille* de Calamity Jane, imaginer une lettre de Calamity à sa fille ou pourquoi pas une lettre de la fille à sa mère...

7 novembre 1889.

Mon Trésor,

Je t'écris une nouvelle fois à la lumière du feu de camp. Les flammes dansent sur la robe sombre de Satan et je me réjouis de l'avoir auprès de moi. Il me rappelle ton père qui s'était contenté d'un sourire laconique quand je l'avais baptisé dans un cri d'exultation après qu'il m'en a fait cadeau. J'avais posé mon front contre le sien, respiré son odeur musquée, senti la chaleur de son corps puissant et musculeux. J'avais su, d'emblée, que lui et moi chevaucherions longtemps sans jamais être repus d'aventures et du spectacle que la Nature consentirait à nous offrir.

Quand j'entends les loups hurler à la lune et que j'aperçois leurs silhouettes efflanquées au loin, se suivant paisiblement les unes les autres, ou chahutant avec leurs petits, je pense à toi et je sens comme un trou béant dans mon cœur – et dans mon corps – de mère. Je me souviens t'avoir allaitée comme le font tous les mammifères, avoir fredonné pour toi des berceuses au gré du vent et, parfois, mes lèvres pourtant desséchées par le froid et le soleil les murmurent encore. Presque malgré moi.

Ne va pas croire que je suis malheureuse et que je regrette. Tu ne dois jamais rien regretter, toi non plus. Tu dois vivre en suivant ton instinct, en écoutant ton cœur. Le mien ne vibre que sous les étoiles, au milieu des coyotes dont les cris déclenchent mon allégresse, ou contre les flancs de mon coursier inépuisable, Satan, dont les yeux fauves reflètent la chaude lumière du feu. Les Sioux me pensent cinglée, paraît-il, et ils ont peut-être raison si refuser de renoncer à ses rêves passe pour de la folie dans ce monde insensé.

Alors sois folle toi aussi si mon sang coule bien dans tes veines,
Ta Mère qui ne t'oublie pas, Calamity Jane

Anne-Cécile L.

Chère Mère, Chère Maman, Chère Jane,
Je ne sais quel nom vous donner... Longtemps, vous n'avez été qu'un personnage imaginaire qui me tenait compagnie le soir dans mon lit. Je vous imaginais chevauchant à la poursuite de vos troupeaux dans votre ranch. Ou discourant de manière savante à l'Université sur les peuplades indiennes. Ou encore commerçant habilement dans les foires des gros bourgs, avec les denrées rares glanées au fil de vos périples. Je rêvais votre vie. Que mon imagination était pauvre et pâle au regard des bribes de ce que je viens de découvrir ! Je comprends désormais qu'il ait fallu attendre tout ce temps, et votre disparition, pour recevoir cet immense cadeau. Vous étiez l'héroïne la plus grandiose qu'il soit permis à une jeune fille de rêver comme modèle. Je suis tellement fière de vous et du sang qui coule dans mes veines ! Reposez tranquille, ma mère, je saurai reprendre le flambeau et poursuivre votre épopée. J'embarque demain pour l'Amérique.

Dominique M.

Ma chère Maman,
Je viens de recevoir tes lettres.
Je suis tellement heureuse d'avoir de tes nouvelles et tellement triste d'apprendre que tu n'es plus de ce monde.
Ma vie en Angleterre dans un cocon doré est à mille lieues de la tienne.
Mais ça tu l'as voulu pour moi.
Même si je suis très heureuse avec mes parents adoptifs j'aurais tant aimé chevaucher à tes côtés, arpenter ces vastes plaines.
Tu m'aurais sûrement laissée monter King et brosser Satan.
Le soir tu m'aurais appris à faire un feu de camp et tu n'aurais pas eu pour seuls compagnons les coyotes et les loups.
Tu m'aurais raconté toutes ces légendes indiennes... chanté ces chansons de cow-boys qui feraient se pâmer ma préceptrice et toutes ces choses qu'une jeune fille de la bonne société anglaise ne connaîtra jamais.
Comme j'aurais aimé, ne serait-ce que quelques instants, partager ton quotidien.

Ma chère Maman, merci pour toutes tes lettres.
Grâce à elles, j'ai l'impression que tu es toujours là près de moi et je sais que j'ai toujours été présente dans ton cœur.
Je continuerai à t'écrire et peut-être que mon courrier te parviendra lui aussi un jour.
Ta fille qui t'aime.

Olivier Mourgeon

Sans jamais se le dire

Je suis malade et n'ai plus longtemps à vivre. J'emporte de nombreux secrets avec moi, Janey.
Ce que je suis et ce que j'aurais pu être.
Je ne suis pas aussi... forte que tu le crois, que je te laisse le croire au travers de mes lettres.
Plus que jamais, je ressens le manque de toi, de t'avoir vue grandir auprès de moi.
Ne doute pas un instant de mon amour, même si je n'aurais pas pu être une mère pour toi.
Je le savais en te confiant à ces gens bien qui sont devenus tes parents ; je le sais encore aujourd'hui, quand je regarde ce qu'a été ma vie.
Me reprocheras-tu d'avoir été égoïste, de n'avoir voulu vivre que pour moi seule ?
Tu le pourrais ; tu le peux.
J'ai fait ce choix, que je t'ai imposé.
Mais j'ai préféré t'aimer mieux de loin que mal à mes côtés.
Je ne t'ai pas abandonnée ; je t'ai choisi une autre vie que la mienne, certaine que celle-ci ne pourrait être pour toi ni un exemple, ni un modèle à suivre.
Tu as bientôt trente ans. Peut-être es-tu déjà mariée ? Peut-être as-tu déjà des enfants ? et qui sait, parmi eux, une fille.
Que te dire d'autre que de l'aimer, autant que je t'ai aimée, quelle que soit ta façon de l'aimer, mais surtout de le lui dire.

Peut-on s'aimer sans se voir ? Peut-on s'aimer sans jamais se le dire ?
Oui je le crois. C'est en tout cas ce que j'ai vécu, et vis encore. Je t'aimerai
jusqu'à mon dernier souffle.

Gilles Davary

Ma chérie,
Je n'ai aucune nouvelle de toi et je me demande pourquoi. J'échafaude
plusieurs hypothèses qui se succèdent les unes après les autres.
Mes courriers ne parviennent pas jusqu'à toi et tu te demandes parfois
pourquoi je t'ai abandonnée.
Ou bien tu les reçois et la colère que tu ressens en imaginant que je t'ai
abandonnée prend tant de place qu'elle t'interdit de me répondre.
Sache, ma chérie, qu'il n'y a pas un seul jour où je ne pense à toi ; j'imagine
ta silhouette de jeune fille, tes longs cheveux coiffés en deux nattes qui
retombent sur tes épaules et ton regard d'un bleu profond comme l'était
celui de ton père car
Je le crois aujourd'hui,
Le bonheur est un regard,
Un mot, un sourire,
Pour ceux qui s'aiment,
Et grande est ma peine de vivre loin de toi.
Je ne t'ai pas abandonnée, je t'ai confiée à ce couple en qui j'avais
confiance car la vie que j'ai choisi de mener ne me permettait pas et ne
me permet toujours pas de te garder à mes côtés. Sache que tu es une
enfant de l'amour.
Je voulais le meilleur pour toi, le plus sécurisant et je t'espère aujourd'hui
heureuse et épanouie.
Je t'aime ma chérie
Ta maman

Évelyne P.

Lettre inachevée

Ma fille,

Je n'ai plus longtemps à vivre. J'emporte de nombreux secrets avec moi, Janey, ce que je suis et ce que j'aurais pu être. Parmi ces secrets il en est un que je veux te confier...

Je ne suis pas aussi cinglée que les Sioux l'imaginaient, surtout Sitting Bull le grand chef majestueux... Mais cela me protégeait qu'ils le croient.

J'aurais pu vivre tranquillement dans une cabane entourée de jolies prairies, je t'aurais vue grandir mais cet homme, que l'on prénommait Charles n'a pas voulu ; il m'a préféré la douce Caroline.

J'aurais pu rester avec ce shérif chanceux, prénommé Luke, qui chevauchait une blanche monture, aussi belle que mon Satan, mais il préférait pourchasser quatre misérables criminels récidivistes...

Alors, j'ai préféré poursuivre ma route et découvrir ces grandes prairies, toujours plus loin vers l'ouest. J'ai préféré te confier à une vraie famille et j'ai choisi une liberté sans te l'imposer...

Laurence Krebs

Nous nous sommes cette fois intéressés à une correspondance autour de l'amour des livres... Échange épistolaire entre Hélène Hanff, une jeune auteure new-yorkaise, et une librairie en livres anciens de Londres, MARKS & CO., LIBRAIRES, dont elle a lu une annonce dans un journal. Après la lecture de plusieurs lettres se répondant, écrire à son tour une demande... une réponse...

Cher Monsieur,

Je vous remercie pour votre lettre du 7 avril dernier.

Si je suis déçue de n'avoir reçu aucun des livres que je vous ai demandés, je suis en revanche ravie par la gentillesse et la courtoisie qui émanent de votre courrier.

J'ai eu, en effet, grand plaisir à le lire car je pouvais m'imaginer aisément dans votre librairie, à observer les rangées de livres rangés de part et d'autre, sentir le parfum particulier des cartonnages, bref me plonger dans l'ambiance de votre charmante boutique située dans ce quartier de Londres que j'affectionne particulièrement.

J'attends avec impatience de recevoir le livre de poèmes d'amour que vous allez chercher pour moi.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Hélène Hanff

Évelyne P.

Chère Mademoiselle,

J'ai appris hier qu'un de mes subordonnés s'était permis de vous écrire.

Sachez chère Mademoiselle que Cecily a agi de sa propre initiative.

Je vous prie de bien vouloir excuser cet outrecuidant.

Ce n'est pas un mauvais bougre et il n'y avait aucune intention malhonnête de sa part.

Cependant il a délibérément pris cette initiative sans me prévenir.

N'en soyez pas courroucée, le seul qui devrait s'en alarmer c'est moi.

Il vous est simplement très reconnaissant pour ce généreux colis qui nous a permis à tous de gâter nos familles.

Et comme tout amoureux des mots, il se réjouit également de correspondre avec vous.

Ne lui dites pas que je suis au courant de son manège, ce sera notre petit secret.

En vous remerciant encore, veuillez agréer, chère mademoiselle, l'expression de notre considération distinguée.

Olivier Mourgeon

Emma Peel
MARKS & CO. LIBRAIRES
84, Charing Cross Road
Londres WC2
12 janvier 2019

Mademoiselle Helen Hanff
14 east 95th street
New York 28, New York
USA

Chère mademoiselle,

Je suis Emma Peel, l'assistante de Franck Doel. Franck m'a demandé tout spécialement de chercher ce livre de poèmes d'amour que vous désirez. Je crois avoir trouvé l'ouvrage qui vous correspondra.

Je l'ai trouvé en France. J'y vais régulièrement pour les affaires de la Librairie ; Paris est rempli de trésors pour ceux qui comme nous aiment les pages des siècles passés.

J'ai trouvé ce tout petit livre sur les quais de Seine, chez un de ces marchands que l'on appelle bouquiniste et dont l'échoppe n'est autre qu'un immense coffre accroché au parapet.

Celui-là était près de la passerelle du pont des Arts.

J'ai fait une entorse à votre demande mais je suis à peu près certaine que ce recueil vous plaira. Il s'agit des lettres d'amour de Napoléon à Joséphine.

Vous verrez c'est réjouissant et l'édition que j'ai déniché date de 1850 !

Vous la trouverez dans le petit paquet ficelé joint à ma lettre.

Il vous fera patienter le temps que nous trouvions ce que vous voulez vraiment.

Je poursuis mes recherches.

Dites-moi comment vous aurez apprécié ce recueil ; j'attends votre lettre avec impatience.

Emma Peel

p/o MARKS & CO.

P. S. : merci pour les chocolats.

Laurence Krebs

Cher Maître

Je vous remercie pour le colis que je viens de recevoir. C'est une très belle attention de votre part. Vous connaissez bien mon goût pour les belles choses. En ouvrant la petite boîte, j'ai été surprise et éblouie : une superbe bague qui brillait de mille feux... une émeraude d'un vert lumineux entourée de diamants scintillants. C'est une vraie folie que de m'offrir un si beau présent pour habiller mon annulaire. J'en suis toute chavirée.

Je devine une intention cachée en ce majestueux cadeau d'une immense beauté. Et si je vous le retourne avec ce courrier, n'y voyez aucune offense. Je ne puis seulement l'accepter. Comme vous le savez, mon cœur n'est pas disponible. Cependant vous resterez pour moi le Maître de Musique que je vénère, l'artiste que j'admire et qui me surprend. Mais je me sens dans l'obligation de vous dire, avec une pointe d'amertume, que nous en resterons là.

Je suis désolée de vous mettre dans la souffrance. Je ne cherchais pas à vous séduire lors de notre dernière rencontre autour du piano. Sans doute, ai-je été trahie par mes doigts qui vous ont adressé une « Romance sans Paroles », suite à votre envolée lyrique qui m'avait charmée. Je suis toujours étonnée par vos mains qui glissent voluptueusement sur les touches noires et blanches, comme si de rien n'était. Je suis envoûtée par le son sublime qui jaillit de vous-même. En tant qu'élève, j'essaye de vous imiter en vain. Lors de notre dernière rencontre, sans le savoir, vous m'avez conduite au-delà de mes limites. Merveilleux voyage dans le « je ne sais où », un pays inconnu... du sublime... de l'au-delà. Mes émotions ont jailli simplement et naturellement, mon corps a lâché prise, plus de résistance pour laisser place à la musique... un bonheur intime que nous partagions ensemble.

Je suis troublée et même bouleversée de ce qui nous arrive. C'est en vous écrivant que je réalise le moment divin que nous avons partagé l'autre jour. Pouvons-nous en rester là ?... Je n'en sais rien... Mais, je ne peux m'empêcher d'imaginer vos mains se déplaçant avec virtuosité et douceur sur mon corps.

Vibration du son au travers des touches.
Vibration des corps au « la » du diapason...
Bien tendrement mon cher Ludwig.
Élise, votre élève qui vous aime passionnément.

Geneviève R.

Et Victor, alors ?

Messieurs,

J'ai bien reçu livraison de ma dernière commande mais j'avoue ma déception, confirmée à la relecture de la notice de votre catalogue, car j'ai voulu vérifier. Votre notice est cependant exacte et précise et c'est sans doute moi qui avais voulu y lire ce qui n'y était point écrit.

Dès lors, je reviens vers vous pour compléter ou corriger la commande, sans référence cependant. Ce dernier livre dont j'ai fait l'acquisition chez vous s'intitule *Mon Grand Petit Homme* avec en sous-titre « Lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo », ouvrage qui regroupe environ 10 % des plus de 11 000 lettres que les deux amants magnifiques se sont échangées en plus de cinquante ans qu'a duré leur amour.

Quelle ne fut pas ma surprise de constater, non pas qu'il n'y avait que dix pour cent des lettres – il eût fallu un paquebot intercontinental exclusivement dédié à cette livraison pour me les faire parvenir – mais que l'ouvrage ne recueillait que les lettres de Juliette à Victor.

Et Victor, alors ?

Où est Victor ? Je veux dire, où sont les lettres de Hugo à sa maîtresse, les billets doux, les réponses, les dessins ?

Pouvez-vous m'indiquer s'il existe un ouvrage miroir du livre acheté. Car cette correspondance unilatérale, ce flux, ce flot de lettres à sens unique laisse un goût d'inachevé, donne une lecture bancale.

Auriez-vous la bonté de rechercher – et, la trouvant, de vous en porter acquéreur pour moi – s'il existe une édition de cette correspondance qui publie les échanges, les réponses de l'un à l'autre, et qui, mieux

que tout, rende compte de cette relation forte, parfois tumultueuse,
longue, dissoute seulement dans la mort de Juliette.
De grâce, messieurs, donnez-moi mon Victor !

Gilles Davary

« Vous avez reçu toutes mes lettres. J'attends tous les jours quelques mots de vous ; je vois bien que je n'aurai rien, mais je suis toujours surpris quand la poste ne m'apporte que les journaux. Personne au monde ne m'écrit que vous ; personne ne se souvient de moi que vous, et c'est un grand charme. J'aime votre petite lettre solitaire qui ne m'arrive point comme elle arrivait au temps de mes grandeurs au milieu des paquets de dépêches et de toutes ces lettres d'attachement, d'admiration et de bassesse qui disparaissent avec la fortune. [...] Dans ce moment, il fait un temps admirable : je vois, en vous écrivant, le Mont-Blanc dans toute sa splendeur ; du haut du Mont-Blanc, on voit l'Apennin, du haut de l'Apennin, on voit la campagne romaine : il me semble que je n'ai que trois pas pour arriver à Rome [...]. »

« Girodet avait mis la dernière main à mon portrait. Il le fit noir comme j'étais alors ; mais il le remplit de son génie. M. Denon reçut le chef-d'œuvre pour le salon ; en noble courtisan, il le mit prudemment à l'écart. Quand Bonaparte passa sa revue de la galerie, après avoir regardé les tableaux, il dit : " Où est le portrait de Chateaubriand ? " Il savait qu'il devait y être : on fut obligé de tirer le proscrit de sa cachette. Bonaparte, dont la bouffée généreuse était exhalée, dit, en regardant le portrait : " Il a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée. " »

9 février 2019

Portraits croisés

En 1809, le peintre Girodet met la touche finale au fameux portrait de Chateaubriand, troublant par sa similitude (tel un reflet inversé) avec celui de Napoléon exécuté en 1804 par François Gérard. Napoléon devait en concevoir une grande jalousie. Mais finalement, les deux hommes qui n'ont jamais réellement su se parler de leur vivant ne poursuivent-ils pas aujourd'hui encore un dialogue posthume, par portraits interposés ?

Faire le portrait de quelqu'un, que ce soit en peinture, en littérature, ou même en photographie, révèle bien souvent davantage sur le modèle que lui-même ne pouvait l'imaginer. Tel trait de caractère ou détail physique qu'il aurait voulu ignorer ressort soudain avec une cruelle évidence. La douceur étant rarement de mise, même s'il peut arriver qu'elle surgisse là où on ne l'attendait pas...

Mais il nous en apprend également sur l'artiste. Quelque chose de lui, de sa propre vision du monde, de l'humanité, passe dans son œuvre. Finalement, il nous parle aussi de nous. Le portrait en est-il pour autant faux ?

Ne sommes-nous pas après tout autant ce que les autres voient en nous que ce que nous nous figurons être ?

D'où peut-être cet attrait, enfant, pour ces jeux de méli-mélo où les personnages, scindés en trois parties, peuvent être recomposés, le pirate balaféré se retrouvant affublé du tutu de la ballerine et d'une paire de patins à roulettes... Pour notre amusement, mais peut-être aussi car nous pressentons qu'en chacun d'entre nous résident tous les possibles.

L'humanité entière nous habite avant que nous choissions notre costume pour cette vie...

Après avoir lu plusieurs portraits littéraires de Chateaubriand, imaginer un dialogue posthume entre celui-ci et Napoléon.

RC : Sire, quel superbe portrait ! Vous y paraissez visionnaire, dominant le monde avec un calme déterminé. Il est vrai que la présentation en contre-plongée nous avantage, nous autres, gens de petite taille !

NB : Votre portrait est également très réussi, Monsieur de Chateaubriand. Vous respirez le mouvement audacieux et téméraire d'un homme qui ne craint pas de braver les éléments, quitte à s'en trouver décoiffé pour l'éternité !

RC : Sire, si je puis me permettre une question : pour le conquérant que vous êtes, qui a traversé tant de contrées lointaines, cette figuration au château de la Malmaison n'est-elle pas un peu étroite pour rendre compte de vos vastes conquêtes ?

NB : Certes, Monsieur de Chateaubriand, j'aurais pu étaler la variété et l'immensité des paysages que j'ai eu l'honneur de traverser ! Mais voyez-

vous, mon esprit reste ancré à la Malmaison et le restera, je l'espère à jamais, pour la postérité. Il est plus solide à l'homme qui marque l'Histoire de son siècle de pouvoir transmettre un lieu de mémoire, plutôt que de nobles idées, fussent-elles accrochées à l'antiquité. Méditez cela Monsieur de Chateaubriand !

Dominique M.

Le thé parfumé de Roustam

Annoncé par le Chambellan de l'Empereur, François-René de Chateaubriand s'avance dans le bureau de l'Empereur.

Napoléon : Entrez, monsieur le Vicomte. Prenez place, je vous prie.

Chateaubriand : Merci Majesté. Vous m'avez convoqué ; c'est avec plaisir que je réponds à votre invitation.

— Mon cher Vicomte, pas de ça entre nous. Vous n'êtes pas « convoqué » ; c'est moi qui suis honoré de vous recevoir au Louvre. Il y a tellement longtemps que je souhaitais m'entretenir avec vous.

— Eh bien me voici, Majesté.

L'Empereur appelle son mamelouk.

— Roust', sers-nous du thé. Vous prendrez bien du thé, monsieur le Vicomte ?

— Je prendrai tout comme vous, Majesté.

— ... Tout comme moi... voilà qui est bien.

— Sans doute nos goûts communs s'arrêtent-ils là...

— Que nenni ! Vous le savez comme moi, nous avons plus en commun que ces choses superficielles. Notre âge, à quelques mois près, notre carrière militaire, notre goût de l'écriture...

— Ma carrière militaire, Majesté, comme vous y allez ! Je vous rappelle que si à 20 ans nous n'étions que de minces sous-lieutenants, depuis, nos chemins se sont séparés. De plus, que je sache, nous n'étions pas dans le même camp...

— Certes... sans doute étions-nous dans le camp de la France, chacun à sa manière.

— Votre Majesté ne serait-elle pas en train de réécrire l’histoire...

— Monsieur le Vicomte, vous savez comme moi, non, que dis-je, vous savez mieux que moi que l’histoire n’est pas ce qui a été mais bien ce que l’on écrit qui a été. N’est-ce pas toute la philosophie de vos écrits, notamment de votre *Génie du Christianisme*, qui est et restera un très grand livre, qui fera date...

— J’avoue, pour ma part, que je fais une nette différence entre d’une part donner du sens à ce qui a été pour éclairer ce qui sera ou pourrait être et d’autre part mettre en exergue ou masquer ce qui a été vraiment pour inventer ce qui aurait dû être ou devrait être.

— Est-ce ainsi que vous jugez mes écrits ?

— Majesté, nous ne poursuivons pas le même but ; il ne peut donc en être autrement. Vous connaissez la puissance de l’écrit, la force de la littérature, sa capacité à faire bouger les hommes au moins aussi grande que les ordres que vous donnez aux armées. Mais nos positions sont différentes voire, pour tout dire, opposées.

— Qu’est-ce à dire ?

— Vous écrivez pour agir, quand j’agis donc j’écris.

— Nous ne pactiserons donc jamais, monsieur le Vicomte.

— Je le crains fort, Majesté. Mais votre thé est le meilleur qu’il m’ait jamais été donné de goûter.

Gilles Davary

N : Tu m’ignores ?

C : Non, absolument pas, je t’évite.

N : Tu es hâlé cheveux au vent sur les hauteurs de Rome.

C : Et toi ? Blafard, figé dans ton uniforme impeccable. Sans vie comme une statue.

N : Soleil couchant ? Soleil levant ? Ton visage transpire la mélancolie.

C : Inutile de regarder l’horizon, tu es seul et le resteras jusqu’à la mort. Ton ombre déjà au sol, t’attend.

N : Ne retiens pas tes larmes...

Bernadette de Raphelis

N : Ma pensée y revient – ma pensée car bien sûr en dehors de votre monde je ne peux que vous envoyer ces quelques considérations – vous avez bien fait de ne pas afficher ce tableau en ma présence, quand bien même devait-il devenir célèbre.

Que de forfanterie ! Dois-je penser que, dans un lointain recoin de votre cerveau, vous m’admirez et tentiez de me ressembler ? Ou bien dans un autre recoin, montriez-vous le deuil de ce que j’ai représenté pour vous, enfoui au tréfonds de vous-même ? Mes idées ne sont pas si claires sur ce sujet, j’ai perdu la vive acuité que j’avais de mon vivant. Que ne les ai-je couchées sur le papier quand il était encore temps !

C : Que ne l’avez-vous fait ! Effectivement, il m’eût été plus facile de comprendre les stratégies que vous déployiez et changiez à l’envie ! La stratégie du pouvoir, tout en m’étant étrangère, m’a toujours étonné et fasciné. En couplant raison et audace, vous vous êtes mis au-dessus du lot. Il est possible, oui, que j’aie pu admirer ce mélange détonnant. Comme j’ai pu, dans ma vie propre, aussi comprendre les réalités du terrain où vous avez emmené votre armée. Pourtant, même si mes pensées ébouriffées vous paraissent déplacées et conspiratrices, je me fais fort de vous damner le pion dans deux domaines : l’imagination et l’écriture. Aussi, mon cher, bien que quelques comparaisons affleurent, comme notre courte taille, j’ai, me semble-t-il, pris de la hauteur d’une autre façon que vous !

N : Je vous reconnais ce dernier point. Pourtant, l’un et l’autre, n’avons-nous pas aussi connu l’exil et la décomposition de notre monde avec une intensité et une solitude comparables ?

Mes pensées éphémères et aériennes vous parviendront-elles ?

Me parviendra-t-il un jour une réponse ?

Nadine Zimmermann

Napoléon : Où en sont vos travaux François-René, il me semble que tout ceci n’avance guère !

Chateaubriand : Mes architectes se cherchent encore, je dirais hésitent même, comme vous pouvez le voir. Et leurs hésitations me donnent

ainsi le temps de la réflexion.

Napoléon : Vous réfléchissez ! Ne me dites pas que vous admirez ces ruines !

Chateaubriand : Ne soyez pas désagréable Bonaparte ! Tout le monde ne dispose pas d'une Joséphine au goût si avisé qu'il a fait de vos résidences impériales la gloire de votre règne ! Vous n'ignorez pas que l'on nomme, dans les milieux autorisés, le style Joséphine ce que vous appelez pompeusement le style Empire !

Napoléon : Vous m'agacez François-René ! Et d'abord, coiffez-vous ! Cette chevelure en désordre est une insulte à votre ascendance.

Chateaubriand : Mais un clin d'œil à ma caste d'écrivain. Comme pour Samson, ma force s'exprime à la force de ma crinière... Vous devriez, d'ailleurs, découvrir votre tête. Aller tête nue, vous allez voir, ouvre de nouveaux horizons...

Napoléon : Votre arrogance n'a d'égal que votre verve ! Vos querelles intestines déclenchent chez vous un mal que vous ne parvenez pas à soigner !

Chateaubriand : Je ne souffre de rien, mon cher Bonaparte, je tiens simplement la main sur un pistolet à deux coups des fois que vous ayez l'intention de dégainer avant moi...

Napoléon : Ne m'appelez pas Bonaparte avec cette désinvolture... Dites-moi Majesté, ou Sire comme un Français soumis à son empereur. Vous semblez oublier que la troisième personne est le sceau du langage impérial...

Chateaubriand : Bien qu'il m'en coûte, je ne voudrais plus avant vous déplaire ! Vous me parlez d'un temps qui n'est plus alors que je sais bien moi, en regardant ces ruines que le mien est déjà dans la préhistoire ! Voyez, Sire, combien avec nos différences nous sommes semblables...

Anna Ligier

N – Un homme, Monsieur de Chateaubriand, un homme ne pleure pas. Il reste maître de lui, contrôle ses émotions et son destin.

C – Mon cher, votre vision de l'homme me paraît bien sévère et étriquée !

N – J’insiste, Messire, j’insiste ! Mon expérience sur les champs de bataille m’a fortifié dans cette vision, c’est la seule attitude qui permette de garder son sang-froid et donc de rester en vie !

C – Mais diantre, la vie n’est pas un champ de bataille. Cadenasser son chagrin, c’est vous interdire le soulagement qui suit les larmes, il est bon d’évacuer le trop-plein qui vous étouffe et vous ronge les entrailles.

N – Foutaises que tout cela Monsieur de Chateaubriand ! Seuls les remèdes de la médecine viennent à bout des douleurs d’entrailles.

C – Je ne vous envie pas Monsieur Bonaparte. Vos douleurs n’ont d’égal que votre aigreur et me paraissent bien peu soulagées en vérité ! Je vous laisse à votre nature armature et m’en retourne à la douceur et aux délicatesses de la poésie !

Évelyne P.

Rendez-vous à OK Paris

Plan large : Deux hommes dos à dos.

Musique : Solo d’harmonica, façon Ennio Morricone.

Plan rapproché sur le premier : Homme petit, rondouillard, chapeau bicornu, main droite dans le gilet.

Travelling caméra.

Plan rapproché sur le second : Homme également de petite taille, sans coiffe, cheveux ébouriffés (alors qu’il n’y a pas un souffle de vent). Main droite également dans le gilet.

Travelling arrière.

Retour en plan large.

Zoom sur l’arbitre : « Avancez de six pas, retournez-vous et, à votre initiative, lâchez votre bretelle et dégainez votre plume. Le duel s’arrêtera au premier feuillet écrit. »

Gilles Davary

Bonjour Monsieur,

Bonjour Sire,

N : Nous voici rapprochés, l'espace d'un tableau...

Ch : Oui, Sire, c'est un grand honneur, quoique...

N : Quoique ? Pour cette fois, je ne vous contredirai point, vous, le petit être malingre et tourmenté, balloté par la vie.

C'est bien cela, la vague vous porte, et vous déporte ? Vous écrivaillez pour vous donner un air occupé ?

Ch : À la vérité, Sire, je me réjouis plutôt de notre dissemblance. Et si j'osais, je dirais que vos propos sont quelque peu présomptueux, et ne rendent pas tout à fait compte de la réalité. Car mon Génie vous est devenu un appui fort pour rallier le pape à votre destin.

N : Tout de suite, vous parlez de « génie » ! Mais que diable, ne confondez pas le christianisme avec votre présence.

Et mon avenir, du moins, est tracé dans la gloire !

Ch : L'avenir le dira, Sire.

Claude F.

Quelle prétention, quelle suffisance !

Jamais personne ne s'est permis de me singer de cette façon.

Comment osez-vous Chateaubriand !

Ce regard perdu dans le lointain.

Vous vous croyez visionnaire ?

Cette posture identique à la mienne, vous pensez avoir la carrure d'un empereur ?

Mais non vous êtes bien au-delà de tout ça, vous êtes au-dessus des empires puisque vous en dominez les ruines.

Et cette coiffure ! Cet air faussement négligé !

C'est bien vous le plus malin Chateaubriand !

Et quand on vous lit, le doute n'est plus permis, vous faites mieux que tout le monde.

Vous avez tout vu et tout vécu.

Eh bien, vous êtes sans doute intelligent mais vous n'êtes qu'un écrivain

arrogant, rien de plus !

Quant à moi, non seulement j'ai régné sur l'Europe mais je me suis aussi essayé avec un certain succès à l'écriture.

Alors au final, ce portrait n'est qu'une mascarade.

Il ne prouve qu'une chose, vous rêveriez de m'égaliser.

Non, taisez-vous, je n'ai que faire de vos explications.

Vous m'avez assez énervé de votre vivant, cette fois j'aurai le dernier mot.

Olivier Mourgeon

Poursuivre un portrait « monstrueux » composé de fragments tirés de plusieurs ouvrages, dont notamment *Frankenstein* de Mary Shelley mais aussi *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson, *Bartleby le scribe* de Herman Melville et *Quelques-uns des cent regrets* de Philippe Claudel.

La béquille d'argent

... sa voix rocailleuse contrastait avec les propos affables qui sortaient de sa bouche ; on eût dit qu'il pensait le contraire de ce qu'il disait.

On saura plus tard que l'on avait raison de penser cela ; qu'on aurait dû se méfier et refuser qu'il fût engagé comme coq sur l'Hispaniola. Mais voilà, ce personnage tout en contrastes savait se rendre indispensable, notamment pour recruter les marins dont on avait besoin et organiser l'avitaillement du navire.

Sa main noueuse vous écrasait la paume alors que son sourire enjôleur vous eût volontiers invité à lui donner l'accolade. Il n'était pas répugnant, avec sa jambe de bois ; il était charmeur, comme le sont les serpents qui hypnotisent les proies qu'ils s'appêtent à gober. Il était tout comme ces animaux à sang-froid : prêt à vous passer

par-dessus bord avec une formule de politesse bien assaisonnée.
Car Long John Silver avait la cruauté polie.

Gilles Davary

Triste jour où le comte Frakla tomba de cheval en traversant la Bistritsa. Toute l'élégance et sa distinction de cavalier disparurent dans ce coup du destin. Broyé sous les sabots de son cheval, qui n'avait pu l'éviter, sa jambe n'était plus que dislocation, douleur et inertie. Il perdit en un jour sa prestance, sa dignité, et tout espoir de confiance dans la vie... Son propre cheval !

Las, il fallut lui couper cette jambe en souffrance et admettre seconde après seconde, jour après jour, année après année, que le comte Frakla était désormais infirme.

Reclus la plupart du temps dans ses pensées, au plus reculé de ses terres, la couleur disparut de sa vie et les ténèbres y entrèrent. Son beau visage se ternit, sa peau devenue diaphane laissait transparaître le réseau bleuté de ses veines, seule couleur persistante finalement dans ce tableau noir et blanc !

Voilà quelles pensées agitaient Lisa en ce jour d'été.

Où est la lumière... va-t-il succomber aux ténèbres si facilement accessibles dans cette partie reculée des Carpates ? Tous ses efforts consistaient à redonner chaleur et vie à ces yeux devenus laiteux. La chaleur... qu'il arrête de la chercher en dormant à côté de son cheval ! Comme s'il allait pouvoir comprendre un jour et lui pardonner cette trahison !

Je n'en peux plus, pensait Lisa, de sentir cette odeur !

Redonner enfin du bleu à ses yeux, de l'éclat à sa peau et retrouver son odeur... celle de sa peau transpirant sous le soleil d'été... Je ne peux lui redonner sa jambe, pensait-elle, mais au moins puis-je lui insuffler la vie, avant qu'il ne se transforme en ombre.

Nadine Zimmermann

Il n'avait pas d'âge même si l'on voyait qu'il avait beaucoup vécu.
Il avait dû être un colosse et encore maintenant il dégageait une force presque surnaturelle, animale...
Le contraste était frappant entre ce paysage provençal baigné de lumières et saturé de couleurs comme un tableau de Nicolas de Staël et cet être tout en noir et blanc dont la tristesse touchait le cœur.
Il avait créé un cirque magnifique, célèbre pour ses chevaux et notamment les acrobaties.
Il avait tout sacrifié pour ses chevaux.
Sa famille, ses chevaux et le cirque, tout cela ne faisait qu'un.
Jusqu'au jour de l'accident.
Le noir absolu.
Puis le blanc, froid, intense.
Le tunnel.
Aucun souvenir.
Juste un réveil atroce, tout son corps pris dans un étou.
Rien, plus rien.
Puis à un moment un lit, une chambre blanche.
Cette lumière pénible, des bruits étouffés.
Les souvenirs reviennent peu à peu, en noir et blanc.
Mais pas la jambe, broyée.
Et sa fille chérie, perdue à tout jamais. Elle qui devait prendre sa succession, sa vie broyée aussi.
Comment continuer à vivre.
Je refis son pansement et cherchai quelques mots de réconfort.

Olivier Mourgeon

La frégate avait difficilement accosté dans l'anse étroite d'une île ramassée, largement masquée par la mangrove.
Le capitaine espérait faire de l'eau, et si des naturels survenaient, échanger quelque bibeloterie contre des fruits frais.
À perte de vue, la mer était étale. L'alizée berçait la frégate.
Le capitaine fit affréter une chaloupe, embarquant une douzaine de

matelots, et toucha terre rapidement. Ils avançaient laborieusement, dégageant leur chemin au sabre d'abordage.
Soudain, l'horizon s'ouvrit sur une clairière.
Tout était paisible. Aucun naturel n'apparut, accueillant ou hostile.
Soudain, dans un recoin de la clairière se dessina un amas de branchages, qui, à y regarder de plus près, ressemblait à une mesure sommaire.
Rien n'en barrait l'entrée. Au centre, assis sur un rondin, un pauvre être hirsute et nauséabond s'occupait à tailler une statuette dans du bois vif.
Il ne semblait pas désœuvré. Il poussa un grognement, comme dérangé dans sa tâche.
Avait-il été débarqué ? L'homme ne pipa mot.
Voulait-il quelque chose ? « J'aimerais mieux pas ! »
Voulait-il rentrer à la civilisation ? « J' préférerais pas », répondit l'homme calmement.
Son regard se détourna de ses visiteurs et il continua sa sculpture.

Claude F.

Son regard me glaça. Impossible de fuir. Il m'avait retrouvé.
Un flot incessant de souvenirs me submergea.
La route verglacée, le choc, la fuite. Roulé, roulé sans se retourner. Dans le rétro, un corps inerte.
Aux informations, le lendemain : un chauffard heurte un sans-abri et prend la fuite.
Les jours s'écoulaient, les mois, les années...
Chaque nuit, un visage hante mes cauchemars.
Son gabarit plutôt grand, son âge incertain lors de cette nuit de nouvelle lune.
Comment m'a-t-il retrouvé ? Pur hasard ?
Il a senti que c'était moi dans cette auberge non loin du lieu de l'accident.

Bernadette de Raphelis

Son bras et sa main gauche tenaient fermement la béquille.
Ses vêtements en haillons laissaient transparaître la musculature saillante de ses bras, de sa jambe droite.
Plus il avançait, plus j'avais envie de reculer.
Je tentais d'éviter de croiser son regard, ce regard vide qui commençait à me remplir d'effroi.
Mes deux jambes, pourtant intactes, semblaient ne plus être en mesure de me porter.
Et là, d'un coup, je le reconnus : c'était Bruno, un ami d'adolescence de mon fils, qui se tenait face à moi.
Que lui était-il donc arrivé ?

Évelyne P.

Dresser un portrait littéraire d'un personnage célèbre en utilisant une palette littéraire s'inspirant de différents courants picturaux : naturaliste, impressionniste, cubiste, surréaliste, abstrait. Le personnage sera tiré au sort dans un chapeau : Fiodor Dostoïevski, Jeanne d'Arc, le Capitaine Crochet, Tintin, la Castafiore, Marilyn Monroe, Victor Hugo, la Mère Denis (des publicités Vedette), Dalida, Charles Trenet, la Joconde, Louis de Funès, Blanche Neige, Tarzan, Calamity Jane... joker (choisir un personnage à sa convenance).

Comment rendre « l'Aura » vivante ?

Mon pinceau hésite, le visage en flou, puis la lumière ?

La neige, oui voilà, la réverbération de la neige, la douceur d'un traîneau au loin traversant la steppe.

La violence de Rogojine et de ses Moujiks. Violence et vie, les deux pôles de la couleur... Et la neige, bleutée, rosée ou jaunâtre d'où émergent des

subtiles lueurs de violine vers le soleil levant. C'est un jour avec, Fiodor le sait. Il s'éloigne et dans le même temps les idées foisonnent, l'air devient plus clair autour de sa tête. Pourtant la turbulence et les passions y font maintenant venir les oranges, le jaune sous le gris et le noir, seules pointes de couleur sous sa barbe longue et fournie...

Maintenant les yeux... Profondeur brune et dorée, y mettre quoi ? De l'absence ou au contraire une présence inspirée ?

Ou alors non, autrement. Un grand halo, et ses piques et serpentins qui s'en échappent indisciplinés, vifs et incohérents, qui pourtant se rassemblent dans un coin sous une toque brune de cosaque.

Besoin de tous ces styles pour peindre un tel homme. Blanc-jaune-orange-noir, voilà sans doute les couleurs principales...

Nadine Zimmermann

Houppette au vent, fend la bise
Bleu, bleu, pull fétiche
Classique blanc col fermé
Pantalon green club... de golf
Chaussures marron, blanches chaussettes
Cours, cours...
Où est Milou ?

Bernadette de Raphelis

L'indomptable

(À la manière de Chagall, Calamity Jane)

Chevauchée au soleil couchant ! Tache rouge à l'horizon. Étendue sans limite de sable, de rochers et d'herbes rases. Elle est l'indomptable qui s'évade de nouveau, au gré de son désir. L'œil étincelant de la

sauvageonne. Déterminée, sans concession. Une arme aussi, peut-être une carabine. Elle respire la poussière dont elle est couverte. La liberté éclate de joie dans sa plénitude. Encore une fois, indemne et victorieuse. Au loin, quelque part, le feu de bois qui la réchauffera, elle et sa monture. Sous les étoiles, le rêve de sa fille aimée, au-delà des terres et des océans. Ce sera encore une nuit douce...

Dominique M.

(Portrait naturaliste)

Jaune, jaune est ta jupe
Avec d'élégants volants elle a été confectionnée.
Bustier bleu, bleu indigo
Aux petites manches rebondies bleu et rouge
Rouge comme tes lèvres délicates
Et ton ruban candide qui cercle tes cheveux
Cheveux noirs, noir de jais, sagement coiffés
Joues rubicondes, gaiement colorées
Sourcils haut placés
Yeux couleur noisette dorée
Sept petits hommes se tiennent à tes pieds, émerveillés.
Rouge comme la pomme qu'ils s'attendent à te voir croquer.

Évelyne P.

Choix du personnage : Louis de Funès
Choix du style pictural : Abstrait minimaliste.
Légende du tableau : Portait de l'Homme à la Biche
(Un mètre soixante-quatre de rire national)

Gilles Davary

L'ensemble était imposant et tenait à grand peine dans la « fosse aux lions » du Centre Pompidou.

Un immense cylindre tout en inox, sorte de miroir géant qui reflétait la mezzanine.

Un cylindre penché à 45 degrés semblant en équilibre précaire.

Un tambour géant percé d'une multitude de trous appuyé sur un pivot de bois d'un seul tenant qui s'évase vers le ciel.

Deux éléments qui s'opposent et se soutiennent en même temps, un choc de matière, de culture.

Au sol, une simple mention : « Vedette mérite votre confiance ».

Olivier Mourgeon

« J'aime à aller m'asseoir [...] dans quelque coin obscur d'une promenade publique, d'où je considère furtivement les personnes qui passent autour de moi. Ici, sur un front à demi ridé, dans ces yeux couverts d'un nuage, sur cette bouche un peu entrouverte, je lis les chagrins cachés de cet homme qui essaie de sourire à la société ; là, je vois sur la lèvre inférieure de cet autre, sur les deux rides descendantes des narines, le mépris et la connaissance des hommes percer à travers le masque de la politesse ; un troisième me montre les restes d'une sensibilité native, étouffée à force d'avoir été déçue, et maintenant recouverte par une indifférence systématique. »

« [...] il arriva qu'ayant voulu contempler à jour failli l'intérieur de la basilique [de Westminster], je m'oubliai dans l'admiration de cette architecture pleine de fougue et de caprice. [...] j'errais à pas lents et je m'anuitai : on ferma les portes. J'essayai de trouver une issue ; j'appelai l'usher, je heurtai aux gates : tout ce bruit, épandu et délayé dans le silence, se perdit ; il fallut me résigner à coucher avec les défunts. [...] Mon anxiété mêlée de plaisir était analogue à celle que j'éprouvais l'hiver dans ma tourelle de Combourg [...] J'avais compté dix heures, onze heures à l'horloge ; le marteau qui se soulevait et retombait sur l'airain, était le seul être vivant avec moi dans ces régions. Au dehors une voiture roulante, le cri du watchman, voilà tout : ces bruits lointains de la terre me parvenaient d'un monde dans un autre monde. »

23 mars 2019

Robinsonnades

Dans sa nouvelle de jeunesse *Les Réfugiés de la Gorgona*, Napoléon met en scène un personnage qui vit en « Robinson » sur une île : « Je m’endormis dans ces idées et l’on peut croire que je m’égalai plusieurs fois à Robinson Crusoé. Comme lui j’étais roi dans mon île. » Ce texte, ainsi que celui de Daniel Defoe, est prétexte à imaginer une robinsonnade rocambolesque.

S’extraire du monde afin de prétendre le mieux saisir... N’est-ce pas là le plus grand paradoxe de l’écrivain qui se claquemure chez lui face à sa table de travail, l’étroit écran de son ordinateur, alors que dehors la vie est là, juste derrière la fenêtre, à lui faire de l’œil, bruyante et bariolée, tellement vaste...

Mais il en va parfois ainsi qu’au milieu de tous on se trouve bien seul tandis qu’apparemment isolé, perdu, sur son île déserte, soudain le monde entier vient à nous. Il se précipite et nous habite.

Au risque de nous submerger.

Il est temps alors de prendre la plume...

Imaginer une robinsonnade classique, à la manière de Daniel Defoe, ou bien pourquoi pas une variante rocambolesque et burlesque...

Trahison ?

Je me suis réveillé ce matin dans l'eau. Pas seulement les pieds, mais les jambes, le dos, la poitrine, et même la tête.

J'habite dans une grotte, pas loin d'un petit village. Cela fait deux ans, deux ans depuis la mort de ma femme. Je ne quitte ma tanière que pour me nourrir comme je peux – je chasse du petit gibier, je pêche dans la rivière voisine, je ramasse des baies... ça me suffit. Je ne vois jamais personne. Mais ce matin, la rivière m'a trahi. Elle est montée, sortie de son lit à cause des pluies torrentielles de ce printemps pour rejoindre le mien. Elle est rentrée dans ma maison sans frapper et elle m'a trahi. Pourquoi elle ne m'a pas laissé tranquille ?!

Je me résigne à évacuer ma caverne, sinon je vais moisir littéralement ici. De toute façon, je sens que, à nouveau, tout est foutu. Le peu d'affaires que j'ai entassées – un matelas sommaire, une couverture, quelques ustensiles de cuisine – sont totalement trempées ou emportées par les flots. Je me lève et l'eau dégouline sur mon corps. Je grimpe sur le grand rocher devant l'entrée en me déshabillant pour me sécher un peu. Le soleil se met à briller, comme pour se moquer de moi. Mais je commence à me détendre, la chaleur aidant. Finalement, ce soleil n'est pas si mauvais.

Je me rhabille lorsque je suis à peu près sec. Je me rends compte que je ne peux plus rester ici, du moins pour le moment. Je me mets en mouvement, un pied devant l'autre, direction le village. Au bout d'une vingtaine de minutes je croise une jeune femme en vélo. Je la trouve jolie, ses grandes boucles brunes dans le vent. Elle me rappelle quelqu'un... Elle me fait un large sourire et me salue. « Je peux vous aider ? » me lance-t-elle. Mon cœur commence à se réchauffer ; il a envie de rattraper mon corps.

Martha L.

Robinsonnade glaçante

En récompense d'une carrière scientifique bien remplie, Arthur a eu la surprise de découvrir dans l'enveloppe remise par ses collègues à son pot de retraite une invitation à participer à la dernière mission de l'année dans l'Antarctique. En tant que géologue, c'était un rêve qu'il pensait avoir enfoui. Il n'avait pas l'expérience de la glace, c'était pour lui un sol inconnu. C'est avec enthousiasme et une certaine appréhension qu'il embarqua avec quatre chercheurs confirmés et exercés à la rigueur climatique et à l'isolement avec l'espoir de ne pas être l'invité qui refroidît l'ambiance.

À la sortie de l'avion, les premiers pas sur la glace lui confirment qu'il s'est engagé sur un terrain glissant. Le parcours des quelque cinquante mètres jusqu'à la station polaire lui apparaît déjà comme un exploit. Par son métier il a pourtant expérimenté de nombreux sols, boueux, rocailleux, sableux, mais aucune patinoire. Il râle intérieurement sur le manque d'efficacité de ses semelles antidérapantes acquises pour l'occasion. Malgré cette première confrontation avec la réalité du grand froid qui n'a jamais été sa tasse de thé, il rejoint ses acolytes apparemment indifférents à sa performance. Agglutinés devant la porte d'entrée métallique d'un aspect peu chaleureux, tous lui tournent le dos, concentrés sur la serrure récalcitrante. Pour les habitués, ce n'est pas un problème, juste un peu de patience, c'est exactement ce qu'Arthur n'a pas à ce moment précis. Figé dans sa tenue de cosmonaute, l'abstinence contrainte de cigarette lui paraît insupportable. Cette pensée lui dégèle le cerveau, il a un briquet dans la poche latérale de sa combinaison. L'objet est accueilli chaleureusement. Arthur s'attendait à une ambiance spartiate, il est servi. Le passage de -50 °C à l'extérieur à -10 °C à l'intérieur n'est pas vraiment encourageant. Qu'est-il venu faire dans cette glacière ? Les autres le rassurent, en quelques heures les 10 °C seront atteints et avec un peu de chance ils pourront maintenir 15 °C dans la journée. Il fait appel à son optimisme naturel, une petite dose de nicotine devrait aider. C'est sans penser que dans l'espace confiné du laboratoire, ce serait mieux d'aller satisfaire son petit plaisir au grand air. Cette règle qui le pousse dehors minimise le plaisir, mais le spectacle féérique auquel il est exposé l'assure, s'il en était besoin, que son addiction a du bon. Sous un ciel immaculé et plombé, des rayons rasants teintent l'immensité neigeuse de nuances

multicolores. C'est à la fois éblouissant et étrange étant donné qu'il n'est que 13 h.

Après la présentation des lieux, la distribution des chambres et un repas convivial, l'équipe programme une première sortie. Arthur, conscient de ses difficultés, suggère de rester sur place, histoire de s'acclimater à son nouvel espace. Il pense que pour suivre l'expédition, il faut en premier lieu ne pas freiner la marche, donc s'exercer. Prêt à se familiariser avec cet environnement étranger, il s'équipe, sort et s'aventure avec prudence. Après plusieurs essais et erreurs, il s'imagine replonger dans les premiers pas de la petite enfance. Au bout de deux heures c'est gagné ! Satisfait il décide de retourner vers la base. Il s'est éloigné plus qu'il ne pensait, le bâtiment n'est plus en vue. Dans cette grande étendue, pas de repères identifiables d'autant que la luminosité de plus en plus faible efface tout relief. En suivant ses traces, il y arrivera. Mais c'est sans compter l'effet du blizzard qui les a effacés. Il se rassure en se persuadant qu'il n'a pas parcouru une trop grande distance et puis il a le sens de l'orientation. Cependant sans boussole, sans soleil, c'est une autre histoire. On lui a parlé de la nuit polaire. Il y est, il n'a pas appréhendé la situation. Comment a-t-on pu le laisser ainsi seul, perdu et bientôt gelé. En bon scientifique il essaye d'analyser la situation : la distance parcourue, le tracé (toujours vers la droite), le temps (comment l'apprécier ?), les partenaires (sérieux et responsables). Et maintenant que faire d'intelligent ? Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas mis en garde ? Ne pas craquer, marcher, retrouver son chemin. Avec cet objectif il avance avec conviction, « je suis un Robinson ». Fort de cette volonté, il se redresse et devine à quelques mètres une bande de pingouins qui s'approchent. Les rires, qui s'échappent, révèlent le caractère humain de cette petite compagnie. Il apprend alors qu'il a franchi avec succès l'épreuve d'accueil réservée aux nouveaux arrivants.

Monique L.

Enfermements

J'ai conduit mon père en cet après-midi glacial de janvier au cimetière du Père Lachaise.

Il y fut incinéré.

Nous dérobatmes – avec la complicité des croque-morts – une partie de ses cendres pour répondre aux vœux du défunt.

L'urne contenant les restes encore chauds de mon père prit place dans le coffre de la voiture garée devant le funérarium. Nous nous rendîmes à pied, famille et amis, dans un café en contrebas pour passer du temps ensemble. Le soir venu nous nous séparâmes et ma femme et moi reprîmes le chemin inverse pour retrouver notre voiture.

Ma femme prit le volant. Quel ne fut pas notre effroi, quand, arrivés à la sortie, nous nous heurtâmes aux monumentales portes du cimetière, dûment closes.

Je sortis de la voiture pour trouver le gardien et nous faire ouvrir : rien ni personne.

Je secouai les portes, tapai sur les serrures qui hurlaient le fer : rien !

Nous voilà enfermés, avec les cendres de mon père dissimulées dans un sac à dos blotti dans le coffre de la voiture, dans cet endroit sinistre, passés de la désolation à l'enfer !

Je devenais fou. Tous les chemins que nous prenions nous amenaient à nous heurter à d'énormes portes closes.

Ma compagne émit l'hypothèse qu'il nous restait la possibilité de passer la nuit là, et d'attendre l'ouverture.

Comment imaginer dormir avec ce froid polaire, en compagnie de ce qui restait de mon père ?!

L'hystérie s'empara de moi. Je sortis et courus comme un damné à travers les sépultures, halluciné !

Soudain, ma femme apparut devant moi : alors, le fou-rire me prit : mon père – enfin – devait bien rigoler ! Au chaud dans son urne, passager clandestin dans le coffre de sa propre voiture !

Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, pleurant de rire bien qu'effondrés de chagrin, appuyés contre cette lourde porte fermée à double tour !

C'est le plus effroyable fou-rire que j'ai connu, de toute ma vie.

Dominique Benoit-Betmalle

ELLE

ELLE est belle, dynamique et jeune. Elle profite d'une vie en famille heureuse. Elle est entourée d'amis chaleureux avec qui il fait bon rire. Elle transmet sa passion pour la musique. Progressivement les enfants devenus grands s'en vont au loin pour tracer leur chemin. Elle vieillit paisiblement mais, brutalement... son compagnon de vie quitte le monde... créant un choc inattendu.

ELLE devient soudainement veuve : cruel surnom qu'elle doit écrire sur tout courrier administratif. Changerait-elle d'identité ? À son grand étonnement, elle sème le vide autour d'elle. Pourquoi les amis la quittent-ils ? Ne la reconnaissent-ils plus ? Elle est pourtant la même !? Ont-ils peur de la solitude qu'elle reflète ?

L'épouse, l'amante, la bonne copine... tout s'éteint petit à petit. L'appartement est vide, les repas n'ont plus de saveurs, la voix se voile puisque personne n'est là pour répondre ou écouter. La télévision montre des images pleines de violence qui font mal aux yeux et c'est infernal, les propos tenus par les médias sont parfois insupportables à entendre.

Comment ne pas se sentir perdue dans un monde hostile, comme abandonnée sur une île déserte sans possibilité d'en sortir. Personne, rien et pourtant « ELLE » elle est là, en survie... Pourquoi ? Pour qui ? La seule sortie possible de cet enfer, où est-elle ? Nulle part... mais...

ELLE... la mère est toujours là et veille discrètement sur sa progéniture qu'elle continue à aimer plus que tout. Sa présence est indispensable. Soudainement un bruissement la fait frissonner : ce sont des oiseaux, heureux du rayon de soleil qui éclaire et chauffe la terre, ils chantent à tue-tête comme une invitation à la vie. Tout au loin une petite musique se fait entendre, elle se rapproche et s'intensifie. Surprise ! C'est le sacre du printemps honorant la nature qui s'éveille, un rythme strident envahit l'espace. Stravinsky s'approche d'elle et l'invite à la danse. Fougueusement, elle martèle le sol avec ses pieds nus. Un à un ses doigts reprennent vie, ils caressent le clavier noir et blanc et conversent avec Bach qui embrasse l'univers.

Geneviève R.

Robinsonnade rocambolesque

Eh bien ça y est c'est le printemps !

Les oiseaux chantent, les herbes sont hautes, les fleurs sont de sortie, elles apportent avec elles une quantité de mouches, guêpes et bourdons...

Bon là, vous dirais-je, je suis habitué depuis le temps, même si parfois leur bourdonnement vient troubler ma méditation.

Je suis un grand penseur dans l'âme. Point de jour sans réflexion profonde, point de jour sans contemplation de mon environnement, que je qualifierais de magnifique... Je bâille aux corneilles, je prends mon temps, je rêve, je vis à mon rythme en fait.

Mais là, avec l'arrivée des beaux jours, que d'activité autour de moi !

Les enfants crient, jouent, courent, se chamaillent. Comprenez-moi bien, je suis d'accord pour partager mon parc, mais ne peuvent-ils pas faire tout cela en silence ?

Quant aux adultes, comment leur montrer mon énervement lorsqu'ils viennent interrompre ma sieste au soleil avec leurs bavardages incessants.

Déjà qu'il me faut supporter les perruches qui piaillent en permanence et me narguent perchées dans leurs arbres, les pigeons qui roucoulent, les mésanges et les geais, oui oui les geais, ils se disputent en ce moment car Madame veut un nid quatre pièces et Monsieur trouve que le trois pièces serait plus approprié...

Vous me trouvez chafouin, chagriné, chatouilleux, de mauvais poil ?

Eh bien oui vous avez raison... Au fait, je me présente, je suis le chat de la Maison de Chateaubriand.

Nadia Daverat

Enfermée dehors !

Je ferme la porte. CLAC.

Je me ravise... HUM... j'ai besoin de lui, finalement.

Je tourne la clé. Elle est bloquée.

Plus doucement ? Toujours rien...

Rien ne bouge. La serrure résiste...
NOIR sur le palier. Bouton-poussoir. LUMIÈRE !
Je secoue la porte ; RIEN.
Comment est-ce possible ? Pourquoi suis-je sortie sans lui ? Bon sang ! Et personne à l'intérieur !
NOIR. Bouton-poussoir ? Lumière !
Pas maquillée. En tenue de sport, toute équipée pour l'aquagym !
Je vais manquer la séance à présent.
NOIR, Bouton-poussoir, je tape, LUMIÈRE.
Seule au bout du couloir.
Découragée sur ce palier
Tout autour, des portes fermées ;
Coup de pied !
NOIR- bouton-poussoir, je tape encore, LUMIÈRE.
R-E-S-P-I-R-E-R
Se souvenir qu'il y a des gens derrière ces portes.
Frapper à l'une d'elles. Non ! pas celle-là, c'est la désagréable voisine !
Celle-ci répondra peut-être ?
... demander de l'aide... un serrurier.
Et ne plus jamais sortir sans mon portable !

Laurence Krebs

Je croyais quitter l'enfer, mais j'ignorais qu'à partir de maintenant ça allait être pire.
On nous lâche toujours en fin d'après-midi. C'est sans doute à cause des horaires des fonctionnaires.
La porte des Baumettes s'était refermée derrière moi dans un bruit de ferraille rouillée. La rue était déserte, mais j'entendais déjà au loin, à quelques heures du 14 juillet, le grouillement de la ville qui se préparait à la fête.
En vingt-cinq années de détention, les choses dehors avaient vraiment changé. Je ne reconnaissais plus rien ; de la couleur des poubelles multicolores aux abribus en plexiglas, rien n'était plus pareil. Même les

boîtes aux lettres n'avaient plus le même design. En tournant le coin de la rue, je crus vivre une scène surréaliste en apercevant un tramway comme on en faisait autrefois au sortir de la guerre. Leur grand sillon métallique qui divise désormais la rue en deux me fit douter de mon époque. Mais non, il n'y avait pas de doute. J'étais rentré aux Baumettes en 1990 et, déjà à cette époque, les tramways avaient disparu.

Puis ce fut la sirène des flics qui passa à côté de moi dans un hurlement qui me fit sursauter. Tout à coup je crus me retrouver à New York, dans une série de NCIS.

Je suis prisonnier d'un temps qui n'est plus. Le présent m'est si étranger qu'enfin libre je ne me reconnais plus. Et pourtant ce que je suis heureux. Près de moi vient de passer une voiture toute ronde dont le moteur ne fait aucun bruit. Elle se nomme Zoé, presque comme Robinson, sinon du même cru.

Alors, je relève la tête. J'entends soudain mon nom. Voici la vieille bagnole de mon copain Jo qui vrombit à côté de moi. Enfin un monde connu...

Anna Ligier

Chérie, je suis désolé, je n'ai pas pu t'appeler plus tôt.

Quelle vie de dingue !

Oui, j'ai rendez-vous dans dix minutes au sommet de la toute nouvelle tour d'Abu Dhabi.

Je n'en peux plus de courir, les plans sont à peine terminés.

J'ai même failli rater l'avion.

Écoute, je vais devoir te laisser, le taxi vient de s'arrêter et ça va certainement couper dans l'ascenseur. Bonne semaine à Paris !

Bonjour, j'ai rendez-vous avec Neil Wilson, société Atlantix.

Un instant je vous prie.

Ascenseur F, étage 237.

Je me précipitai dans l'ascenseur, manquant de perdre mes précieux plans.

J'essayais de me remémorer mon argumentaire.

L'ascenseur filait en direction du ciel dans un léger bruissement.
Il s'arrêta net et je faillis m'assommer tant le coup de frein fut brutal.
Plus une lumière.
J'essayai de trouver la sonnette d'alarme mais je ne voyais plus rien.
Mon téléphone ne captait bien entendu aucun signal.
J'allais être en retard pour le rendez-vous du siècle !
Je ne savais même pas à quel étage j'étais coincé.
J'examinai la cabine à la lumière de mon téléphone.
Par chance elle était spacieuse et j'en étais le seul occupant.
Une voix synthétique répétait en boucle un message en arabe incompréhensible.
Je tapais contre la porte mais en pure perte.
Je me retrouvais seul face à moi-même, un luxe que je ne m'étais pas octroyé depuis des années.

Olivier Mourgeon

J'avais été réveillé par le son familier de la pluie sur le matelas de feuilles mortes. De grosses gouttes s'écrasaient lourdement au sol où elles dessinaient au hasard des motifs abstraits et éphémères. Je les observais, pas tout à fait frais encore, le duvet remonté jusque sous mon nez. J'avais la nuque et le dos un peu endoloris par l'humidité ambiante et j'entrepris de m'étirer avec précautions avant de me dresser sur les coudes. Puis sur les paumes dans un craquement de bois sec, celui que mon corps avait protégé des intempéries.
La pluie s'intensifiait déjà et l'averse tissait comme un rideau immatériel autour de moi. Je reculais à tâtons, encore prisonnier du sac de couchage dont s'échappaient quelques plumes duveteuses dont le mouvement aérien conférait à la scène quelque chose d'un peu irréel et de vaguement onirique.
Pas un matin n'était le même dans les profondeurs de la forêt. D'infimes variations de luminosité, de délicates nuances de couleurs, de subtiles différences de température se faisaient sentir. J'étais devenu un véritable baromètre depuis le temps. Mon odorat s'était considérablement affûté,

lui aussi. Je distinguais désormais toute une palette d'odeurs. Végétales. Minérales. Et même animales. Je n'avais plus aucun scrupule à renifler comme un chien à quatre pattes ou à humer l'air pour détecter la présence – amie ou ennemie – d'autres êtres vivants rescapés du massacre. J'étais une bête comme une autre désormais.

La pluie était traîtresse cependant. En décuplant les effluves d'humus, elle masquait les autres parfums tout comme sa musique cadencée annihilait tous les sons environnants. Elle avait cette force hypnotique.

Il avait surgi de nulle part. Je n'avais pas eu le temps de me camoufler. Pas plus que je n'avais eu celui de grimper lestement dans un arbre comme j'en avais pris l'habitude. J'étais resté empêtré dans les brumes d'un demi-sommeil, dans les limbes d'une demi-vie.

Bientôt je serais devenu la forêt elle-même. Omnisciente. Omniprésente. Omnipotente.

Anne-Cécile L.

Catarobinsonnade

« Alors, il est où, votre pote ?

— Dedans, m'sieu' l'commissaire.

— Chuis pas commissaire. Je répète : il est où, pré-ci-sé-ment ?

— On sait pas ; on l'a laissé au Cabinet de Curiosité et nous, on est sortis. »

Le flic scrute le plan étalé sur la table et essaie de localiser l'endroit dit. Sans chercher, César pointe son index sur la carte.

« Ici.

— OK. »

Le policier observe César, puis la carte.

« C'était quand ?

— Avant-hier soir. »

Maintenant les deux policiers se regardent.

« Donc, si je résume bien, vous avez laissé votre copain il y a deux jours dans les carrières, juste pour rire ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a, pour s'en sortir ?

— Déjà, il ne veut pas en sortir, intervient Crassus. En tout cas pas tout de suite. Et il a tout ce qu'il faut pour tenir : lampe au carbure, une lampe torche et des piles, un briquet et des allumettes, à boire et à manger pour plusieurs jours. Et son téléphone portable, qu'il ne rallumera que lorsqu'il sortira.

— Bon, d'accord, mais pourquoi il reste dedans aussi longtemps ?

— Il vise le Prix. Alors nous, on l'attend. »

Dans les sous-sols de Paris, depuis deux jours, Cicéron a déjà entamé sa deuxième boîte de pâté Henaff. Tout comme sa nourriture, il économise sa lumière car il compte bien exploser le record. Allongé sur deux palettes dans l'ancien abri de défense civile sous l'école alsacienne, il se sent bien. Il s'amuse à tout éteindre et à se déplacer à l'aveugle, dans son lieu de bivouac favori.

Prochaine mission, atteindre l'un des puits du côté de Port-Royal et survivre en mode pastille désinfectante. Personnellement, il pense qu'il n'en a pas besoin car l'eau y est bonne, naturellement filtrée pour celle qui vient d'en haut et bien protégée pour celle qui vient d'en bas.

Par jeu, il allume trente secondes, apprend la carte par cœur, en tout cas le chemin jusqu'à son point à atteindre, mémorise les carrefours, les points dangereux, puis éteint. Il a décidé d'entreprendre une partie du chemin à tâtons, pour le fun, comme l'ont nargué César et Crassus. Tout en sentant les vibrations des RER quelques dizaines de mètres au-dessus de lui, il fera le plein des gourdes. Non loin de là, il connaît une petite niche, créée dans un ancien fontis, dans laquelle il pourra crécher et s'établir, en comptant les jours. Il sait qu'il doit être vigilant sur le temps qui passe car, sans perception du cycle circadien, il pourrait être rapidement désorienté temporellement. Il décide qu'il va se graver, dans le calcaire lui-même, ses bâtons, par paquets de six, barrés par un septième ; il compte bien faire plusieurs paquets.

Tant que j'ai de la flotte, ça devrait le faire, pense-t-il tout haut. C'est pour la bouffe, ça va être chaud... Tant pis. Un pari, c'est un pari. Il sait que s'il dépasse le mois, il décroche le Philibert. *Tiens, Philibert, j'irais bien le voir, d'ailleurs, ça m'occupera.*

Ce qu'il ne sait pas, c'est que les policiers qui ont intercepté ses copains à l'une des sorties connues, du côté de la Place de Rungis, ont fait appel aux pompiers de Paris pour aller le chercher. Sa chance, c'est que plus

personne ne connaît l'ancien plan de l'organisation de recherche des personnes perdues en carrière et que lui, il connaît le Grand Réseau Sud par cœur, et notamment là où on peut se planquer.

En surface, les policiers continuent d'interroger César et Crassus.

« C'est quoi, ce prix dont vous parlez ?

— Le Philibert ? Ben, c'est le trophée Philibert Aspairt du naufragé volontaire dans les carrières de Paris. »

Et Crassus d'expliquer que, via les réseaux du web caché, la communauté des cataphiles décerne annuellement le trophée à la personne qui reste le plus longtemps dessous toute seule, en autarcie complète et sans assistance.

« Putain, mais vous êtes oufs !

— Aujourd'hui, la barre est à 25 jours 13 heures et je ne sais plus combien de minutes... Alors Cicéron vise plus.

— Il va rester un mois, ajoute César.

— Et c'est qui ce Philibert ? Vous le connaissez ?

— Non, je n'ai pas son 06. C'est le nom d'un gars qui, pendant la période révolutionnaire, a pénétré dans les carrières pour tenter d'accéder aux caves à vins du couvent des Chartreux, tout près (César montre le sud du jardin du Luxembourg, pendant que Crassus explique) et voler le pinard. À court de lumière, il s'est perdu. On a retrouvé son cadavre, des années plus tard. À vingt mètres de la sortie. C'était Philibert Aspairt.

— Je confirme : vous êtes tous des malades !

— Peut-être pour vous. Sauf que, lorsque la surface sera tellement polluée qu'elle en deviendra invivable, on sera bien content de pouvoir s'abriter dessous. »

Gilles Davary

Une partie de mon cerveau est une île déserte. Étant à l'atelier d'écriture ce samedi 23 mars 2019, je dois absolument survivre à cette solitude face à la proposition du jour.

Trouver une idée. Elles s'échappent toutes quand j'ose les approcher.

Je cherche, je cherche en vain. Peut-être trouver des mots pour me sauver

de cette situation désespérée.

J'appréhende la sonnerie du téléphone qui va bientôt retentir et mettre fin à mon naufrage, ou bien je vais l'accueillir avec un réel soulagement...

Le cauchemar sera fini ! Que s'est-il passé ?

Pourquoi cette île est-elle devenue si déserte ?

Peut-être faut-il s'en réjouir ?

Enfin seule...

Bernadette de Raphelis

Le ferry nous débarqua à Lerwick, capitale des îles Shetland, après une nuit de navigation délicieusement agitée, telle que la racontent les explorateurs des mers.

Quittant Lerwick vers le nord, le paysage de lande est parsemé de poneys, réclamant chacun un bisou de ma fille.

Il fallait ensuite rouler vite entre les nids de poule et les poneys évités de justesse pour être assurés de sauter d'îlot en îlot, sur des barges qui ne contenaient pas plus de quatre véhicules.

Il fallait en être.

J'avais bien sûr mon idée sur la destination finale, le site de Jedburgh.

À cet endroit, un hameau souterrain avait été récemment excavé, datant des premiers hommes du Néolithique, ainsi qu'un tumulus qui abritait la sépulture de leur chef.

Le site était sublime. Le coucher de soleil déployait toutes les nuances du jaune, de l'orangé et du rouge, qui embrasaient la mer étale. Je n'avais jamais senti une telle atmosphère d'éternité !

Nous restâmes émerveillées par la sérénité paisible qui émanait du site, de l'espace magique et sauvage, tandis que je me laissais bercer par le grelot des vagues qui s'achevaient paresseusement sur le rivage sablonneux.

Vint le moment de rentrer pour attraper la dernière barge.

Je montai dans la voiture pour faire demi-tour, mais celle-ci refusa de démarrer. Après plusieurs tentatives, l'allumage était noyé.

J'alléguai la beauté du paysage pour rester sur place et y passer la nuit,

peu fière de l'aventure qui se profilait. Le bobard convainquit ma fille que je ne voulais pas effrayer.

Étrangeté du sentiment mêlé de frayeur et d'aventure rocambolesque.

Le petit déjeuner fut un délice luxueux dans cet environnement paradisiaque.

Je tentai de rallumer la voiture, mais le moteur ne voulut toujours rien savoir. Cette fois, ce n'était plus drôle !

Mais la mer s'était retirée et la marée basse reliait à présent entre eux tous les îlots tourbeux.

Quelle ne fut pas alors ma surprise de voir ma fille revenir sur le cheval d'un grand viking.

Il habitait l'îlot voisin et le passage libéré, il était venu voir quel était ce véhicule perdu à Jedburgh.

Fort heureusement, ce charmant viking s'y connaissait également en moteur !

Claude F.

Après lecture d'une microfiction de David Thomas tirée de son recueil *La Patience des buffles sous la pluie*, dans laquelle le narrateur aimerait s'éloigner de lui-même et de son monde quotidien par le biais d'une énumération commençant par « J'aimerais... », dresser sa propre liste...

Maudite transparence

J'aimerais vivre sur le plateau du Larzac,
J'aimerais m'entourer de chèvres, de brebis, ou de moutons,
J'aimerais que le temps ralentisse sa course, profiter des gens que j'aime,
apprécier comme il se doit les belles personnes que j'ai rencontrées,

nous nous voyons peu, une fois par mois, mais c'est toujours une magnifique parenthèse,
J'aimerais que mon fils n'ait plus le cœur brisé, lui dire encore et encore que le temps fera son œuvre,
J'aimerais vivre sans douleur, un jour, une heure, juste une petite heure,
J'aimerais avoir eu un père qui m'aime,
J'aimerais que ma mère sache, m'écoute, me comprenne,
J'aimerais écrire un livre pour partager mon expérience,
J'aimerais que Monsieur P. soit apaisé, nous sommes un, à nouveau et pour longtemps,
J'aimerais être digne de mes amis,
J'aimerais savoir où aller, connaître une partie de mon chemin, éviter les écueils,
Je n'aimerais pas grandir, rester toujours cette petite fille un peu naïve,
Je n'aimerais pas me prendre au sérieux..
Mais ce que j'aimerais par-dessus tout c'est trouver la force de m'aimer un peu.

Nadia Daverat

J'aimerais être loin de moi parfois

J'aimerais ne pas avoir à faire cet exercice un peu trop intimiste.
J'aimerais mieux savoir inventer des histoires.
J'aimerais mieux regarder passer les gens pour les croquer dans mon carnet.
J'aimerais avoir découvert le trésor de Toutankhamon.
J'aimerais trouver les trésors que je cache..
J'aimerais rencontrer un musicien qui jouerait pour moi.
J'aimerais être au bord de l'océan, au soleil, et manger des huîtres.
J'aimerais... tine tane TOUN, tine tane, toun... avoir plus de temps pour continuer cette liste !

Laurence Krebs

J'aimerais vivre dans un camping-car et transporter ma demeure comme un escargot.

Je le voudrais tout petit pour faire escale à l'envie.

Je préférerais un 4x4 pour chevaucher le dos des dunes du Hoggar.

Je n'aimerais pas traverser Los Angeles, mais j'irais dans le grand parc qui héberge les séquoias géants, des vrais tunnels à 4x4.

J'aimerais visiter le Rajasthan, le Taj Mahal, mais je n'aimerais pas côtoyer la misère indienne à fendre le cœur.

J'aimerais vivre la Fête des Lumières, à Lyon, puis me sauver bien vite de la foule bruyante.

J'aimerais que mon camping-car soit garé en bas de chez moi, afin de fuir une nuit d'angoisse.

Claude F.

Loin

J'aimerais vivre sur une vague, en déplacement perpétuel.

J'aimerais être une fourmi, espionne discrète et volante si possible.

J'aimerais tourbillonner en montgolfière à la découverte des cités mayas enfouies dans la jungle.

J'aimerais sauter de nuage en nuage.

J'aimerais être aspirée dans une tornade ascendante qui me permettrait de prendre de la hauteur et me déposerait délicatement au pays de mes rêves.

J'aimerais me venger de celle qui a pris ma place dans le lit conjugal pendant mon absence, ainsi j'aimerais être le moustique qui l'empêche de dormir et lui offre une belle rougeur sur le bout du nez.

J'aimerais créer un monde imaginaire où tout serait légèreté.

J'aimerais disparaître par un coup de baguette magique.

J'aimerais faire le va-et-vient entre le passé et l'avenir, rester dans l'émerveillement de l'enfant.

J'aimerais que la vie ne soit qu'un grand sourire.

J'aimerais m'asseoir avec les Indiens et entonner avec eux le chant de l'eau.

Assez rêvé, pour l'instant il y a urgence, je dois contrôler l'alunissage du LEM en douceur.

Monique L.

Parole parole *

J'aimerais vivre dans une maison sans porte ni barreaux aux fenêtres.
J'aimerais couper la tête du gardien quand il livre la soupe par la chatière.
J'aimerais étouffer mon co-cellule, juste pour qu'il ne ronfle plus.
J'aimerais planter ma fourchette dans l'œil gauche du pseudo chef de bande borgne de l'étage du dessous.
J'aimerais ramasser des champignons vénéneux à Tchernobyl pour assaisonner la blanquette du directeur de la centrale.
J'aimerais écraser ma cigarette dans l'oreille de l'assistant social pour cesser d'entendre son insupportable voix mielleuse au parloir.
J'aimerais cracher du feu à la figure de ces connards qui me parlent mal, à la cantine, juste parce que j'assiste à l'atelier d'écriture.
J'aimerais trancher la main droite à ce type qui me saoule avec sa charia, juste pour voir comment il tourne les pages de son putain de bouquin.
J'aimerais être un super-héros et sauter par-dessus les grillages, défoncer les miradors et arrêter les balles des gardiens à la main.
J'aimerais être libéré sur parole. En tout cas, pas sur ces paroles-là.

* À prononcer façon Dalida.

Gilles Davary

J'aimerais que le soleil se lève au crépuscule, le soir...
J'aimerais que les aiguilles de ma montre tournent dans l'autre sens.
J'aimerais que l'eau du torrent retrouve son glacier.

J'aimerais que les années s'écrasent pour revenir au premier jour de ma Vie.

J'aimerais tourner les pages de l'album photos le plus vite possible pour être le premier jour de votre Vie, toi et toi..

J'aimerais revoir le film des événements de toutes ces dernières années pas comme un nouveau spectateur, mais un acteur bien présent.

J'aimerais rendre possible, l'impossible...

Bernadette de Raphelis

Points de suture

J'aimerais flotter dans l'espace au-dessus d'un clair de terre. Aller et venir autour du vaisseau spatial, dans un silence sidéral.

J'aimerais nager au milieu d'une joyeuse bande de dauphins. Plonger dans l'eau claire, effleurer ses fonds colorés, puis remonter telle une fusée à la surface.

J'aimerais enchaîner des sauts périlleux avant et arrière, oser me jeter d'un trapèze volant à un autre, enrrouler et dérouler mon corps tel un ressort et terminer en grand écart le sourire aux lèvres.

Mais il faut se rendre à l'évidence. Après une quatrième chute en trois mois, je vais encore avoir droit au sermon du chirurgien : « À votre âge, il faut faire attention les jours de verglas ! »

Dominique M.

J'aimerais être surprise, partout, toujours.

J'aimerais m'élancer en courant d'un ponton et m'envoler faire un tour.

J'aimerais savoir ce que je ne sais pas même ignorer.

J'aimerais voir une aurore boréale sans témoin.

J'aimerais entendre le silence.

J'aimerais connaître la langue des bébés avant qu'ils ne parlent.
J'aimerais toucher les serpents pour cesser d'en avoir peur.
J'aimerais être un homme pour savoir ce qu'est une femme.
J'aimerais me satisfaire d'être ignorante.
J'aimerais savoir ce qui se cache derrière les murs.
J'aimerais savoir tout sur tout avant de disparaître.
J'aimerais savoir ce qu'est une pensée sans préjugés.
J'aimerais que la beauté soit visible.
J'aimerais n'avoir jamais peur.
J'aimerais voyager sans frontières intérieures.
J'aimerais garder la mémoire de cette vie si j'en traverse une autre.
J'aurais aimé rencontrer le renard ce matin.

Dominique Benoit-Betmalle

Désirs inassouvis

J'aimerais vivre sur une montagne, me lancer en parapente et voler dans les airs.
J'aimerais faire du cheval, galoper dans le vent au bord de la mer.
J'aimerais créer un jardin magnifique, comme ma mère qui en avait le savoir.
J'aimerais peindre comme Rembrandt, Corot ou Renoir.
J'aimerais danser jusqu'au bout de la nuit.
J'aimerais profiter jusqu'au bout de ma vie.
J'aimerais réunir ma famille dispersée dans un seul endroit pour une journée.
J'aimerais que la terre arrête de se surchauffer.
J'aimerais que la justice des hommes soit plus juste.
J'aimerais que la tolérance règne, que les guerres s'éteignent.
J'aimerais me surprendre, toujours apprendre.
Mais surtout j'aimerais savoir ce que je vais faire à manger ce soir !

Martha L.

Noir et Blanc

J'aimerais voir plus clair pour éviter les chutes et les fractures.
Je regarde et j'admire avec bonheur les nymphéas de Renoir.
J'aimerais ne plus entendre le grondement des voitures, des bombes au loin.
J'écoute avec joie les impromptus de Schubert qui m'émerveillent.
J'aimerais humer le parfum sublime du Chanel n° 5.
Je sens avec gourmandise l'odeur du poulet qui cuit.
J'aimerais toucher avec tendresse le corps de l'homme de ma vie.
Je caresse avec volupté le clavier en ivoire et ébène de mon piano.
J'aimerais découvrir des saveurs nouvelles pour flatter mes papilles.
Je déguste avec délice un beefsteak frites accompagné d'un ballon de rouge.
J'aimerais arrêter mes pensées en chassant les idées noires envahissantes.
Je chante dans ma tête avec plaisir des notes blanches qui dansent et m'enchantent.
J'aimerais être une pianiste virtuose pour faire passer le mur du son au public.
Je jouis des perles de notes qui traversent mes doigts, mes oreilles, et tout mon être.
Expression de mon âme.

Geneviève R.

Évelyne ou la vraie vie

1. J'aimerais vivre au bord de la mer ou au pied d'une montagne.
2. J'aimerais changer de job illico presto.
3. J'aimerais ne plus avoir à gagner ma vie pour ne plus la perdre.
4. J'aimerais ne plus jamais manger de viande et vivre dans une ferme, entourée d'animaux tendres et apaisants.
5. J'aimerais chanter en duo avec Ella Fitzgerald.
6. J'aimerais danser avec Fred Astaire.

7. J'aimerais vivre parmi une troupe de théâtre itinérante comme Colette jadis.
8. J'aimerais écrire à quatre mains avec Victor Hugo.
9. J'aimerais partager une belle et grande bâtisse bohème avec tous les membres de ma famille de cœur.
10. J'aimerais jouer de la flûte et qu'on ne me raconte plus de pipeau.
11. J'aimerais valider mes acquis de l'expérience VAE et plus spécialement VAE DLV : validation des acquis de l'expérience de la vie mais cela, cela seulement, c'est déjà fait.

Évelyne P.

J'aimerais comprendre pourquoi la vérité est comme une montagne, plus on croit l'appréhender et plus on s'en éloigne.
J'aimerais comprendre pourquoi on déploie des moyens extraordinaires pour sauver des vies alors qu'on s'empoisonne au quotidien.
J'aimerais comprendre pourquoi il est si compliqué d'être simple.
J'aimerais comprendre si la vie a un sens.
J'aimerais arrêter de me poser des questions et vivre tout simplement.

Olivier Mourgeon

Un peu sur le principe de la fameuse question : Si vous deviez aller sur une île déserte, quels livres emporteriez-vous ?, choisir plusieurs mots (de 3 à 10) à conserver absolument. Puis les utiliser pour imaginer un texte à la manière de Marlen Haushofer dans son roman *Le Mur invisible*, journal de bord d'une femme se retrouvant seule dans un chalet en pleine forêt autrichienne, séparée du reste du monde par un mur invisible...

Cependant ce soir, j'ai la nostalgie de ces jours de fêtes. Nous les préparions avec sérieux. Je me souviens des bouchons de champagne qui sautaient, de l'humour des conversations, du parfum de l'oie rôtie au four qui flottait. Me manquent aussi les livres, choisis avec soin, que tu m'offrais. Je n'ai plus que les étoiles pour me raconter des histoires et me distraire. Je rêve l'écarlate des visages des enfants qui couraient dans toute la maison et leur grâce lorsqu'ils tombaient, enfin, endormis. Ne me reste que la fourrure de Tigre à caresser lorsqu'il le veut bien. Tigre. Mon seul enfant à présent.

(Les mots choisis : grâce, humour, champagne, parfum, livres.)

Fabienne Kirszbaum

Cependant ce soir, j'aimerais le temps de quelques heures avoir l'illusion de retrouver ma vie passée.

J'aimerais oublier cette discipline de fer que j'ai dû m'imposer pour assurer ma survie.

J'aimerais quelques instants être futile et briser ce mur invisible.

Je voudrais transporter ma cabane sur une île déserte.

Et j'emporterais avec moi un maillot de bain, une machine à café Nespresso et une carte bleue.

Le maillot car ce n'est pas parce qu'on vit comme Robinson qu'il faut se laisser aller.

La machine à café Nespresso parce que j'adore le café mais qu'elle ne me serait d'aucune utilité sans électricité ni capsules, ce qui serait le luxe le plus absolu que je pourrais m'accorder.

Et la carte bleue pour rêver à tout ce que je pourrais commander si j'étais encore en contact avec la civilisation.

Et puis on ne sait jamais...

(Les mots choisis : maillot de bain, machine à café Nespresso, carte bleue.)

Olivier Mourgeon

Une de mes plus grandes craintes était que ma réserve de stylos s'épuise et que je ne puisse plus écrire.

Écrire, c'était un peu comme me parler à moi-même, me tenir compagnie, plus que cela : garder la raison...

Les cours de méditation auxquels j'avais participé dans ma vie précédente m'étaient d'un secours précieux.

Respirer ! Inspire / expire sur différents temps. Rien de tel pour m'apaiser quand l'angoisse montait, souvent au crépuscule du jour.

Heureusement, il y avait Tigre, mon gros chat roux, seul être que j'avais encore à aimer.

J'adorais jouer avec lui ! Je tirais une ficelle qu'il essayait d'attraper puis, dès qu'il la tenait entre ses griffes, je tirais d'un coup sec, elle lui échappait de nouveau et je courais dans le parc pour qu'il poursuive la ficelle et, ce faisant, notre jeu.

Pour le passé simple, le passé composé et l'imparfait, il ne me restait plus qu'à me souvenir des belles choses.

Quant au futur, j'avais renoncé à m'en soucier, le présent de cette nouvelle vie à laquelle je n'avais jamais été préparée m'occupait suffisamment.

(Les mots choisis : respirer, jouer, aimer.)

Évelyne P.

Cependant, ce soir, la parole d'un autre me manque.

Comment savoir si je suis vraiment en vie, sans réponse formulée par une autre voix que la mienne ?

Comment continuer à exister sans le regard d'une autre personne que moi.

Quel secours pourrait me donner le moindre miroir, quand c'est la preuve d'une reconnaissance réciproque dont j'ai besoin ?

Le regard d'un autre, même indifférent, serait une preuve d'amour.

(Les mots choisis : amour, vie, parole.)

Dominique Benoit-Betmalle

Cependant, ce soir, ma main gauche est enflée. Une écharde mal enlevée a fait un abcès. Où ai-je donc mis le mercurochrome ? Zut ! Il est resté là-bas, de l'autre côté du mur invisible, avant que tout ne commence. Dans mon souvenir, il y a si longtemps !

Ce soir, je parlerais en alexandrins. Je me prendrais pour Victor Hugo, et penserais en douze pieds, douze pieds comme douze notes musicales qui s'égrènent au rythme des clous que j'enfonce pour construire la bibliothèque. J'y mettrais mes livres. Ah oui, quels livres ? Où sont-ils d'ailleurs ? Ils parleraient d'Écosse et de recettes de *shortbread*, de gens qui s'aiment, vivent, travaillent, visitent des musées.

Il y aurait également un livre fantastique qui remettrait le monde en mouvement.

Mais ce soir, j'apprendrais ce que je n'ai jamais appris. J'apprendrais à me servir de mes mains, pour me chauffer et faire bouillir la marmite d'une soupe en « faire semblant ».

Avec mon opinel imaginaire, j'apprendrais la sculpture sur bois...

Et puis, je saisis le bidon d'essence, pour remplir le réservoir de la soucoupe volante afin de quitter définitivement le pays du Jamais-Jamais.

(Les mots choisis : aimer, apprendre, longtemps, alexandrins, shortbread, Opinel, souvenir, mercurochrome, bidon d'essence, clou.)

Claude F.

Suis-je réellement bien vivante ?

J'ose croire que mon cœur bat au rythme des flammes du feu que j'ai réussi à allumer.

Jadis ce n'était pas mon rôle de préparer le feu. Toujours quelqu'un de plus doué aux alentours pour s'atteler à cette tâche.

Ma cueillette de ces dernières semaines sera-t-elle suffisante à ma survie ?

De toutes les façons, j'ai toujours eu un petit appétit. Sous l'épaisse couche de neige apparaît un tournesol magnifique. C'est incroyable.

Un délire m'envahit et m'entraîne dans un vertige incontrôlable.
Une fugue tant attendue me libère de ce cauchemar.

(Les mots choisis : tournesol, délire, fugue.)

Bernadette de Raphelis

C'est exactement comme si tout commençait aujourd'hui.
Dans l'immensité sauvage de cette île déserte, je me sens telle une bouteille à la mer. Les mots me manquent pour exprimer ce que je ressens. Et pour paraphraser monsieur de Chateaubriand, ils ne sont là que pour exprimer ce que l'on ressent et non ce que l'on est.
Moi, je ne sais plus ce que je ressens vraiment. Mais ce dont je suis certaine c'est que je suis la plus courageuse des femmes. Et en disant cela, je ne crains pas de m'affubler d'un compliment dithyrambique. D'ailleurs, personne ici ne saurait me contrarier. Et puisque je ne crois pas en Dieu les prières ne me seraient d'aucun secours. Je dédierais donc mes dévotions à moi-même.

(Les mots choisis : dithyrambique, Chateaubriand, dévotions.)

Anna Ligier

Cependant ce soir, j'aimerais entendre la musique, celle que les hommes avaient inventée, écrite, jouée, avant que tout s'arrête et se fige.
Ce soir, j'aimerais que mes mains soient plus douces et que d'autres mains les caressent pour me sentir vivante autrement que par la corne ou les courbatures.
J'aimerais que Tigre, mon chat, soit doué de parole et de conversation, qu'il me raconte ce qui s'est passé et comment il survit, seul lui aussi.
Cependant ce soir, j'aimerais que mes mains aient envie de dessiner.

Mais les passants ne passent plus. Alors, ce soir, j'ai juste envie de rêver...

(Parmi les mots choisis : rêve, dessin, envie, musique, câlin, sentir, paix, liberté, solitude, peur, survie, cabane, forêt autrichienne...)

Laurence Krebs

Des mots sur une île déserte

Toute seule sur mon île, je n'ai pas besoin de mots.
La conversation y est un peu limitée.
Je sors ma langue de ma bouche, non pas pour blablater,
Mais pour goûter l'air marin
– Ah, j'ai l'air bien malin, sans paroles et sans mots !
Alors j'essaie de compenser, j'invente, je me laisse imaginer.
Des mots doux, de réconfort, des gros mots, des mots d'amour.
Des demi-mots, des mots forts.
Et finalement je réalise que sans mots
Il me manque la liberté, la beauté et l'espoir.
Ma petite île est bien stérile et bête
Sans profiter du dictionnaire que j'ai dans la tête.

Martha L.

Ma cabane au Canada

... Cependant ce soir, face à la beauté du paysage, une pointe de mélancolie m'envahit. J'allume plusieurs bougies et fouille dans ma mémoire les bons moments d'autrefois, là où je n'étais pas emprisonnée derrière ce mur du silence intolérable, infernal, qui me bouche la vue, la vie.

Je feuillette le seul livre que j'ai avec moi et qui me permet d'échanger avec quelqu'un d'imaginaire qui m'entraîne à penser ailleurs et peut-être même, à prier. Il parle d'amour, de création, de connaissance, des hommes, du veau d'or, d'une arche, d'une tour, d'une baleine, d'un être exceptionnel accompagné de disciples. Je converse avec Moïse au sommet de la montagne, avec Noé entouré de ses animaux, avec Babel en haut de sa tour, avec Jonas au milieu de la mer, avec Jésus au mont des Oliviers.

Mon compagnon de chevet, la bible, me fait oublier mon angoisse de solitude. Je quitte ma cabane... qui est cachée au fond des bois ; on y voit des écureuils sur le seuil. Je pars me ressourcer dans la nature recouverte d'un tapis blanc. Le son étouffé de mes pas dans la neige aiguise mes oreilles. Je m'abandonne au silence intime et à la beauté de ce paysage immaculé.

Geneviève R.

SOS

... *Cependant, ce soir...* je ressens plus qu'avant le besoin de sortir de là, de franchir le mur. Alors, je prends cette résolution : demain, et les jours suivants, je construirai un grand message au sol, avec tout ce que je trouve de disponible, comme des troncs, des branches. J'écrirai un grand S puis un grand O et enfin un grand S.

Je multiplierai ce message dans tous les espaces que j'estime visibles de l'extérieur. Je n'en peux plus de cette solitude, de cet isolement forcé. Je n'ai jamais voulu être seule. Ce n'est pas la destinée de l'être humain, d'être seul au monde. Il n'y a pas pis, comme situation : seule sur une île déserte. Non, résolument : trois mots et ceux-là seulement : SOS. Sauvez mon âme.

Gilles Davary

Cependant, ce soir je suis perdue, perdue dans un environnement que je ne reconnais plus ; j'ai beau essayer d'y accrocher quelques objets pour me souvenir de leur vie, je ne sais pas, je ne sais plus ; mais peu importe, je compte sur votre tolérance si vous pensez que je me trompe. J'ai envie de faire vivre ma vie, passée bien sûr, car je comprends que le futur m'est inaccessible. C'est vrai, je suis libre, après tout, de construire le passé qui me plaît, je n'attends que de l'attention et de la compréhension.

(Les mots choisis : liberté, tolérance, partage.)

Monique L.

Ce soir, le ciel, mon conseiller de chaque nuit se mure de silence. J'ai installé le rite d'un dialogue quotidien avec les premières étoiles aperçues au firmament. Quand les nuages déclenchent une partie de cache-cache, je me découvre souvent de nouvelles compagnes, toujours lumineuses et riches de leurs informations incongrues. Et lorsque les cieux sont dégagés, alors je suis au spectacle, reine choyée par la mélodie d'un concert époustouflant. Point de sonate, de scherzo ou de jolies folia, mais la musique de l'infini, le chant d'une liberté sans limite.

Ce soir, un épais brouillard blanchâtre me prive de toute conversation. Je me résous donc à regret à me rabattre sur l'unique autre plaisir de mes soirées de solitude : me nourrir ! Concocter, avec des fruits séchés, des tubercules et herbes cueillies au temps faste de l'été une nouvelle recette sortie de mon imagination. Que j'aime ce travail d'invention quotidien ! Choisir la couleur, l'odeur ou la substance qui fera naître l'inspiration, puis me laisser porter en toute confiance par les gestes de mes mains, et savourer...

Bonsoir mon ami Ciel, nous nous retrouverons demain !

(Les mots choisis : ciel, mélodie, liberté, nourrir, j'aime.)

Dominique M.

« Je ne rencontre point sans une sorte de curiosité attendrie ces petits Auvergnats qui vont chercher fortune dans ce grand monde avec un petit coffret de sapin. Ils n'ont guère que l'espérance dans leur boîte, en descendant de leurs rochers ; heureux s'ils la rapportent ! »

13 avril 2019

Une histoire en boîte

Nous avons tous plusieurs vies, de l'enfance à la vieillesse, qui finissent par n'en former plus qu'une seule. Tout comme un livre, sous sa couverture, contient plusieurs chapitres... Napoléon conçut le projet d'une bibliothèque portative pour ses déplacements sur le modèle des bibliothèques jacobites, des boîtes en forme de livre pouvant contenir plus d'une trentaine d'ouvrages de toutes sortes... Qu'en serait-il d'un texte composé à la manière de l'une de ces boîtes ?

Certains livres, *L'Iliade et l'Odyssée*, *Le Décaméron*, mais peut-être plus encore *Les Mille et Une Nuits*, qui se trouve sans doute être l'archétype du genre, s'offrent à nous comme autant de poupées gigognes. De merveilleux secrétaires en armoire dont nous pouvons ouvrir à volonté l'un ou l'autre des tiroirs afin de nous enchanter à la lecture de l'aventure qu'il contient. Secrétaire dont l'abattant, avec son écritoire, nous permet d'écrire à notre tour notre propre chapitre afin d'en remplir un tiroir connu de nous seul. Car tout secrétaire en armoire qui se respecte se doit de renfermer au moins un logement secret, un tiroir dans le tiroir...

Après lecture d'un court texte imaginé par Bertrand Runtz, mettant en scène un certain Bruno qui surprend une mystérieuse jeune femme au parfum de Schéhérazade alors qu'elle laisse un manuscrit dans l'arbre à livres du parc de la Vallée-aux-Loups, poursuivre la première phrase dudit manuscrit : *Cher lecteur, je te connais sans te connaître. À présent, laisse-moi te raconter l'histoire...*

Contrainte supplémentaire, répertorier divers éléments que l'on pourrait trouver dans un conte exotique, ainsi qu'en parallèle dans une enquête policière en Angleterre (à titre d'exemple : *Un sabre magique / Un chapeau melon*) et si possible mêler dans l'histoire les deux univers.

Rêve de désert

Ce soir-là, Ali, membre du régiment de cavalerie de la Maison Royale, assurait la garde devant Buckingham. Avec sa monture, un étalon noir vraisemblablement arabe, il affichait une allure remarquable évoquant celle d'un touareg fièrement juché sur son dromadaire. William qui sortait du métro et supportait de moins en moins le sinistre brouillard londonien, fut frappé par cette superposition inattendue, un chevalier du désert dans la grisaille. Lui qui rêvait de ciel étoilé, d'oasis, d'horizons bleus. Il ne comprenait pas le choix de cet homme, comment peut-on abandonner les terres orientales pour un pays sans contraste où les formes s'évanouissent. C'était plus fort que lui, il savait la règle, les gardes doivent rester impassibles, mais il tenta sa chance. Ali s'étonna de ce comportement inhabituel pour un gentleman qui affichait une élégance purement anglaise. Il lui lança un regard glacial. Big Ben sonna 18h, c'était l'heure de la relève. William pensa qu'avec un peu de chance, le garde allait réapparaître, ne serait-ce que pour rejoindre ses quartiers. Il patienta, figé en appui sur son parapluie. Ali réapparut, à pied, même sans son uniforme il gardait sa prestance. Il aperçut William et étonné de cet entêtement s'approcha. Ce dernier lui exprima sa surprise qu'un homme

originaire des espaces dorés à perte de vue puisse venir se fondre dans un paysage décoloré et sans horizon. Ali expliqua que pour lui l'opportunité de servir dans la garde royale était un exotisme et répondait à un rêve d'enfance. William, quant à lui, expliqua qu'à l'inverse il fantasmait de se propulser au-delà des nuages, hors de cette purée de pois. Il voyait en Ali le magicien pouvant lui offrir le sésame pour atteindre les trésors de l'Orient. Ali se prêta au jeu.

— Chez nous, il y a la lanterne magique, mais un frottement inapproprié peut induire des erreurs ; le tapis volant est le moyen le plus sûr, il faut juste lui confier votre souhait.

— Me retrouver à dos de chameau près d'une oasis me conviendrait parfaitement. Mais où trouver un tapis volant à Londres ?

— Inventez-le, il suffit d'y croire ! Un autre moyen de transport pourrait faire l'affaire...

William choisit un cab. Il fallut convaincre le chauffeur de propulser son engin avec la plus grande conviction possible, l'assurant qu'il trouverait aussi le monde merveilleux hors de Londres. En quelques secondes, ils passèrent au-dessus de Big Ben, traversèrent les nuages et fixèrent l'étoile du sud.

William ouvrit les yeux sous un ciel étoilé en plein milieu des dunes, sa djellaba le protégeait de la fraîcheur des nuits du désert.

Monique L.

L'histoire de ma vie

Cher lecteur, je te connais sans te connaître. À présent, laisse-moi te raconter l'histoire de ma vie : Il était une fois un aristocrate anglais, d'origine écossaise. Alistair, fils de Stéphane, d'un Stéphane qui remontait à la plus haute antiquité. Lord Stevenson, donc, du comté d'Inverness. Féru d'archéologie biblique, riche à ne plus savoir que faire de son argent, il séjournait en Palestine à l'époque où cette contrée n'était plus qu'une pauvre province du Grand Empire Ottoman. Il était surtout fatigué d'Europe, fuyant les vallées où ses ancêtres avaient tant combattu les rois

d'Angleterre, en vain. En ces temps-là, l'Union Jack flottait sur toutes les îles britanniques et l'Anglais guerroyait contre le Sultan de Paris, le Saladin français, au nom corse.

Quand il ne passait pas ses journées écrasantes de soleil dans les fraîches bibliothèques de Jérusalem et des monastères des environs, Lord Stevenson partait en expédition pour fouiller des terres qu'il supposait avoir été foulées par le Christ et ses douze mercenaires. Fin connaisseur du désert et des peuples qui y vivaient, il s'était pris d'amitié pour le chef d'une tribu de Bédouins qui sillonnaient les pistes à l'entour du lac de Tibériade et qui lui avait facilité le séjour sur des lieux de fouilles difficiles. Il aimait à passer du temps à discuter avec eux, exerçant sa connaissance du dialecte, appréciant le verre brûlant de thé, seul souvenir le raccrochant à son Darjeeling londonien. Le parapluie qui jadis ne le quittait pas avait laissé place à un auvent sous la tente du chef ; le turban avait remplacé le haut-de-forme guindé de sa jeunesse. À sa ceinture brillait, non plus la canne-épée que lui avait offerte Lord Stevenson, 16^e du nom, monocle et veste de tweed, le jour de sa majorité, mais un cimenterre de vieille facture, *old fashion*, eussions-nous dit si le terme n'eût été décalé en ces lieux. La frugalité des mets aux saveurs épicées pris sous la tente avait fait oublier les doigts grasseyés d'un *fish and chips* sur les docks de la Tamise, avec le petit peuple de Londres.

À force de fréquenter les hommes de la tribu, il finit par aimer leurs femmes. Surtout une, Aïsha, qui n'était autre que la fille de l'émir Malik Ibn Assad.

Et ce qui devait arriver arriva : à force de frotter la lampe magique, une nuit de tempête de sable, un enfant naquit, neuf mois plus tard. C'était une fille.

Prénommée *Lucie* par son père, elle fut nommée *Nour* par sa mère.

Lucie, lumière de mes nuits

Nour, lumière de mes jours

Fredonnaient les parents au-dessus du couffin, qui siégeait au milieu de la tente centrale de la tribu.

Mais vint le jour où la grande histoire rattrapa leur petite histoire.

La guerre que les Anglais menaient contre les Sultans faiblissants et les différents retournements d'alliance des tribus provoquèrent de nombreux affrontements entre celles-ci. Aux razzias succédaient les raids vengeurs des rezzous qui rasaient tout. On en profitait pour régler

de vieux comptes non soldés.

Une bande de Bédouins, venus du Neguev, attaqua la tribu des Ben Assad, profitant de l'absence des hommes partis guerroyer pour les Anglais, très à l'est. Ni l'émir à la canne-épée, ni Lord Stevenson n'étaient présents quand Aïsha et sa fille, avec toutes les femmes qui n'avaient réussi ni à s'enfuir, ni à se défendre, furent capturées et enlevées.

Aïsha mourut de chagrin et de ses blessures pendant la retraite vers le Neguev. Une autre bande de pillards attaqua la colonne, où femmes et enfants, à peine alimentés, étiraient la file dans le défilé entre les montagnes. Profitant de la faiblesse des Bédouins qui défendaient l'arrière-garde, elle fit main basse sur le butin. Lucie-Nour se retrouva dans un troupeau faisant route plein nord vers la Cisjordanie.

Lucie-Nour aux yeux bleus de son père, aux cheveux jais noir de sa mère, attirait les convoitises. Mais la vénalité de son conquérant l'emporta sur sa concupiscence et il la vendit au marché aux esclaves qui, à l'époque, jouxtait celui aux épices près de Ramallah. C'était en 1811.

Un Européen l'acheta. Plus exactement, répugnant à se faire complice d'un tel acte, il la fit acheter par un Arabe chrétien de ses amis et lui remboursa une somme folle pour endormir sa conscience. Cet homme, grand de taille, au corps longiligne, voyageait pour tromper son désœuvrement, de Paris à Jérusalem et s'apprêtait à rentrer.

C'est ainsi que, quelques mois plus tard, j'arrivai à la Vallée-aux-Loups, avec M. de Chateaubriand.

Grâce à ce second père que la destinée m'avait donné, j'appris à lire et je vécus une vie de douceur et de quiétude, de calme et de silence, au milieu de ses livres comme sous ses arbres.

Grâce à lui, je devins la Princesse des Loups, inconnue de tous sauf de lui et des rares domestiques et je passai mon enfance au pied du cèdre du Liban, malgré ma santé chancelante.

Je mourus en 1817, de froid et à cause de l'humidité permanente qui régnait dans ces bois. Mon sauveur m'y enterra et fit planter un arbre sur ma tombe.

Je n'avais pas vécu totalement ; je ne réussis pas plus à mourir complètement.

L'arbre qui avait poussé depuis 1817 fut brisé par une grande tempête, comme je n'en avais jamais vu ici, en 1999 ; ce fut une deuxième mort. On décapita proprement cet arbre et on le transforma en boîte à livres.

Depuis, je rôde, ici et là, dans ce parc où je vécut heureuse, où la bonté d'un homme lava les horreurs de tous les autres. Parfois, je me laisse enfermer dans la bibliothèque et je m'enfonce dans les livres. Certains jours, une douzaine de personnes se regroupe dans la salle et tous écrivent, en silence.

C'est ainsi que j'ai décidé, moi aussi, d'écrire l'histoire de ma vie, afin que mon nom soit prononcé et qu'ainsi je ne meure plus jamais.

Gilles Davary

À présent laisse-moi te raconter l'histoire de ce jeune homme amoureux de cette espèce d'arbre si particulière qu'on appelle l'arbre à livres : Un matin de printemps, vêtu de son costume gris, il pénétra, comme souvent, dans le parc, celui-là même où j'ai laissé ce carnet, celui-là même où tu me lis. Il flâna un peu pour profiter des premières fleurs, des nouvelles senteurs d'après l'hiver qui réveillent les narines. Il arriva près de son baobab préféré, rempli de tous côtés de livres et de carnets nouveaux, comme si les pages avaient poussé avec le printemps.

Il prit son temps pour en faire le tour, quand, soudain, se détachant du tronc, une silhouette au parfum d'orchidée s'enfuit. Il eut à peine le temps de la voir.

Il comprit seulement qu'elle venait de déposer au creux du baobab un carnet ancien ; curieux, il le prit et alla s'asseoir sur son banc favori. Il l'ouvrit délicatement, parcourut les premières lignes écrites à la main : *Cher lecteur, je te connais sans te connaître, laisse-moi te raconter l'histoire. . . .*

(Parmi les mots choisis : Exotisme : lion, baobab, sultan, orchidée, indien, pagode, lampe de génie, orient express / Angleterre : taxi noir, brume, costume gris, John Steed, ferry, campagne, île, Eurostar.)

Laurence Krebs

Histoire embrouillée

C'était encore une journée comme tant d'autres des automnes londoniens. Seul le rouge des cabines téléphoniques illuminées se discernait dans la densité du brouillard. Selon Big Ben, il devait être 20 heures, William s'apprêtait à s'engouffrer dans l'*underground* pour fuir l'ambiance sinistre des rues de la City. Il en avait vraiment marre de cette vie sans surprise. À 40 ans il pourrait encore rêver d'autre chose. Pourquoi cette morosité ce jour-là alors que ce parcours routinier était tellement ancré dans ses veines qu'il l'accomplissait sans conscience depuis des années. Il déroula le fil de la journée. Il avait commencé par l'enregistrement d'une nouvelle plainte de voisinage pour tapage nocturne, rien de bien excitant. Il avait choisi son métier par défaut. Entrer dans la police n'était pas vraiment une option de jeunesse, plutôt du genre hippie il avait tout largué, était parti en dodoche direction Istanbul pour partager le thé et le narguilé avec les autochtones. Cette incartade dans sa vie d'étudiant trop parfaite le marqua de souvenirs planants mais lui coûta une carrière d'avocat. Résultat : comme simple inspecteur à Scotland Yard il ne peut suivre aucune affaire. La dernière, il l'avait lue dans le *Times*. Il s'agissait de la disparition de la jeune fille d'une famille de diplomate, une certaine Shéhérazade qui apparemment n'en était pas à sa première histoire. Il avait trouvé la formule amusante. En y repensant, cette petite étincelle d'humour le ravigota et réveilla son esprit sarcastique. Il se dit que disparaître à Londres, dans cette purée de pois, ce n'était pas un scoop. De son œil inquisiteur, il scruta les quelques mètres devant lui à la recherche d'autres silhouettes errantes. Son regard fut alors attiré, dans les fonds de l'obscurité brumeuse, par une ondulation bigarrée, comme s'il regardait à travers un kaléidoscope. Il put évaluer que ça venait du Rising Sun Pub. Cette vision sonna comme un appel. Bien qu'en principe il ne fréquente pas le pub en solitaire, il poussa la porte et fut frappé par un spectacle inattendu. Une troupe de gentlemen bien mis encourageait une petite danseuse qui s'exhibait dans une danse du ventre effrénée au son d'une musique orientale. William interrogea le patron qui semblait couvrir l'événement. Son fils enterrait sa vie de garçon. William, consterné par cette tradition, put juger du talent de la jeune fille mais s'étonnait qu'elle puisse se prêter à un tel jeu à un âge qui lui semblait à peine sorti de l'enfance. Mal à l'aise, il attendit la fin de sa prestation. Elle disparut le

temps de se changer, récupéra son dû et s'éclipsa. William intrigué, sortit derrière elle et la suivit. Inconsciemment, il pensait qu'elle avait besoin de protection. La filature obligatoirement rapprochée se poursuivit jusqu'aux Docks. Elle sentait cette présence et fit front à son poursuiveur. Elle reconnut l'homme du pub qui l'avait observée avec tant d'attention. Elle hésita entre un pervers ou un détective privé. William se présenta et lui fit part de ses inquiétudes, réflexe de flic. Shéhérazade s'empêtra dans une explication peu convaincante, fille de migrants, elle devait trouver les moyens de subvenir au minimum vital. William ne chercha pas à approfondir l'histoire, il ne se sentait pas de taille devant l'imagination de cette petite conteuse. Il jugea simplement qu'elle n'était pas en danger. De toute façon cela n'entrait pas dans le cadre de ses missions.

Monique L.

Frank avait roulé toute la nuit. Ce taxi qui l'emmenait à travers le désert n'avait plus rien à voir avec une automobile. Les vitres en avaient été ôtées, les fauteuils de cuir remplacés par d'austères sièges de cordes. Et le coffre arrière toujours ouvert faisait un bruit d'enfer.

Dans ce désert hostile, il aurait pu rêver d'un tapis volant ou d'un chameau ailé pour aller plus vite. Mais rien de tout cela ne lui avait été fourni par la CIA. Comme à chaque mission, il devait se débrouiller par lui-même dans l'anonymat le plus total.

Sa vie avait basculé dans un rythme infernal, depuis qu'hier à 11h du matin, un message brutal lui était parvenu :

« Frank, vous savez comme moi que ce diamant placé sur le front de l'idole du temple de Men-Hamed ouvre le coffre secret qui contient le code pour désamorcer la bombe. » Signé H.

Pendant son transfert pour l'exposition universelle, l'un des diadèmes de la reine avait été volé et une bombe avait été mise à Buckingham. Le plus gros diamant du monde, le Cullinan, était désormais entre les mains des forces du désert.

Voilà pourquoi Frank était là aujourd'hui dans ce taxi pourri pour se rendre au temple de Men-Hamed avant que l'irréparable ne soit commis.

Hier encore il bullait à la fenêtre de son confortable appartement au bord de la Tamise, une tasse de thé à la main, regardant nonchalamment défiler les bus à impériale et la litanie des parapluies londoniens. Hier encore, il était l'Anglais solitaire qui se promenait seul sur les quais noyés de brouillard écoutant au fil de sa marche Big Ben égrener le temps.

Et aujourd'hui, il avait enfilé son costume d'agent secret, délaissé ses babouches, pour s'élancer à la poursuite de ces mystérieuses forces du désert qui allaient déstabiliser l'Europe.

Le soleil à l'horizon déclinait. Dans quelques heures la nuit étoilée aurait recouvert le désert.

Son taxi ne pouvait pas aller plus loin. La navigation était hasardeuse. Seule une lampe magique aurait pu lui être d'un grand secours. Et il n'en avait pas. On n'en trouve plus d'ailleurs que dans les contes de Schéhérazade. Alors, il enfonça son chapeau à large bord sur ses oreilles et s'évanouit dans la nuit. Le GPS de sa montre lui indiquait la direction quand, tout à coup, un hélicoptère faisant un bruit infernal, toute poursuite lumineuse dehors, le prit en chasse.

Le temple de Men-Hamed n'était plus qu'à quelques mètres. Frank dut se ruer dans l'oasis qui longeait le temple et se cacher derrière les palmiers. La chasse à l'homme allait commencer.

Anna Ligier

Affaire à suivre

Cher lecteur, je te connais sans te connaître. À présent laisse-moi te raconter une histoire. Tout d'abord assieds-toi, ferme les yeux et écoute. En plein désert, au loin une tente. Le soleil se lève à l'horizon et laisse entrevoir une caravane constituée de chameaux et de bus à deux étages. Cligne des yeux deux fois pour plus de netteté. Tu vois les deux silhouettes s'avancer vers toi. Tu les vois ? Un touareg et un gentleman au chapeau melon conversent tout en marchant d'un pas lent et assuré sur le sable jaune et bouillant. Tu le vois vert ? Non ce n'est pas du gazon. Le soleil passe au zénith, puis à la fin de sa course vers l'ouest. Tu peux rouvrir les

yeux et sentir sous tes pieds l'herbe du parc de Chateaubriand. Le thé des Thés Brillants ne te semble-t-il pas suspect ?

(Parmi les mots choisis : Exotisme : soleil, désert, oasis, baklava, tente, sable et caravane / Angleterre : smog, la City, Big Ben, muffin, bow window, gazon.)

Bernadette de Raphelis

Cher lecteur, je te connais sans te connaître. À présent laisse-moi te raconter... le crime que Sherlock Holmes eut à démêler récemment, dans des circonstances inattendues.

C'était un matin londonien, frileux, au brouillard dense, qui laissait filtrer quelques rares rayons du soleil levant.

L'inspecteur aimait errer le long de la Tamise car son esprit alerte pensait alors activement aux affaires en cours.

Ses pas l'amènèrent ainsi aux abords du London Bridge.

Et quelle ne fut pas sa surprise de voir un homme recroquevillé au pied d'un pilier du pont. Sans doute quelque clochard en quête d'abri.

Un lampadaire à gaz bleutait la scène et l'œil aiguisé de l'illustre inspecteur fut alerté par sa chaussure, une babouche, dont la pointe dépassait de la couverture qui le recouvrait.

Sherlock Holmes suspecta quelque énigme. Déjà émoussillé, il se pencha vers le corps immobile, à terre.

Il souleva un pan du voile et découvrit, stupéfait, un homme au turban mordoré, à la blouse de soie rouge et aux pantalons noirs dont les larges pans étaient serrés aux chevilles.

Manifestement, l'homme avait été transpercé au niveau du poitrail par une pointe acérée. Une dague ?

Il avait la peau bistre des Indous, l'allure princière des sujets du Commonwealth, qui viennent à Londres pour honorer leur reine. Il portait au majeur droit une impressionnante bague en or, sertie de pierres scintillantes, diamant, émeraude, rubis et saphir.

Sherlock Holmes sortit de la poche de son imperméable un sachet afin de prélever l'objet, pièce à conviction inestimable.

Puis il rentra à Scotland Yard afin d'alerter les services de police et consulter le fichier des notables indiens récemment arrivés au Royaume-Uni.

Muni de cette liste, il se rendit au consulat des Indes Orientales.

Une odeur d'encens, d'épices et de thé chaï filtrait des bureaux en enfilade le long d'un vaste couloir agrémenté des peintures de sites célèbres, le Taj Mahal, le Temple d'or, le Temple de Surya et d'autres monuments encore.

Il toqua à la porte indiquée et trouva, assis à son bureau, le secrétaire de l'ambassade, enturbanné.

Sherlock Holmes apprit alors que l'individu assassiné n'était autre que le sultan du Rajasthan, venu présenter ses hommages à la reine Victoria.

Voilà une enquête épicée, qui le mènerait probablement au royaume du sultan Ibn Khaldoun, puisque tel était son nom...

Il se frotta les mains de satisfaction.

Claude F.

Cher lecteur, je te connais sans te connaître.

À présent, laisse-moi te raconter l'histoire de ma vie...

Je suis né à Londres il y a tout juste vingt ans.

J'ai été adopté à l'âge de 2 mois.

J'ai reçu une éducation typiquement anglaise et appris à aimer une cuisine qui peut vous rebuter, vous, les mangeurs de grenouille, faite de *fish and chips* et de gelée.

Mes parents ont toujours été très clairs et m'ont dit le peu qu'ils savaient sur le début de ma vie.

Ma mère biologique, une très jeune femme originaire du Maroc était venue étudier à Londres.

Durant son séjour elle est tombée amoureuse d'un compatriote.

Enceinte sans le savoir et sans le vouloir, elle s'est présentée à l'hôpital en se plaignant de douleurs à l'abdomen.

L'interne s'est exclamé : « Vous êtes en train d'accoucher ! »

Bruno relut la dernière phrase.

Incroyable, se dit-il à haute voix.

« Comment ça ! » s'exclama une voix féminine juste dans son dos.

Il savait que c'était elle.

Elle était revenue peut-être par curiosité ou pour récupérer son carnet.

— C'est un peu gênant, fit-elle. Je ne pensais pas que quelqu'un se jetterait sur mon carnet aussi vite.

— Vous en êtes où ?

— Oh ! Juste au début.

— Alors continuez... Je serais curieuse de savoir ce que vous, un parfait inconnu, pensez de cette histoire.

Sans se laisser perturber Bruno reprit donc sa lecture.

Mes parents ont toujours su positiver les choses. Ils m'ont toujours tenu le même discours, me disant que si je le souhaitais ils m'accompagneraient à la découverte de cet Orient fabuleux.

Toute mon enfance j'ai rêvé de ce monde merveilleux de minarets, d'oasis...

Bruno leva les yeux du carnet, regardant au loin.

— Alors, vous en êtes où ? s'impacienta la jeune femme.

Olivier Mourgeon

Cher lecteur, je te connais sans te connaître. À présent, laisse-moi te raconter une histoire...

Il était une fois dans un endroit très éloigné de notre bonne vieille Angleterre un pays féérique où un soleil dardant réchauffait chaque jour corps et âmes de chaque habitant.

Tandis que les Anglais s'accommodaient tant bien que mal de leur brouillard épais et humide.

Dans ce pays féérique, on pouvait contempler un joyau d'architecture, le Taj Mahal, qui se reflétait dans un lac magique.

Une fort belle jeune femme, princesse de surcroît, vêtue d'un sari aux camaïeux de vert divers et variés et d'un voile de satin vert d'eau se réveilla avec l'envie impétueuse de voyager, d'aller voir du pays.

Elle s'installa confortablement sur son tapis volant de prédilection en

ayant pris soin de se munir de quelques fruits exotiques et de jus de papaye, sa boisson favorite.

Le tapis décolla et fila, de plus en plus haut, de plus en plus loin.

La princesse Joly, tel était son prénom, jeta son dévolu sur une grande île dont elle ignorait qu'elle s'appelait Angleterre.

Son tapis amorça la descente en direction de Buckingham Palace que Joly trouvait très exotique. Tandis qu'elle se rapprochait du palais royal, elle distingua une femme, d'un certain âge déjà, vêtue d'une robe épaisse et foncée, dite Premier Empire ce que bien sûr elle ne savait pas.

Le tapis volant de Joly se posa près de la calèche, stupéfiant les membres de la cour qui assistaient à cet atterrissage inédit.

Seule la reine arborait un sourire radieux car elle avait, cette nuit même, rêvé la scène qui se déroulait à présent sous ses yeux. C'est avec simplicité et courtoisie qu'elle proposa tout naturellement à Joly, la princesse au joli sari, de partager ensemble une tasse de son meilleur thé, le Earl Grey.

(Parmi les mots choisis : Exotisme : turban, Taj Mahal, soleil, jus de papaye, tapis volant, sari, voile en satin / Angleterre : Buckingham Palace, brouillard, thé Earl Grey, calèche royale, robe Premier Empire, voilette à chapeau.)

Évelyne P.

Transformation

À présent, laisse-moi te raconter l'histoire de ma transformation, car autrefois, cher lecteur, je fus un homme. Et pas n'importe lequel : on m'appelait « Sir » ! Je passais la plupart de mon temps dans des clubs exclusifs de Londres, sirotant une bonne bière tiède ou bien un whiskey en tirant sur un gros cigare puant à la Churchill – un vrai homme, quoi ! Lorsque je sortais, muni de mon fidèle parapluie, les *bobbies* se mettaient au garde à vous. Je ne prenais pas le bus ni l'*underground* mais je sautais dans un taxi (*of course*) pour aller voir la reine régulièrement.

Mais un jour, dans mon club préféré, je trouvai un drôle de goût à mon cigare, un peu sucré ou un je ne sais quoi de différent. Enfin, il n'avait

pas la saveur habituelle. Le serveur qui me l'avait apporté avait disparu, alors je ne pouvais pas lui demander des explications. Les autres clients s'étaient éclipsés un à un et je me retrouvai seul. J'éprouvai une sensation très bizarre, comme si j'étais sorti de mon corps. J'avais un voile devant les yeux, je sentais ma peau s'adoucir, mes cheveux s'allonger. C'était comme si j'avais une tempête de sable dans la tête. Je commençai à prendre peur : était-ce un complot ?! Je regardai mes pieds. Ils étaient chaussés maintenant de baboues rouges avec des fils dorés ! Comment était-ce possible (et qu'allait penser la reine) ?!! Mes mains portaient des bagues avec des pierres précieuses sur tous les doigts, saphirs, rubis, améthystes. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu que la nuit était tombée, le ciel était plein d'étoiles scintillantes. J'avais subitement envie d'échanger mon whiskey pour un thé à la menthe.

Je me suis regardé à nouveau et j'ai tâté mon corps – mes seins avaient gonflé ! Et j'avais perdu quelque chose...

Bruno s'arrêta net dans sa lecture. Oh mon dieu, elle/il (?) exagère !! Quel tissu de mensonges ! Maintenant, elle va raconter quoi ? Qu'un chameau arrive dans le club et commence à lui faire la conversation ?!

Martha L.

Afin de rester dans l'esprit d'un texte en poupée gigogne, imaginer à présent une suite dans laquelle le fameux Bruno, désireux de revoir la belle inconnue, autant que de poursuivre la lecture du carnet, revient dans le parc avant l'ouverture des grilles. Il pressent que l'histoire n'en restera pas là...

Bruno tourna la page, vide. Quelle drôle d'histoire.

Il se demanda si la silhouette au parfum d'orchidée était l'une de ses connaissances. Comment savoir ? elle ne reviendrait probablement

pas de sitôt, probablement jamais ...

Alors il prit son stylo et se mit à écrire la suite : *...laisse-moi te raconter l'histoire de cette belle inconnue qui déposa un vieux carnet à spirale au creux du baobab...*

Laurence Krebs

On arrive à la maison de Chateaubriand par la route qui serpente entre les arbres séculaires du grand parc.

Bruno était venu tôt ce matin-là pour être le premier à son arbre à livres. Il avait encore en mémoire l'instant magique de la découverte du fabuleux carnet. Peut-être en trouverait-il un autre contenant d'autres histoires fabuleuses comme celle qui l'avait fait tant frissonner ? Mais, arrivé à son arbre magique, il n'y avait rien ni personne. La mystérieuse jeune femme entraperçue l'autre jour n'était pas là et n'avait rien laissé.

Dépité, il sortit le carnet commencé l'autre fois et le reposa sur le banc. Un vent d'automne s'était levé, balayant les feuilles des arbres prêtes à tomber.

Un tourbillon de feuilles l'enveloppa bientôt tout entier. Le vent était si fort qu'il dut se frotter les yeux. À ses côtés, les pages du carnet avaient tourné brusquement soulevées par une bourrasque du vent.

Et Bruno constata que l'histoire commencée l'autre jour contenait une suite...

Anna Ligier

Les Mille et une pages

Bruno frissonna. Il ne savait pas si c'était le froid piquant et quasi hivernal qui semblait renier le printemps glorieux ou si c'était le plaisir de se lancer dans une histoire qui promettait d'être peu banale. Toute nouvelle lecture

était pour lui une invitation au voyage. Il s'embarquait avec une soif de découvertes et de surprises toujours renouvelée.

L'écriture de la jeune femme changeait peu à peu sur ce carnet qu'il avait trouvé. La graphie évoluait au fil des lignes puis des pages. Elle se gondolait, perdait de sa superbe puis se floutait quasiment. Le déchiffrement devenait pénible et Bruno dut se frotter les yeux à plusieurs reprises. Il finit même par ôter ses lunettes pour en nettoyer les verres avec minutie mais rien n'y fit. C'était comme une série de mirages qui vous brûlaient les yeux.

L'auteur semblait à première vue s'y livrer à une sorte de rédaction enfantine sur le modèle du conte oriental. C'était une débauche de sultans, de courtisanes, de vizirs et de marchands enturbannés qui s'agitaient fiévreusement comme des marionnettes affolées sous l'impitoyable soleil. Seule la nuit étoilée semblait leur apporter l'apaisement. Celui du sommeil. De l'amour contenté. Ou de la lecture.

Chacun regagnait sagement son histoire et la conteuse retrouvait alors un semblant de sérénité et de contrôle. Le temps d'une nuit. Puis tout recommençait. La construction par récits enchâssés était plus complexe qu'il ne lui avait semblé au départ. Le cahier d'écolier l'avait leurré. Le papier dégageait de puissants effluves de magnolia qui l'étourdisaient et l'obligeaient à poursuivre fiévreusement sa lecture.

La conteuse narrait sa propre fuite, montée à cru sur un pur-sang à la robe sombre comme la nuit. Loin des palais, des minarets et des marchés chatoyants, elle parcourait un désert infini, avalait les dunes qui se dérobaient sous les sabots de son infatigable monture. Un à un, elle se dégageait des voiles qui recouvraient son corps comme autant de récits dont elle était la dépositaire et qui s'enfonçaient dans le sable brûlant.

Elle chevaucha tant et si bien qu'elle finit par s'endormir, nue et libre enfin, contre la bête fidèle et farouche. À son réveil, elle avait tout oublié. Mais tout était écrit. Là. Quelque part. Pour que quelqu'un d'autre lise et devienne à son tour le Génie du carnet.

Anne-Cécile L.

Bruno avait décidé d'arriver bien plus tôt qu'à son habitude...
Il n'avait rien anticipé.
Il aviserait quand il la verrait car, il en était certain, elle viendrait.
Lui qui détestait patienter d'habitude, il était arrivé avec une demi-heure d'avance.
Il fit les cent pas en attendant l'ouverture du parc, histoire de se réchauffer.
Quand enfin le gardien apparut, il était toujours le seul à attendre.
Il se précipita vers l'arbre à livres.
La petite porte dans la niche était entrouverte. Il tendit une main fébrile.
Le carnet avait disparu, remplacé par « Les 1 001 nuits ».
Il vérifia tour à tour chaque niche.
Le carnet s'était évaporé.
Bruno en fut très troublé.
Il décida d'aller se cacher derrière un marronnier pour pouvoir observer discrètement la scène.
Au bout d'un quart d'heure, un jeune homme arriva et se comporta d'une étrange manière.
Après avoir vérifié qu'il était seul, il sembla chercher dans la même niche un livre qu'il ne trouva pas.
Visiblement agacé, il examina les autres niches et disparut en maugréant.
Bruno resta caché derrière son arbre, mi-jaloux mi-agacé.
Quelques minutes passèrent et un autre homme, un peu plus âgé mais très élégant vint à son tour.
Bruno se sentit trahi.

Olivier Mourgeon

Premier à l'ouverture du parc de la Vallée-aux-Loups, Bruno s'était caché dans un bosquet situé en lisière du bois, avec vue sur l'arbre à livres.
Il avait chaussé ses lunettes à fantômes car il ne voulait rien manquer d'une rencontre qu'il espérait ardemment depuis que la veille il avait été renversé par la femme au cahier.
L'espèce de brume que d'aucuns auraient qualifiée de londonienne tardait

à se lever et rendait la visibilité difficile.

Bruno s'impatientait. Il cherchait à être immobile mais bougeait sur place, à la fois pour ne pas s'ankyloser et pour se donner l'impression de chasser le vent frais qui soufflait dans son dos. Il eût fait un mauvais chasseur.

Soudain, il sentit un parfum de magnolia. Autour de lui ou derrière lui, il n'aurait su le dire exactement.

— Vous croyez qu'elle viendra ?

Il se retourna. Une jeune femme regardait dans la même direction que lui. Il ôta ses lunettes, pour mieux la voir. Mais il ne voyait plus. Il remit ses lunettes ; elle était devant lui, qui le regardait.

— Vous croyez qu'elle viendra ?

— Euh... qui ?

Bruno ne comprenait pas ce qu'il voyait, ni ce qu'il entendait, pensant reconnaître la femme au cahier.

— La femme au cahier ! Vous pensez qu'elle viendra ?

— Je... je ne sais pas... je l'attends aussi...

— Moi aussi.

Il la dévisagea, oubliant son guet ; l'inconnue observait l'arbre à livres.

— La voilà.

Bruno se retourna vers la maison de Chateaubriand et vit s'approcher une femme, un cahier à la main. C'était la personne de la bibliothèque ; il la reconnaissait de loin. Dans sa tête, un flash : elle ressemblait à la belle inconnue. Les deux femmes étaient liées... il l'aurait juré...

Gilles Davary

Il voulait surprendre la mystérieuse jeune femme, car il pressentait que l'histoire n'en resterait pas là. Il se précipita sur le petit carnet qui s'était enflé de plusieurs contes. Il était troublé par celui qui traduisait une envie d'ailleurs. Même si le contexte était inconcevable, il était le signe d'une fuite, d'un éloignement de la conteuse.

Mais puisque le carnet était encore là pour lui livrer son imaginaire, c'est qu'elle ne voulait pas perdre contact.

À son tour, il se livra à l'exercice de l'écriture, faisant écho à l'envie

d'exotisme qu'il pensait avoir détectée. Il s'appliqua à décrire des paysages enchantés, des odeurs exotiques, et un avenir ensoleillé.

Il reposa le carnet bien à sa place, car il comprit que c'était peut-être le seul moyen de la voir réapparaître.

Après un temps d'embuscade qu'il jugea un peu long, il se ravisa, sortit le carnet de son abri et le mit bien en évidence face à la petite porte restée ouverte. Il s'assura que les autres étaient bien closes pour ne pas brouiller le signal.

Un léger courant d'air passa derrière lui, suffisant pour balayer les pages du cahier et l'ouvrir à la dernière en attente de la suite.

Monique L.

Dès que le portail pivota sur ses gonds, Bruno gravit hâtivement l'allée et se dirigea vers l'arbre à livres.

Comme il s'approchait, une silhouette disparut derrière un bosquet. Elle ressemblait à une créature elfique.

Il se pencha vers l'arbre à livres et fut surpris de voir imprimée l'enquête de Sherlock Holmes qui détaillait les circonstances du crime du sultan Ibn Khaldoun.

Quelle main agile avait pu éditer et relier la dernière et la plus épineuse des enquêtes de Sherlock Holmes, énigme non résolue à ce jour, afin que le livre fût prêt pour les visiteurs habitués de l'atelier d'écriture et de l'arbre à livres, à la Maison de Chateaubriand ?

M. de Chateaubriand, ambassadeur de France à Londres au moment du crime, avait-il eu connaissance d'une information secrète liée à ce crime non élucidé ?

Le livre ainsi relié révélerait-il la clef de l'énigme ?

Le cœur battant et les mains moites, Bruno s'empara du livre et alla s'asseoir sur son banc préféré, blotti sous le cèdre du Liban.

Un élément nouveau fut livré car il apparut que le sultan Ibn Khaldoun était venu à Londres avec les plus belles femmes de son harem.

Loin d'éclaircir l'affaire, cette nouvelle information brouillait un peu plus le mystère.

En quoi M. de Chateaubriand pouvait-il être lié à ce crime ? Ou plus vraisemblable, la France répétait-elle envers Albion un nouveau désaccord diplomatique ?

Et pourquoi cette histoire resurgissait-elle cent cinquante ans plus tard, mettant en péril l'apaisante sérénité qui régnait sur la Vallée-aux-Loups ?

L'aurore déversa sur la vaste prairie des taches orangées qui présageaient l'arrivée du soleil.

La journée s'annonçait printanière...

Claude F.

« Je m'étais établi au milieu de mes souvenirs comme dans une grande bibliothèque : je consultais celui-ci et puis celui-là, ensuite je fermais le registre en soupirant, car je m'apercevais que la lumière, en y pénétrant, en détruisait le mystère. Éclairez les jours de la vie, ils ne seront plus ce qu'ils sont. »

« [...] je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir. »

25 mai 2019

Les fantômes du passé

Chateaubriand connut bien des exils. L'un d'entre eux fut, à n'en pas douter, sa petite chambre d'enfant sous les combles, loin de tout, au château de Combourg et le souvenir des nuits qu'il y passa. Avec pour toute compagnie le fantôme à la jambe de bois qui claudiquait dans les courants d'air et le chat noir emmuré derrière les pierres froides... Mais si les fantômes nous hantent, ne sont-ils pas eux-mêmes hantés ?

Qu'en savons-nous après tout ?

Peut-être ne sommes-nous que le rêve de ceux que nous croyons être nos fantômes, ou bien leur cauchemar, les fantômes de nos fantômes...

Peut-être ne faisons-nous qu'habiter l'île de leurs regrets et ne sommes-nous rien d'autre que l'écho de leur jambe de bois...

Après lecture du début de la nouvelle d'Edgar Allan Poe *La Chute de la Maison Usher*, s'en inspirer pour imaginer une arrivée au château de Combourg où Chateaubriand vécut enfant... Et pourquoi pas démarrer ainsi : *Lorsque j'arrivai à Combourg, la brume commençait à se déchirer...*

J'ignore pourquoi le château de Combourg m'a toujours semblé inatteignable.

À la seule évocation de son nom, mon imagination elle-même se heurtait à l'impression d'aller au-devant d'un vertige plein d'effroi.

J'étais sûre que ma fascination pour l'écriture si vaste de Chateaubriand – qui m'impressionnait tant ! – était née, avait grandi et s'était nourrie de mes inquiétudes enfantées par ce lieu lors d'un voyage précédent.

Je décidai, cependant, de m'y rendre.

C'est dans cet état d'esprit, que je me suis trouvée un matin glacé, à Combourg.

Derrière ce brouillard d'octobre pas une lueur n'annonçait le jour, même tardif. Je savais que s'y tenait le château, soustrait à ma vue.

Mon instinct, comme si souvent m'intima : « Garde-toi de franchir ce mur, si immatériel soit-il. »

Dominique Benoit-Betmalle

Lorsque j'arrivai à Combourg, la brume commençait à se déchirer, révélant une bâtisse fantomatique, menaçante, qui me donna envie de faire demi-tour immédiatement.

Le jour tardait à se lever, la route m'avait paru interminable depuis Saint-Malo pourtant distante de seulement 32 km.

J'avais failli me perdre par deux fois à cause d'un GPS devenu soudainement stupide.

La route jonchée de feuilles était glissante.

Je pensais ne jamais arriver à l'heure à mon premier rendez-vous de la journée.

Je m'arrêtai devant l'imposant escalier, hésitant à poser un pied en dehors de la fourgonnette.

La bâtisse semblait inhabitée et pourtant étrangement vivante.

Je me décidai à gravir l'escalier et sonnai à la porte.

Il me sembla entendre un étrange murmure mais la porte demeura implacablement close.

Je pris mon portable et appelai le client, un certain Chateaubriand, quel nom étrange !

Il vint enfin m'ouvrir. Je le trouvai bizarrement accourré.

Il me fit rentrer dans le salon plongé dans l'obscurité, les meubles recouverts de draps.

C'est impossible de capter internet correctement à Combourg, c'est pour ça que j'ai besoin de vos services pour me connecter par satellite.

J'ai besoin d'avoir accès à votre tableau électrique.

Il est à la cave, me répondit Chateaubriand, visiblement contrarié.

Il me mena au compteur en soulevant une lourde trappe dans l'arrière-cuisine.

Le compteur, comme le reste de la demeure était sans âge.

Je vous laisse faire, me dit le client. Si vous avez besoin, appelez-moi sur le portable et il disparut aussitôt en faisant grincer l'escalier.

Je songeais que cela risquait de prendre plus de temps que prévu quand un étrange miaulement me parvint de derrière le mur.

Il me glaça le sang.

Olivier Mourgeon

De l'origine de ma mélancolie

Il est de ces journées qui marquent de leur empreinte votre mémoire plus puissamment que les petits et grands bonheurs de chaque jour. De ces journées épaisses, confuses et pégeuses.

Ce jour-là, le cheval que l'on m'avait préparé claudiquait. Il connaissait

son chemin bien mieux que moi et m'entraînait, de façon inexorable et résignée, à travers l'épais brouillard qui s'échappait du sol. La froideur de ces brumes s'insinuaient par tous les orifices possibles de mon manteau et de ma tenue de cavalier, je la sentais courir le long de mes vertèbres, elle peuplait mes bras de frissons, mes doigts s'étaient définitivement engourdis, renonçant à tout combat.

Lorsque j'arrivai à Combourg, la brume commençait à se déchirer et je reçus de plein fouet la soudaine menace des deux sombres tours, dont je ne pouvais distinguer la hauteur, enfoncées qu'elles étaient dans les nuages bas et lourds qui leur servaient de plafond. À cet instant précis, je ne pouvais distinguer le corps du bâtiment. Si bien qu'il me parut que le château pourrait se résumer à ces deux masses de pierres grises, couvertes de lichen, et à peine percées de quelques meurtrières.

En vérité, j'étais face à deux géants, issus du fond des âges, qui me toisaient avec un tel regard impénétrable que je ne pus me raisonner. Je tournai bride et tentai de mettre ma monture au galop pour m'échapper au plus vite de ce cauchemar.

Las ! La pauvre bête ne réussit qu'à emboîter un trot hésitant et malhabile. J'éprouvai alors le sentiment d'une immense défaite, et dans un renoncement déchirant, je me résolus à me retourner.

Le château s'était entièrement débarrassé de sa lourde chape fuligineuse et m'apparut dans son immense réalité : Lugubre ! Dans chacun de ses détails, comme dans sa perspective, perçait un désespoir profond et lancinant, et je sus immédiatement que je n'échapperais pas à sa contagion : j'entrais au pays de la mélancolie irréparable.

Dominique M.

Les fantômes de Montsarin ou la maison Usher

L'âme triste me fit perdre toute raison de dire et penser ce que je ressentis lorsque j'aperçus au loin cette demeure d'apparence lugubre.

D'un œil et par un regard inquiet, je sentis comme un indescriptible sentiment d'insécurité et de fantasmagorie qui me vidait de tout mon

sens d'existence.

Tout se transformait lorsque je visualisais ce château et ses quatre tours. L'intérieur ressemblait à un décor de film de capes et d'épées dont j'étais l'intrus.

De mon corps, je sentais une attention particulière à la nature, aux autres comme ses habitants : oiseaux divers et variés ou chats plutôt noirs.

Ces habitants semblaient vivre dans une parfaite harmonie, mais mon corps me rappelait et me trahissait par ses soubresauts. Je me ris à contenir ma respiration lorsque je fus surpris par le bruit d'un cavalier sorti de nulle part.

Singulièrement j'étais arrivée dans cette demeure au milieu de nulle part, j'étais partie pour y arriver, par un soir d'ivresse et de mélancolie.

Un jour peut-être me viendra-t-il une idée d'y tourner un film dont Dieu seul connaît le titre.

Ambriness Simonjovel

Je me réjouissais de ma semaine de séjour au château de Combourg, qui fut comme vous le savez le lieu où le jeune François-René de Chateaubriand avait grandi. Je comptais bien demeurer quelques jours dans la demeure, récemment transformée en Hostellerie-Relais du Silence.

Je m'étais régalée à lire les *Mémoires d'outre-tombe* et je souhaitais confronter mes souvenirs livresques avec la réalité du lieu de son enfance.

Je laissai ma voiture sur le parking éloigné.

C'était l'un de ces petits matins de fin d'été, qui appelle déjà le brouillard.

Mais lorsque j'arrivai à Combourg, la brume commençait à se déchirer... Les dernières floches de brume s'effaçaient dans l'embrasement matinal.

L'humidité frileuse de l'aube enveloppant la forteresse dans ses langes me fit une impression mystérieuse et éveilla en moi l'extrême impatience de vivre le bonheur espéré.

Je découvris alors un épais taillis d'aubépines qui masquait l'entrée du

domaine seigneurial, invisible, s'il n'y avait pas eu l'allée ombragée qui y mène sous la charmille argentée.

Soudain l'austère château médiéval se dressa, bâtisse borgne à la bouche gloutonne, épaulée de chaque côté par deux massives tours féodales, ourlées d'une coursive crénelée.

Il était trop tôt pour me présenter à mes hôtes, qui m'attendaient au souper.

J'emportai mon déjeuner frugal et je décidai d'errer dans la forêt domaniale, vêtue de mon chaud manteau. Bouleaux et chênes constituaient la forêt primitive qui hébergeait les oiseaux et le petit gibier. Au milieu de la forêt dense s'ouvrait une clairière de lande de bruyère, festonnée d'un talus où poussaient quelques fraises des bois et des violettes.

Au pied des chênes, la terre exhalait une senteur d'humus humide, d'où émergeaient les coiffes brunes de quelques champignons.

Avançant d'un pas vif, j'arrachais maintes toiles d'araignée tissées dans l'entrelacs des branches basses.

Je me rappelais. Chateaubriand avait 8 ans. Livré à lui-même, solitaire et débridé, le sauvageon avait enjambé ces taillis, arraché brutalement les fougères, attrapé mille griffures de mûriers et de houx pendant ses après-midi oisifs. Je voulais suivre sa trace mais, hormis les mots qu'il avait écrits, il n'y avait nulle empreinte de ce que la nature aurait pu imprimer à son passage.

La chaleur succéda à la fraîcheur matinale et je me trouvai bien encombrée avec mon épais manteau. Je m'assis pour me restaurer. Également pour respirer, sentir, observer la forêt.

Tout autour, elle bruissait. Les feuilles chuintaient, bercées par le vent.

Abeilles, bourdons, taons, mouches vrombissaient en tous sens.

Coucou, mésanges, rouges-gorges, cailles pépiaient des vocalises assourdissantes s'étaient tus à mon approche, s'embellissaient à nouveau alors que j'étais enveloppée dans mon silence immobile. Je reconnus soudain les trilles musicaux du chant de la grive. Elle se présenta à moi comme si j'étais venue tout exprès écouter l'oiseau familier à l'écrivain.

L'après-midi s'avavançait. Mon errance dans l'immensité profonde m'avait épuisée et elle avait étiré le temps jusqu'à l'éternité. Je vivais la joyeuse immersion dans la nature indomptée.

Combien les petites jambes du futur écrivain avaient dû senti le bonheur

éperdu et l'épuisement l'envahir !

Six heures sonnèrent à l'église située en contrebas du château. Il était temps de m'annoncer à mes hôtes.

Les actuels propriétaires m'accueillirent chaleureusement, visiblement ravis d'accueillir des visiteurs et espérant trouver des fonds nécessaires pour restaurer le château millénaire.

L'hôtesse me conduisit dans la vaste salle à manger salon. La longue table pouvait accueillir une douzaine de convives. Mon couvert était dressé à l'extrémité éloignée, d'où j'embrassais l'ensemble de la vaste salle moyenâgeuse toujours ornée de tapisseries murales et meublée de chêne sculpté, buffet, vaisselier et lit clos.

Le feu crépitait dans l'âtre et la lumière tamisée évoquait la clarté pâle de la bougie d'antan.

On me régala d'un mets champêtre, un lièvre aux ceps, apporté par le garde-chasse, et accompagné du cidre brut du domaine. Ce fumet, ce festin revigorant, me ramenaient immanquablement aux effluves culinaires que connut Chateaubriand lorsqu'il rentrait des chasses avec son père. Quelle émouvante communion !

Bientôt, le crépuscule abrégé la fin du souper.

Enfin, on m'attribua ma chambre. Je suivis le dédale sinueux des corridors avec mon hôtesse et m'éloignai ainsi par maints escaliers et paliers du cœur palpitant de l'antique demeure.

Je reconnus la chambre solitaire de Chateaubriand, située au sommet du grand escalier de la cour intérieure. Pouvais-je le croire ? C'est là que Chateaubriand avait dormi, là qu'il avait craint les geignements, les gémissements, les hurlements insolites qui ouvrent sur le monde effrayant des fantômes, des peurs irraisonnées et des cauchemars. C'est ici que je dormirais !

Je restai seule. Trop impressionnée par le mystère du lieu, j'étais figée.

Je me décidai enfin à dormir et fis un cauchemar. J'étais assise à la table devant ma page blanche et je sentais l'urgence d'écrire. J'admirais le maître. Cela m'exaltait et quelque chose toutefois me retenait de m'abandonner. Au moment où j'allais me mettre à écrire, un incident mineur vint stopper mon entrain, un geignement, un gémissement, un hurlement douloureux.

L'angoisse me saisit. Il faisait soudain chaud et lourd.

Un épouvantable fracas me réveilla, en sursaut, en sueur. L'orage éclatait.

Je me mis à ma fenêtre qui donnait sur la cour intérieure. J'entendais les hurlements du vent, mais ne pouvais pas voir l'agitation du monde. Je gravis en hâte les marches de l'escalier de la grande tour jusqu'au chemin de ronde qui m'ouvrit l'espace pour voir et entendre tout à la fois la nature en colère.

La pluie poussée par les bourrasques de vent crépitait, drue comme la grêle. Les lourdes gouttes de pluie s'aplatissaient, rebondissaient en d'innombrables gouttelettes fines, faibles lucioles scintillantes sur le sol tourbeux impénétrable.

Les feuilles virevoltaient. Les cimes des arbres ployaient tels des balanciers en détresse. Le vent d'ouest déferlait sans obstacle, comme un roulement oppressant de tambour qui par moments s'exacerbait en bourrasques hurlantes et effrayantes. Sur place, le vent tempétueux tournoyait en rafales violentes, affolait la forêt qui geignait, gémissait, hurlait. Des éclairs précipités zigzaguaient dans le ciel sans étoiles.

À l'instant, un geignement, un gémissement plaintif me parvint, qui s'enfla en un hurlement, comme un long cri miaulant dans les pierres froides du donjon.

Était-ce le chat noir emmuré dans les fondations du château ?

Tout geignait, gémissait, hurlait, miaulait. Pétrifiée, j'assistais, frissonnante, aux tourments de la haute tour sépulcrale. La terre tremblait, grondait. Mon cœur nauséux ne trouvait plus son équilibre, tant la tempête communiquait une impression de roulis incessant.

L'éclair et le tonnerre fusionnèrent. La foudre s'abattit sur un arbre proche tandis que l'atmosphère s'électrisait dans un grondement métallique monstrueux, répété en écho. Soudain ce fut le silence assourdissant.

La furie du monde m'avait terrassée, exaltée. Horreur et jubilation. Quelle acmé sublime !

Seule subsista l'âcre odeur sulfureuse.

Je redescendis dans ma chambre. Les éléments déchaînés, dehors, l'avaient transformée en un havre de paix, protégé dans la haute tour épaisse.

Contre les éléments, sans doute l'écrivain avait-il trouvé refuge dans sa chambre. Je restai toutefois affligée au souvenir de l'enfant, éloigné des siens, vivant solitaire une semblable effroyable tourmente.

L'enfance du poète, de l'écrivain romantique.

Claude F.

J'arrive à Combourg. La brume commence à se déchirer.
Dans la brèche, j'aperçois un mur gris et sombre, paysage sans issue.
Cette brume qui s'efface ne dévoile pas l'éclaircie attendue.
Pour seul horizon, le dessin de la ligne brisée des tours noires au-dessus
des lambeaux de brouillard.
Le silence est partout.
Quelle idée d'être venue jusqu'ici !
Bertrand m'avait prévenue pourtant ! Il m'avait dit combien ce lieu était
austère et rude !
J'ai un peu peur, mais j'avance, curieuse.
À présent la brume est complètement dégagee.
Au milieu du mur gris, une porte massive et sombre laisse filer un rai de
lumière pâle. J'y vais...

Laurence Krebs

Dans le mur

Lorsque j'arrivai à Combourg, il tombait des morceaux de ciel noir, à ne plus savoir que faire de tant d'eau ! Le château n'avait pas de douve ; j'en comprenais la raison : quel besoin quand le Grand Déversoir suffisait à dresser un quasi infranchissable mur liquide devant l'assaillant.

Je n'attaquais pas le château mais venais le visiter, non comme un touriste mais parce que j'étais persuadé que la réponse à ma question s'y trouvait.

Mon cornac était un policier de Saint-Malo, avec qui j'avais jadis travaillé à Paris. Je bougonnais après le déluge orageux.

— Et j'ai oublié mon parapluie à Paris...

— S'il pleuvait en Bretagne, ça se saurait...

— Moque-toi !... oui, je sais ce que vous dites ici, qu'elle ne tombe que sur les imbéciles.

— En effet. Cela dit, c'est pratique : c'est à ça qu'on les reconnaît...

— M'ouais.

— Oh, t'as vu, t'es tout mouillé...

— Oh, ça va, j'ai compris, file-moi ta casquette ridicule, au moins...

N'ayant pu nous approcher au plus près en voiture, il nous fallut monter l'allée au pas de course. Avant d'entrer, mon ancien collègue voulut me montrer la vue extérieure. Enchanté de passer quelques minutes de plus sous la douche froide, je le suivis. Au pied de la tour sud-ouest, il me montra une petite fenêtre qui donnait, non pas sur le lac et les arbres devant mais sur la coursive ouest, seule vue du locataire de la pièce. Nous nous dépêchâmes de monter l'escalier monumental en granit et de sonner à la porte massive de la forteresse.

La propriétaire nous y attendait, qui nous proposa de troquer nos pelures gorgées d'eau contre des gilets secs, moins pour nous réchauffer que pour éviter de nous voir relâcher cette flotte dans sa demeure.

— Monsieur le Commissaire, je ne vous cache pas que, si je n'ai aucun motif de vous refuser l'accès, je ne crois pas une seconde à votre histoire.

— J'en ai bien conscience, Madame, vous n'êtes pas la première. Sachez que je passe l'essentiel de mon temps à expliquer la raison d'être de la brigade de répression du « hantisme » et, quand il me reste du temps, j'enquête et tâche de résoudre les *cold cases*, ces dossiers non résolus mais non bouclés.

— Seriez-vous des exorcistes laïcs ?

— Je n'irais pas jusque-là... et si vous nous montriez les lieux ?

— Très bien, allons-y. Prenez ces K-Way, nous devons marcher à l'extérieur... La maîtresse du château nous précéda dans un cheminement labyrinthique par une salle à l'arrière de la cuisine puis un escalier. Au débouché des degrés, parvenus sur la coursive orientale, la pluie nous gifla brutalement comme si elle nous punissait de tenter une nouvelle sortie. Nous marchâmes le long des mâchicoulis, dont je me demandais s'ils étaient authentiques. Elle nous fit entrer dans une pièce au sommet de la tour sud-ouest. Elle claqua la porte pour garantir la fermeture. C'était la chambre à lire, à prier, à coucher d'un enfant de 7 à 15 ans, devenu le père du romantisme français...

— Pouvez-vous m'indiquer où a été découvert le chat ?

— Ici, fit-elle en me montrant un rectangle sur le seul mur non meublé de la chambre, un espace où la teinte différente du plâtre trahissait une réhabilitation. Le mur a été rempli, bouché puis lissé immédiatement après la découverte ; mon grand-père ne rigolait pas avec ces croyances... La propriétaire et mon collègue me regardaient.

— Alors ?

- Alors, tout ceci est troublant... je pense que tout est parti d'ici...
- Que voulez-vous dire ?
- Il a été trouvé un squelette de chat dans la totalité, je dis bien la totalité, des lieux où Monsieur François-René de Chateaubriand a vécu, même brièvement. Les découvertes des archéologues et des historiens sont factuelles : à Rome, à Jérusalem, en Angleterre et surtout, à la Vallée-aux-Loups où il a vécu une dizaine d'années. Rien ne tisse de lien de causalité mais une fois, c'est un hasard, deux fois une coïncidence ; plus de trois fois... c'est autre chose...
- Vous ne sous-entendez quand même pas que... C'est lui qui emmurait des chats vivants...
- C'était une vieille tradition locale, n'est-il pas ?
- Ça ne prouve rien, tout de même ! Pas lui !
- Pour l'instant non, mais ça s'appelle un faisceau d'indices concordants...
- Mais pourquoi ?
- C'est bien la question... je suis dans le mur.

Gilles Davary

Le vent du soir s'était levé soulevant par endroits des mottes de terre humide. Les brumes violettes ourlaient l'horizon que la cime des grands arbres du parc de Combourg déchirait. Un vol de corbeau noir traça un sillage sombre dans le ciel. Et les tours du château de Combourg se dressèrent devant moi fières et imposantes dans leur architecture moyenâgeuse que le temps n'avait que très peu érodée.

J'étais épuisé et ma monture donnait des signes de fatigue évidents. Il me fallait à tout prix obtenir un gîte pour la nuit, au mieux le couvert, tout au moins un coin d'écurie.

Sur le chemin de ronde auparavant déjà des casques aux reflets d'argents s'agitaient. Des ordres circulaient à toute vitesse dans une langue que je pris pour un écossais ancien. Et puis ce furent des ombres qui entouraient la tour centrale.

Était-ce la fatigue qui éveillait déjà en moi des hallucinations ? Ou bien le château était-il étrangement gardé ?

Je ne distinguais rien qui pût être apparenté à un signe d'hospitalité. L'étroit chemin qui conduisait aux douves était bordé de massif si épineux qu'on en devinait à peine l'origine. Seuls les jardiniers de l'enfer avaient dû œuvrer à leur mise en terre. Au beau milieu de cet océan de ronces émergeaient çà et là des croix plantées sur d'antiques tombes dont les pierres étaient fracassées.

La haie d'honneur qui m'avait amené jusque-là était des moins engageantes.

Et les jappements d'une meute en furie que je devinais, à présent, se presser dans la cour d'honneur me prévenaient de la suite.

Le pont-levis s'abaissa. On venait de lâcher les chiens.

Anna Ligier

Lord Byron succédant à Edgar Allan Poe, il fut question de son chien Boatswain qu'il aimait tant qu'il le fit enterrer dans le parc de la demeure familiale à Newstead Abbey. Imaginer une apparition du fantôme de Boatswain, hanté par le souvenir de son maître adoré...

Hanté par le souvenir de son maître, Boatswain m'apparaît tous les jours et toutes les nuits comme dans une de ces chansons que l'on se surprend à murmurer « C'est mon maître et c'est mon ami toutes les nuits et dans le poème que voici je sens qu'il va se reconnaître... ».

Il est en moi comme deux âmes jumelles, tel un mirage il vient toujours se joindre à moi comme un ange protecteur semblant être à mon service et je sens son manteau de poils me réchauffer, si je me sens fébrile percevant de loin mon besoin de réconfort, il s'avance avec son regard plein de douceur et de tendresse.

Son regard voluptueux et sa fidélité sans faille continueront à être si chers à mon cœur. Ils resteront irremplaçables.

Son fantôme est l'âme même de ce qu'il me reste de lui, il est là tout près à chaque instant de mon existence.
Boatswain dort dans notre propriété de Newstead... Boatswain... je t'aime.

Ambriness Simonjovel

J'y vais. La porte est lourde et plaintive.
La pâle lumière qui filait sous la porte provient d'un écran de toile.
Personne.
Sur la toile muette, un homme en frac se noie dans un lac. Un grand chien noir et blanc nage jusqu'à lui. Sa gueule attrape une manche, solidement, et ramène l'homme sur la berge. Celui-ci embrasse le chien, son chien, affectueusement. Il est de face et prononce des mots que je n'entends pas, prisonniers de la toile.
Un gémissement interrompt le silence... lugubre.
Je ne vois personne, seulement cet écran et ce film muet en boucle.
Je n'entends que mon cœur qui s'affole.
Le gémissement, encore !
Il résonne comme une lamentation animale. Une bête ? où serait-elle ? et qui projette ce film ?
Je frissonne.
L'unique salle de ce château est pourtant bien vide ; pas âme qui vive, et les fantômes, ça n'existe pas ! Même si Bertrand m'en a parlé juste avant de venir...
Je suis la lumière jusqu'à sa source et soudain, sur le sol, une forme sombre et frémissante.
Je m'approche. Mes tempes sont humides et mon souffle est court.
Le gémissement est plus fort. L'ombre se précise. Je reconnais le chien du film...

Laurence Krebs

Je suis celui qui fut le plus fidèle des compagnons que Byron ait jamais eus.

J'ai gardé le pelage neigeux et la tête charbonneuse que mon maître a tant caressée. Aujourd'hui je reviens dans le jardin où j'ai trouvé la mort et où mon maître m'a enterré.

C'est l'ombre de moi-même qui se promène au bord du lac que je viens si souvent hanter. C'est là aussi que, pour jouer, je sauvais la vie de mon maître quand il me faisait croire qu'il se noyait. Je n'ai jamais été dupe. Mais cela lui faisait tant plaisir de me voir braver les flots pour le secourir. Ce que les humains sont joueurs tout de même. Et combien je regrette ce temps-là.

Désormais, je ne crains ni le froid ni les morsures. Plus rien ne peut plus m'atteindre. Byron aussi est passé de l'autre côté du visible. Souvent, il vient se promener avec moi. Et nous rompons ensemble la solitude de l'errance de nos âmes.

Anna Ligier

My Lord (Bring back my Byron to me)

Mon maître, qui te meurs dans la fièvre, j'arrive.
Mon maître, dont la sueur inonde le front, je te lèche la main.
Mon maître, qui te noies dans tes rêves de liberté, je suis avec toi.
Mon maître, qui t'enfonces dans l'océan de tes folies, ne sois plus seul.

Écrasé par la fièvre malarienne, l'homme agonise.
Il sent – il sait – que sa fin est proche.
S'il gémit, c'est parce que son corps ne répond plus.
Son âme, elle, ne se plaint pas ; elle est en paix.
L'homme a la sensation de se noyer.
Il perçoit une présence chaleureuse à ses côtés.
Sur la couche sommaire où ses amis grecs l'ont alité, il tourne la tête à grand-peine.

Tête légèrement penchée, yeux mélancoliques, *Boatswain* le regarde, qui remue la queue comme à chaque fois qu'il exprimait son bonheur d'être près de son maître.

Boatswain, fidèle compagnon, patiente.

Sur le visage décharné du poète, deux larmes coulent.

Boatswain, sauveteur émérite, s'approche.

Seuls les fantômes voient les fantômes.

Gilles Davary

Cœur à cœur

Il se faufila à travers les fissures de la dalle : dans sa hâte inquiète, il blessa une de ses pattes arrière.

C'est ainsi que *Boatswain*, fantôme claudicant, s'élança à la recherche de son maître qu'il savait en grand danger – de se noyer sans doute – ainsi qu'il lui arrivait souvent. À chaque fois lui, son fidèle chien, mû par son amour infini, se jetait à l'eau et le sauvait !

Depuis sa mort, aucun danger éprouvé par son maître n'avait été assez puissant pour éveiller *Boatswain* de son sommeil éternel. Mais aujourd'hui, si.

Il s'élança, plein d'angoisse jusqu'à la rive du lac. Il s'arrêta, aux aguets, à l'endroit exact où son maître avait la fâcheuse habitude de se noyer. Le cou tendu, les oreilles dressées, les pattes fébriles, il restait interdit, inquiet : nulle trace de Byron ici.

Mais il en était sûr : son maître allait mourir, il l'appelait, mais il n'était pas là.

Alors, l'ombre pleine d'amour et de compassion de *Boatswain* se porta jusqu'au lieu lointain écrasé de chaleur accablante où son maître se mourait : il arriva jusqu'à lui, glissa son doux pelage contre le corps meurtri de Byron, jusqu'à ce qu'ils soient à tout jamais, cœur contre cœur.

Dominique Benoit-Betmalle

Boatswain avait beaucoup souffert à la fin de sa vie, mais il avait gardé malgré tout une grande tendresse pour son maître.

Il avait été très touché par le poème que Byron lui avait dédié, beaucoup moins par le mausolée qui lui semblait démesuré.

Au paradis des chiens, ils n'étaient pas nombreux à pouvoir se vanter d'un tel honneur.

Mais le paradis pour lui n'était rien en comparaison de l'amitié de Byron. Et il revenait régulièrement au bord de ce lac où il avait tant joué avec son maître.

Car il n'avait jamais été dupe du jeu de Byron mais comme il ne voulait pas le peiner il faisait lui aussi semblant d'y croire.

Il avait beau venir souvent, il n'y avait plus jamais de baigneur dans ce merveilleux lac.

Comme si Byron étant mort cela aurait été un sacrilège d'y plonger à nouveau.

Et pourtant ce matin il lui sembla entendre des cris. Au début Boatswain pensa qu'il rêvait mais en regardant mieux il aperçut des bras qui se débattaient.

Il plongeait, se sentant soudain étrangement vivant.

Nageant de toutes ses forces, il parvint rapidement au milieu du lac.

Il saisit doucement la personne au col et la ramena sur la rive.

Épuisé, il s'endormit à ses côtés.

Quand il revint à lui, il était seul sur la plage.

Olivier Mourgeon

Hanté par le souvenir... Hugo ressuscite Boatswain

Hugo Byron, arrière-petit-fils de Lord Byron, se baigne dans la piscine flambant neuve de la propriété de Newstead.

Il gesticule, crie à qui mieux mieux, bref s'amuse comme un petit fou. Maîtrisant parfaitement la brasse, le crawl, la plongée et l'apnée, il fait mine de se noyer quand, de derrière le peuplier, surgit une ombre trapue, évanescence, ressemblant à s'y méprendre au portrait de Boatswain, le

chien tant aimé de Lord Byron, l'arrière-grand-père d'Hugo. Les parents d'Hugo, allongés sur des transats au bord de la piscine, ne semblent pas voir l'ombre mais Hugo, remonté à la surface, la distingue aussi clairement qu'il est possible de le faire. Elle s'approche de lui, lévitant à un mètre de l'eau et finit par l'encercler avec douceur et précaution. L'enfant perçoit instinctivement la tendresse et l'attitude protectrice qui émane de cette forme animale. Il est émerveillé par cette apparition et ce qu'il est en train de vivre. Il est au centre d'un songe fabuleux, d'une histoire merveilleuse digne des écrits de son célèbre ancêtre.

Évelyne P.

Enfin réunis

Quelle belle journée ! Le soleil réchauffe déjà le petit matin, quel bonheur de courir dans le pré. La rosée titille ma truffe. Une sensation de douceur m'envahit peu à peu. Qu'ils sont bons ces moments où je peux gambader à mon aise, les babines au vent, me rouler dans l'herbe humide, taquiner les papillons, les mouches. Je prends le temps de faire une toilette complète, ne négligeant aucun détail. Je dois être prêt, mon maître va bientôt m'appeler pour que nous allions faire un tour au lac.

C'est notre moment à nous, même si je ne comprends pas pourquoi il souhaite aller nager, puisqu'à chaque fois je dois intervenir pour l'aider à sortir de l'eau. Les êtres humains sont parfois étranges, mais mon maître est toujours heureux et moi aussi car j'ai droit à une récompense pour mes bons et loyaux services, sans compter que pour être totalement honnête, j'adore l'eau !...

Le jardin me semble différent ce matin. Petit arrêt pipi sur un monument érigé là en plein milieu des fleurs et sur lequel il y a ma photo, encore une idée bizarre, mais je suis satisfait car je me trouve à mon avantage...

Bon cela suffit, je prends la direction de la maison, mon maître George devrait être levé maintenant. J'aboie fort pour annoncer mon arrivée. J'ai été entendu, la porte d'entrée est ouverte. Je traverse le vestibule, la salle

à manger, tout est calme, me serais-je trompé. Dors-tu encore George ? J'arrive dans la cuisine. Éléonore et Marie sont là. Je remue la queue en guise de bonjour. Elles ne me voient pas, si occupées qu'elles sont à pleurer.

Pourquoi êtes-vous si tristes, il fait beau dehors, je décide d'aller boire un peu d'eau, mais mes gamelles ne sont pas là... Si c'est une blague mesdames, sachez que cela ne me fait pas rire... J'ai faim et soif ! Vous allez voir quand George va descendre il ne sera pas content que vous laissiez son fidèle compagnon le ventre vide...

D'ailleurs j'entends du bruit dans l'escalier.

Boatswain ! Viens mon chien, il est temps.

Bon tant pis le petit déjeuner ce sera pour tout à l'heure. Je rejoins George dans l'entrée il m'accueille avec un magnifique sourire, il a l'air heureux et reposé, j'ai droit à une petite tape amicale sur mon postérieur comme salut matinal.

Nous nous dirigeons effectivement vers le lac. Il est si beau ce matin, quelle clarté éblouissante, je ne me souviens pas l'avoir déjà vu ainsi. Mon maître m'attrape par le cou et nous partons pour de nouvelles aventures...

Nadia Daverat

*« Mon gîte fait face à l'occident.
Le soir, la cime des arbres éclairés
par derrière grave sa silhouette
noire et dentelée sur l'horizon d'or.
Ma jeunesse revient à cette heure ;
elle ressuscite ces jours écoulés que
le temps a réduits à l'insubstance
des fantômes. »*

Les textes écrits
par Bertrand Runtz

« La chose n'est pas forcément habituelle.

Mais partant du constat qu'en écrivant à chaud, puis en lisant devant l'ensemble du groupe leur production, les participants "se mettent en danger", je trouve normal de prendre parfois le risque de cette écriture en direct. C'est là en quelque sorte une manière de rendre la politesse et la confiance à ceux et celles qui s'en remettent à moi le temps d'un atelier. Bien évidemment, ma priorité reste les participants et il n'est pas ici question pour moi de chercher à faire œuvre littéraire, quand bien même cela surviendrait au détour d'une phrase...

C'est ainsi que vous pourrez lire à la suite quelques textes, légèrement remaniés, qui sont nés d'exercices proposés au cours des ateliers. Certains en resteront là tandis que d'autres, peut-être, prolongeront leur vie au-delà... »

Bertrand Runtz

Vous n'êtes pas le premier à qui cela arrive

Bruno s'engouffra dans le premier wagon venu. Il était temps. À peine à l'intérieur, le train démarra avec un chaos. Bruno se raccrocha de justesse. Un peu plus tôt, il était lui-même parti en catastrophe de chez lui. C'est tout juste s'il avait eu le temps d'avalier un café. Mais désormais plus besoin de se presser, pensa-t-il, il était lancé sur des rails. L'idée le fit sourire.

°

Le compartiment était vide et, par une bizarrerie, plongé dans une semi-obscurité. Seul un néon clignotait faiblement. Loin d'importuner Bruno, cela lui procura un sentiment d'apaisement. Comme s'il poursuivait un rêve familier et pourtant confus dont le détail s'obstinerait à lui échapper. L'impression d'être en route vers nulle part, ce qui n'était peut-être pas si faux. Que lui importait somme toute ce fichu rendez-vous commercial... Pour la deuxième fois, il se sourit à lui-même.

Bien sûr il ne pouvait se permettre de négliger cette entrevue avec monsieur Machainchos, directeur général des ventes, cela faisait des semaines qu'il lui courait après... La vie a parfois de ces contingences de peu d'importance auxquelles il est néanmoins difficile de surseoir.

Bruno alla s'installer près d'une fenêtre, volontairement à contresens de la marche. Il n'avait jamais été sujet au mal de train que redoutent certains voyageurs placés ainsi. Bien au contraire. C'était pour lui un véritable plaisir de voir surgir le paysage d'une seconde à l'autre, tel détail dont il pouvait ensuite suivre l'éloignement progressif avec un petit pincement au cœur – mais qui secrètement le ravissait ! – plutôt que de voir les choses apparaître à l'horizon et se préciser à chaque tour de roues. Avant qu'elles ne disparaissent brutalement dans son dos.

Mais aujourd'hui, avec une purée de pois pareille, de quoi pouvait-il espérer s'émerveiller ? Peut-être le brouillard finirait-il par se lever...

o

Bruno colla le nez au carreau et laissa son regard errer parmi les lambeaux de gaze qui laissaient tout juste entrapercevoir, en bordure de voie, des arbres aux feuillages dégoulinant d'humidité, quelques habitations recroquevillées sur elles-mêmes. Et sur tout cela, une lumière incertaine, comme hésitante, filtrée à travers l'eau trouble d'un aquarium.

En franchissant le pont du canal, le train ralentit légèrement. C'est alors que la porte de communication avec le compartiment voisin s'ouvrit sur le contrôleur. L'homme s'avança dans la travée, entre deux grésillements du néon, Messieurs-dames bonjour, contrôle des billets s'il vous plaît !

Bruno ne put s'empêcher de sourire pour la troisième fois, hormis le contrôleur et lui il n'y avait personne dans le wagon ! Peut-être même se trouvait-il être le seul voyageur de tout le train...

Il tendit son billet, Bonjour monsieur.

Leurs regards se croisèrent, On est mieux là que dehors !

Bruno opina vaguement du chef, guère désireux d'engager la conversation, ce à quoi le contrôleur semblait disposé pour sa part. Il tardait à restituer son billet à Bruno. Finalement il toussota, Cher monsieur, je suis désolé de vous informer que vous vous êtes trompé de train. Vous n'êtes pas le premier à qui cela arrive...

Bruno le regarda éberlué, Comment cela ?!

Le contrôleur soupira légèrement, À cette heure-là, il y a deux trains à quai qui partent presque en même temps. Il faudrait qu'ils l'indiquent mieux en gare. J'ai déjà signalé le problème à plusieurs reprises. Mais je ne suis que contrôleur, alors vous pensez bien... Maintenant, vous allez devoir descendre dans trois arrêts, surtout pas avant ! Dans deux heures, vous aurez une correspondance...

Cette fois, Bruno était parfaitement réveillé, Deux heures !!!

Le contrôleur hocha la tête en lui restituant son titre de transport, Oui, malheureusement vous n'avez pas le choix.

Bruno scrutait fixement son billet de train, comme si cela avait eu le pouvoir de changer les choses, Mais comment vais-je faire ?

Il pensait à Machainchos, il allait être furieux ! C'était foutu pour leur

rendez-vous...

Soudain, il sentit la main du contrôleur se poser familièrement, presque fraternellement, sur son épaule, Bon courage, monsieur...

Déjà celui-ci s'éloignait comme il était apparu, entre deux grésillements du néon, Et bonne fin de voyage !

Tout était allé si vite, Bruno s'entendit remercier le contrôleur.

Deux heures d'attente à tuer ! Autant dire une éternité. Machinalement, il jeta un regard autour de lui et c'est alors que ses yeux tombèrent en arrêt sur la forme caractéristique d'un livre en édition de poche oublié sur la banquette juste en face de lui. Incroyable ! Jusque-là, il ne l'avait pas remarqué. Bruno se pencha, Avec un peu de chance le bouquin ne serait pas trop nul...

Romain Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable.*

Atelier du 27 octobre 2018

Tout doux Staline

Helmut se laissa lourdement tomber sur le sol. Son uniforme était noirci de fumée et maculé de boue, de neige sale, de taches indistinctes mais mieux valait ne pas pousser l'examen trop loin, l'imagination en racontait déjà suffisamment. Bien plus qu'on ne l'aurait souhaité..

Comme un chien tourne sur lui-même avant de se coucher, il roula sur le côté. On put voir que dans son dos, sa vareuse avait été la proie des flammes.

Karl, déjà allongé sur une couverture jetée à même le sol de la tente, toussa en relevant péniblement la tête. Les heures qui venaient de s'écouler avaient mis à rude épreuve la compagnie, plus d'un tiers des hommes ne se relèveraient pas, sans compter les blessés. Le plus terrible avait été le feu, Ton dos, ça va Helmut ?

Celui-ci fit un geste vague de la main en direction de Karl, comme si cela était de peu d'importance et pourtant la morsure des flammes avait été cruelle, la douleur encore vive. Il faudrait qu'il s'en préoccupe plus tard, pour l'instant il ne songeait qu'à dormir. Se laisser tomber dans un grand trou noir d'oubli. Plus tard...

Il ramena ses genoux contre la poitrine.

Dans cette position, ses bottes maculées de boue semblaient encore plus énormes. On aurait dit un monstrueux fœtus.

o

Déjà ses yeux se fermaient, lorsqu'un hennissement déchira le silence. Tandis que dans le même temps, la toile de tente s'enfonçait, ébauchant la forme d'une tête de cheval. Puis celle-ci se retira et la toile reprit sa position initiale. Helmut et Karl, le visage pâle, se dévisagèrent comme s'ils venaient de voir apparaître un fantôme. Un nouveau hennissement retentit, Staline !

Les deux hommes éclatèrent de rire. C'était Staline, le cheval d'Helmut ! Il avait réussi à le sauver des flammes et à contenir sa panique en l'aveuglant à l'aide d'une capote ramassée sur un cadavre. Ainsi guidé par

la voix familière de son maître, sa poigne ferme et calme au milieu de la furie dévastatrice, l'animal s'était laissé entraîner vers le nord tandis que les autres chevaux, affolés, se ruaient vers le lac. Helmut espérait qu'ils s'en étaient sortis.

Au fil des mois, il s'était résigné à la vision de tous ces cadavres d'hommes, amis ou ennemis, ce charnier sans cesse renouvelé, mais il n'avait jamais pu s'habituer à la vision des chevaux morts.

Dehors, Staline hennit à nouveau, un long hennissement qui se mêla à la plainte du vent qui venait de se lever. Et alors, du fond d'un sommeil plus profond que le sommeil, Helmut s'entendit murmurer, Tout doux Staline. Tout doux...

Puis cette fois, le noir acheva de se refermer sur lui.

Atelier du 17 novembre 2018

Le Crime du jeune Boniface

Philippe se pressa vers le fond de la cour. Les autres étaient déjà là, Alors c'est entendu ? On est tous d'accord pour le faire !

Philippe ignorait de quelle décision il s'agissait, mais il était partant. Par principe.

Oui ! lança-t-il en guise de salut de bienvenue.

Pierre-Henri, le meneur, se tourna vers lui, Parfait, je savais que je pouvais compter sur toi. Sur vous tous ! Cette fois, Boniface, on va lui régler son compte !

◦

Boniface... Le fayot de la classe toujours à faire ses simagrées avec les profs, oui madame... bien monsieur... Sale morpion !

Sûr que c'était lui qui avait mouchardé pour l'ancienne grille du souterrain qui permettait de sortir discrètement du collège et débouchait derrière l'église, au fond du jardin du presbytère... Mais il ne perdait rien pour attendre... Cette fois, il allait le payer ! Ils allaient l'écraser définitivement !

◦

Et en effet, le lendemain matin, tous ceux qui n'étaient pas dans la conspiration – notre Boniface au premier chef, accompagné comme à son habitude par sa « môman » – eurent la surprise de découvrir que la publicité peinte sur le mur aveugle du café buraliste *La Civette*, mitoyen du collège, avait été quelque peu retouchée durant la nuit. Désormais ce n'était plus DUBO DUBON DUBONNET qu'on pouvait lire mais :

DUBO DUBON DUBONIFACE

Il n'y survécut pas.

Atelier du 17 novembre 2018

Au brochet

Ah ! si Marcel savait !

Il me traiterait avec un peu plus de délicatesse et de respect. De déférence. Mais le pauvre, sorti de son café bureau de tabac *Au Brochet*, que connaît-il de l'histoire de France ? De moi ?

Rien de rien !

Il se croit bien finaud avec son décapsuleur de poche, repliable, qu'il utilise à tout bout de champ, surtout lorsqu'un nouveau consommateur s'é gare en ces lieux. Il faut dire que je ne suis pas commun, je suis unique dans mon genre. D'autant plus que Marcel m'a apporté une amélioration, du moins c'est ce qu'il s'imagine dans sa naïveté brute.

À peine tombé sous sa coupe, voilà qu'il s'est mis en tête de m'amoin drir du col à grand renfort de lime à métaux, en pestant et suant sur *ces couillons de designers parisiens qui n'ont pas le moindre sens pratique !*

Mais désormais, il est content. Pas une seule capsule qui me résiste. La vérité est qu'il m'adore et, pour être honnête, je crois bien que j'ai moi-même fini par m'y habituer, à mon limonadier...

o

Il m'a déniché sur une brocante de rue, au milieu du fatras et des bibelots habituels. À croire qu'il existe aujourd'hui dans ce pays des manufactures spécialisées dans ce genre d'articles. Car – croyez-moi ! – j'en ai vu de ces éventaires branlants sur leurs tréteaux, de ces déballages sur tissus défraîchis, quand ce n'était pas de simples étalages de hasard sur un maigre carton déplié à même le sol... et que l'on se tenait prêt à faire disparaître en un tour de main au fond d'un sac, si d'aventure la maréchaussée semblait vouloir y mettre le nez de trop près...

Comment j'en suis arrivé là ?

C'est une bien triste et douloureuse histoire...

Lorsque je songe que naguère j'accompagnais l'Empereur dans tous ses déplacements. Oui, l'Empereur ! Vous avez bien entendu. Pas Hadrien ou Marc Aurèle, n'exagérons tout de même pas, je ne suis pas si vieux que

cela. Mais le grand, l'unique, Napoléon Bonaparte !

Assurément, si j'essayais de lui dire, à mon pauvre Marcel, il me regarderait avec des yeux de merlan frit, puis il secouerait la tête en s'esclaffant. Avec les clients, il est pourtant habitué à en entendre des balivernes, des tartarinades de comptoir, mais alors là : son décapsuleur et Napoléon ! Ce serait la meilleure de l'année, si ce n'est de la décennie...

« Ben mon cochon, à force de goûter de la capsule, t'en tiens une sacrée bonne toi ! Il va peut-être falloir que je te mette à l'eau ferrugineuse... »

o

Et pourtant, j'étais bien au service de mon Empereur. Pour le meilleur comme pour le pire, selon la formule consacrée. Oui, j'étais dans son intimité.

De tout son fier bataillon de portemanteaux de voyage, j'étais celui à qui revenait l'insigne honneur de recueillir nuitamment sur mes étroites mais solides épaules de métal sa chemise, de sorte qu'il la retrouve prête à servir au matin, reposée, le pli martial, et non pas jetée sur un coin de malle de campagne, froissée et crottée par la boue.

Encore aujourd'hui, en dépit de ce cruel déclassement, je peux me targuer d'avoir été le plus vieux et fidèle grognard de sa garde-robe...

Puis il y eut Waterloo et sa morne plaine.

Je tombai entre les mains adverses, pour mon plus grand malheur !

Du moins parvins-je à échapper au déshonneur suprême de passer au service de l'ennemi en me grippant volontairement l'articulation. Rien ne put y faire, pas même le maréchal-ferrant mis à contribution. De guerre lasse, on se débarrassa de moi. Je connus alors une longue descente aux enfers dont je préfère taire les détails tant ils m'affligent...

Et me voici aujourd'hui *Au Brochet*, chez Marcel, mais si vous saviez ce que je sais. Dans quelles mains je suis passé. Vous ne vous en feriez pas beaucoup pour votre p'tite éternité !

Vous savez, finalement ce n'est pas plus mal que le bonhomme ignore tout de mon histoire, alors n'allez surtout pas la lui conter après deux ou

trois chopines ! Si par le plus grand des hasards le bougre venait à vous prêter une oreille compréhensive, pire encore s'il se mettait à prêter foi à vos propos, je risquerais bien de finir sur le mur, au-dessus du comptoir, dans un cadre doré à la peinture de trois sous pour toute récompense de mes services rendus à l'Empire et au royaume du Brochet.

Définitivement mis au rencart. Dans une déplorable promiscuité avec cette ardoise où Marcel, philosophe à ses heures, a inscrit à la craie : « Ici le ciel est trop haut, le plancher trop bas, seul le comptoir est à la bonne hauteur... »

J'aurais pu tomber plus bas, croyez-moi.

Atelier du 15 décembre 2018

Et le soufflet du vent sur vos joues, pour unique baiser

Comment mon ami, vous qui naguère n'aviez pas de mots assez rudes pour dénigrer l'amour, avez-vous pu succomber ainsi à ses charmes fallacieux !

Vous voilà « bien aise », aujourd'hui, d'en être réduit à vous promener en songe dans les petites forêts noires de naguère avec pour tout sein blanc à embrasser la maigre dune de sable vers laquelle, me dites-vous dans votre dernière lettre, vous traînez votre vieille carcasse fatiguée, pour autant que le mal qui vous ronge cruellement vous accorde quelque répit. De la douceur des femmes, il ne vous reste plus guère que ce prénom à caresser : Hélène. Et encore, une Sainte !

Et le soufflet du vent sur vos joues, pour unique baiser. Le cœur rongé de sel et de solitude.

Ah ! Mon pauvre ami, comme je vous plains ! Moi qui tout au contraire me suis efforcé de suivre les judicieux conseils que vous me prodiguez en votre jeunesse. Ce dialogue resté fameux sur l'amour que votre passion des lettres vous fit alors coucher sur le papier. Que n'en êtes-vous donc pas resté là, vous voilà aujourd'hui dans de beaux draps d'infortune...

Croyez-m'en, Napoléon aurait dû se fier à Bonaparte !

Pour ma part, comme vous le savez, je suis fermement resté célibataire. Et je m'en complimente ! Ayant ainsi toujours échappé aux tourments et à la tyrannie de la passion. Je me suis cantonné à de vigoureuses et saines relations hygiéniques. Tandis que pour vous, mon pauvre ami, l'amour fut comme le chocolat, qui plonge des êtres par ailleurs normaux dans d'étranges états extatiques.

Sachez néanmoins que je n'ai jamais cessé de vous aimer comme un frère. Et de cela, je me félicite sans réserve et forme le vœu que la pensée de cet amour fidèle et constant puisse au moins un peu adoucir les terribles tourments que vous cause cet exil du bout du monde.

Votre très cher et vieil ami Des Mazis.

Atelier du 12 janvier 2019

Deadwood Territoire du Dakota - 21 août 1879

Ma chérie,

J'ai bien cru que je ne pourrais jamais t'écrire cette lettre. Aujourd'hui, des bandits m'ont attaquée pour me voler Satan et King, mes deux magnifiques chevaux. J'ai pensé ma dernière heure arrivée. Mais ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire. J'en ai tué un d'une balle en pleine tête et crois-moi, il en a perdu le sourire ! Ce n'était pas beau à voir ma chérie, mais c'est ici la dure loi de l'Ouest sauvage. J'en ai blessé un autre au bras et si tu veux mon avis, il n'est pas près de se resservir d'un pistolet. Quant au troisième, il a lâchement pris la fuite. Je ne remercierai jamais assez ton papa qui m'a appris à tirer. Quand je pense à la manière dont il a été abattu, de plusieurs balles dans le dos, cela me rend tellement triste. Mais c'est ainsi, on ne revient pas sur son passé.

Pourtant ce soir, vois-tu, je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que ces bandits en finissent avec moi ! Qu'as-tu donc besoin d'une mère qui t'a abandonnée en te confiant à d'autres ? Tu serais bien en droit de me le reprocher un jour.

Oui, peut-être aurait-il mieux valu que ce soit moi qui reçoive cette balle entre les deux yeux ! Et que je ne sois pas là, ce soir, au coin de mon feu de camp à rédiger cette lettre...

Lorsque tu la liras, sache que si l'encre a coulé par endroits c'est que ta pauvre mère a pleuré en pensant à ce qui aurait pu être et ce qui est.

Heureusement, Satan s'est approché de moi et m'a poussée un peu dans le dos comme s'il comprenait et voulait me consoler. Puis il a henni et on aurait dit qu'à présent il se moquait de moi.

C'est vraiment un bon cheval !

Au revoir pour le moment.

Toujours ta mère

Bertrand Runtz, alias Jane Hickok

Atelier du 12 janvier 2019

Éclipse de lune

Je suis sortie sur la terrasse, l'air avait la douceur indicible d'un baiser volé.

J'ai traversé la terrasse pour aller m'appuyer à la fraîcheur métallique de la balustrade. Là-bas, la lune éclairait la mer. Un peu de soleil dans de l'eau froide... Et par un effet d'optique, les palmiers de la promenade, avec leurs longues chevelures effrangées retenant des reflets d'or, semblaient autant d'étoiles de mer abandonnées par le ressac.

J'ai souri en levant ma coupe de champagne. J'ai songé à Serge, resté à l'intérieur. Il m'a même semblé le voir, penché au-dessus de la table de roulette, son beau visage d'ordinaire toujours un peu absent à lui-même soudain enflammé par l'excitation du jeu, les muscles contractés des mâchoires, une veine pulsant à la tempe, comme lorsque je le surprends en train de jouir. Mon adorable Serge, qui peut-être, entre deux annonces du croupier, se demandait ce que je faisais, pourquoi je tardais à revenir. Mais les jeux étaient faits, rien n'allait plus.

Qu'il continue donc à s'interroger, ai-je pensé, le pauvre chou... Impair, passe et manque... J'ai remis nerveusement en place ma frange d'un petit coup de tête.

Sur la mer, la lune avait encore baissé. Il m'a semblé qu'elle déroulait une route de lumière, entre elle et moi. Je l'ai interprété comme le signe irrévocable qu'il était temps désormais que je m'éclipse. Sur le parking, mon Aston Martin m'attendait. Serge s'en remettrait. Il se remettait de tout.

Une autre coupe de champagne, peut-être une pleine bouteille pour faire bonne figure, et il retrouverait une autre fille, à qui il murmurerait les mêmes mots définitifs. Et tendrement désinvoltes. Je lui faisais confiance. Je n'étais même pas triste.

Pourquoi l'aurais-je été ?

Il y avait longtemps que j'avais renoncé à mes dernières illusions...

J'ai lancé ma coupe vide dans la nuit, le jardin en contrebas. Elle a disparu sans le moindre bruit.

Comme si elle n'en finissait pas de choir.

À présent, j'avais un livre à écrire.

B. Runtz, alias F. Sagan

Atelier du 9 février 2019

Le mot de la fin

Piécette en un acte pour deux personnages : François-René de Chateaubriand et Napoléon Bonaparte.

Une chambre tendue de draps blancs.

Elle est vide, hormis un lit placé en son centre. Un vieillard y repose, les mains jointes. Un cierge se consume à son chevet. Chateaubriand vient de mourir.

Dans le fond, deux draps s'écartent et laissent passer un tout jeune homme en uniforme de grenadier à pied de la garde, coiffé de son légendaire « petit chapeau ». C'est Napoléon, avant l'heure...

Il s'avance avec un air vivement réjoui et vient se placer à la droite du lit. Il se frotte les mains avec enthousiasme. On peut voir ses lèvres remuer comme s'il s'adressait à la dépouille de Chateaubriand. Mais de la salle, on ne perçoit rien.

Dans les coulisses, les trois coups se font entendre.

Alors que le dernier résonne encore, un courant d'air agite les draps. La flamme du cierge se trouve mouchée tandis que dans le même temps le vicomte ouvre soudain les yeux et cherche désespérément son soufflé. Il se tâte la poitrine.

Puis il se redresse péniblement sur son séant. Il a l'air désorienté, on le serait à moins. Il regarde autour de lui et découvre Napoléon qui s'était légèrement reculé.

Chateaubriand marque un temps d'arrêt.

Napoléon — Eh bien, mon très cher et vieil ennemi, voici que nous nous retrouvons... Enfin ! Vous y aurez mis le temps ! Pas moins de vingt-sept longues années...

Chateaubriand — Ah ! Vous ici. Évidemment... Mais j'hésitais à vous reconnaître, vous voilà prodigieusement changé en votre mort.

Napoléon (*qui se met à sautiller sur place comme le fringant jeune homme dont il a la mine*) — Il est vrai. Vous verrez, la camarade en son empire a

certaines complaisances envers les pauvres mortels que nous sommes. Il faut bien quelques compensations, me direz-vous. Ici, nous avons le loisir de récupérer l'apparence de notre choix parmi les différents âges de notre existence.

Pour ma part, j'ai décidé d'en revenir à ma jeunesse, lorsque je me rêvais à votre place et peut-être bien vous à la mienne... (*Napoléon sourit.*)

Lorsque je caressais ce rêve d'écriture, sans résultat probant, je vous le concède. Les véritables muses se refusèrent fâcheusement à moi. Las, il me fallut bien me satisfaire de ma douce et cruelle Joséphine... Puis le tumulte et le fracas de ma vie, que vous savez, m'emporta. Jusqu'à cette lente et terrible agonie, loin de mon cher peuple, loin de vous, mon très cher et vieil ennemi. Mais laissons cela, désormais je vais avoir le temps de revenir à mes premières amours. Tout le temps qu'il faudra. Et savez-vous, la mort m'a accordé une audience.

En reconnaissance de mes innombrables services rendus au titre de grand pourvoyeur d'âmes, elle m'a accordé le privilège de pouvoir choisir une âme – une seule parmi toutes ! – et de me l'adjoindre comme secrétaire particulier afin que je réalise enfin mon grand œuvre littéraire...

Et vous voici ! Désormais, mon cher vicomte, vous êtes mien ! Pour l'éternité.

Allons, au travail !

Rideau.

Atelier du 9 février 2019

Comme une rondelle de carotte

Parfois,
Je voudrais être une chanteuse de jazz
Pour scintiller dans la lumière d'une poursuite.
Et sentir mon regard,
Alors que je me dissimule
Dans la pénombre enfumée de la salle,
Se poser sur moi.
Chaque courbe de mon corps.

Parfois,
Je voudrais enfiler une robe de soirée,
Dos nu,
Pour pouvoir me demander ensuite
De la retirer.
Entièrement nue.

Parfois.

Parfois,
Je voudrais évoquer telle de mes amies
Que je me serais surpris à regarder,
Avec ce regard violent et tendre
De marin à l'escale.
Le cœur chaloupé.

Parfois,
Je voudrais éprouver la morsure
De mon désir,
Sous le joug de ma jalousie.

Parfois,
Je crois même que je voudrais
Passer des heures
À préparer amoureuxment
Une blanquette de veau.
Et savoir que je vais fondre,
Plus tard,
Sous ma dent,
Comme une rondelle de carotte.
Un léger frisson de citron.

Oui, parfois !
Et même si tout est loin d'être clair,
Je te l'accorde,
Je voudrais désespérément être toi
Pour me regarder.
Me regarder vraiment !
Depuis toi.

Afin peut-être d'enfin comprendre
L'homme que je suis
Vraiment.

Atelier du 23 mars 2019

Cher lecteur, je te connais sans te connaître. À présent, laisse-moi te raconter l'histoire...

... qui fit se dresser plus d'un poil sur la chair d'une poule...

Jack et sa chair de hasard

Une silhouette mince comme une lame s'enfonça dans la ruelle sombre qui descendait vers le fleuve.

Jack sourit. Une fois de plus, il avait échappé aux *bobbies*. Son cœur battait sourdement dans sa poitrine, mais cela n'avait pas grand-chose à voir avec la folle poursuite qui venait d'avoir lieu sur les pavés luisants d'humidité du port. D'ailleurs, pour tout dire, il ne lui aurait pas nécessairement déplu d'être rattrapé par deux ou trois agents des forces de l'ordre, sa canne-épée et sa nouvelle dague, ornée de pierreries, avaient encore soif de sang et de gémissements de douleur... Non ! il y aurait même vu une manière d'agréable prolongement.

Mais aujourd'hui, la meute lancée à ses trousses était trop importante : il avait compté pas moins de trente policiers ! On le considérait enfin à sa juste valeur ! L'opinion publique elle-même commençait à s'inquiéter. De véritables articles étaient parus dans la presse, on parlait de lui en première page. Il faisait les gros titres : Jack l'Éventreur a encore frappé ! Il en avait définitivement fini avec les entrefilets à la rubrique des chiens et chats écrasés. Les journalistes en étaient désormais aux faux-filets et aiguillettes baronnes...

Jack sourit à nouveau. Il venait de repenser avec volupté à l'ultime battement de cils, comme étonné plus qu'horrifié, de sa dernière « conquête ». Cette fille des rues qui aguichait les clients, pour les entraîner dans sa soupente, en surjouant les Shéhérazade de petite vertu. Du moins, il fallait lui reconnaître qu'à sa manière elle soignait son rôle, entre Sarah Bernhardt et Sémiramis.

Dieu sait dans quelle brocante, aux allures de souk des bas-fonds londoniens, elle avait déniché son décor de palais en carton ! Avec ses soieries mitées, sa théière cabossée dont le génie, pour autant qu'il y en

ait eu un un jour, avait déserté depuis belle lurette le cuivre repoussé. Et son immonde tapis ! À volant et froufrous, où sa clientèle d'habitues s'envoyait brièvement en l'air entre deux dunes avant qu'elle les ramène sur terre, sans darbouka ni duduk, en leur soutirant au passage quelques livres de la bourse. Car la créature avait son sérail de sultans d'opérettes, le chapeau melon en guise de turban, de vizirs difformes et malingres sous la veste de tweed, de grands eunuques du cœur, à qui elle offrait l'illusion d'une nuit d'oasis, loin de leur misérable existence. Mais le *fog* est tenace, il les poissait aussitôt...

Jack l'avait ouverte en deux comme une datte *Deglet Nour*, bien charnue et sucrée, à l'aide de la dague ornée de pierres de pacotille qu'il avait décrochée du mur. Il se fit la réflexion qu'il faudrait qu'il l'aiguisse avant sa prochaine sortie. Le tranchant laissait à désirer, son rasoir était tout de même d'une autre trempe ! Mais enfin, cela avait été plaisant, cette petite résistance, sur la fin...

La putain avait même un singe dressé et l'animal s'était mis à crier lorsque Jack avait conclu son affaire, mais curieusement on aurait dit qu'il riait. Et Jack, lui aussi, en riait encore sous sa cape.

Il se coula dans le brouillard qui montait de la Tamise où une barque l'attendait. Aussitôt, une puissante odeur de boue et d'ordure, de bois en décomposition, lui révulsa délicieusement les narines. Plus bas, dans l'ombre dense des pontons, le fleuve charriait ses eaux troubles vers la mer.

Jack sourit pour la troisième fois.

Car en ce monde, tout retourne toujours à la mère.

Atelier du 13 avril 2019

Les fantômes du passé

Lorsque j'arrivai à Combourg, la brume commençait tout juste à se déchirer. À peine eus-je le temps de descendre de la calèche qui m'avait conduit depuis Saint-Malo – le voyage n'avait duré que quatre heures qui cependant m'avaient semblé interminables, comme si je refaisais à l'envers le parcours de mon existence et n'était-ce pas le cas ? – que le postillon lança son attelage au grand galop dans l'allée qui ramenait aux hautes grilles de fer.

Je le vis disparaître presque aussitôt, avalé par cette ouate fuligineuse, mais le claquement sec des sabots sur les pavés continuait à résonner et par un effet acoustique, sans doute en raison de la densité presque palpable de la brume, il me sembla un instant que j'étais cerné par une harde de chevaux prêt à me piétiner furieusement. Mon imagination se représentait leurs naseaux fumants, leurs yeux fous, leurs larges poitrails luisants d'une mauvaise écume qui n'était pas seulement due à la chevauchée... Puis le postillon apostropha ses bêtes et son cri éraillé me ramena à la réalité. Loin d'en être réconforté, je sentis au contraire que toute mon âme frissonnait.

Je me tournai vers l'endroit où devait se trouver le château – je dis « devait » car seules les deux tours austères, semblables à deux vieux soldats éreintés et à la mine rogue, pointaient pour l'instant le fer ébarbé de leurs flèches à travers la brume. Et c'étaient elles qui tailladaient dedans de grands et tristes lambeaux qu'on aurait dit des pansements souillés d'une lumière blafarde. À l'est, un maigre rayon de sang filtra entre les branches des arbres qui ruisselaient de sombres et douloureux souvenirs. Et par je ne sais quelle facétie du hasard, il vint éclairer le monumental escalier de pierre qui naguère m'avait souvent semblé une langue énorme tirée malicieusement, peut-être sournoisement, dans le dos de feu mon triste et sévère géniteur. Piètre consolation pour l'enfant désarmé que j'étais alors, avec pour seule compagne sa solitude. Lorsque soudain, sur la plus haute marche, je crus voir

Pluton, mon vieux chat noir borgne, mort lui aussi depuis tant d'années.
Et quelque chose alors miaula sourdement dans mon âme.

J'étais revenu à la maison.

Atelier du 25 mai 2019

« J'étais à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes qui déchiraient ma voile ; tu me suivis sous le toit d'écorce du Sauvage, et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde. À quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs ? Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven, j'ai pénétré les forêts d'Erminsul, j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore, et les sépulcres déserts du Simoïs. Avec toi je traversai l'Hermus rival du Pactole ; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain, et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vus méditer sur leurs ruines ; et dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. [...] O Muse, je n'oublierai point tes leçons ! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. [...] »

Références bibliographiques

Citations données en exergue

- p. 11. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXVI, chapitre 1.
- p. 14. Lettre de Chateaubriand à Hippolyte de La Morvonnais, Paris, 15 mai 1835.
- p. 44. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXI, chapitre 5.
- p. 63. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXIV, chapitre 5.
- p. 64. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, « Voyage de la Grèce ».
- p. 87. Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, I^e partie, livre V, chapitre XIV.
- p. 88. Chateaubriand, *Vie de Rancé*, livre IV.
- p. 105. Lettre de Chateaubriand à Juliette Récamier, Genève, 18 juin 1831.
- p. 106. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XVIII, chapitre 5.
- p. 123. Chateaubriand, *Essai sur les révolutions*, I^e partie, chapitre XVIII, note.
- p. 124. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre X, chapitre 5.
- p. 154. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XVII, chapitre 3.
- p. 175. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XVIII, chapitre 5.
- p. 176. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre III, chapitre 1.
- p. 195. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXVI, chapitre 1.
- p. 223. Chateaubriand, *Les Martyrs*, livre XXIV.
- p. 231. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XVIII, chapitre 9.

Ouvrages cités ou évoqués durant les ateliers

27/10/2018. Bertrand Runtz, *Amère* (Éditions Finitude, 2005, rééd. Pocket, 2007). Laurent Gaudé, *Je finirai à terre*, dans *Les Oliviers du Négus* (Actes Sud, 2011). John Donne, *Devotions upon Emergent Occasions* (1624). Courtney Collins, *Sous la terre* (Buchet Chastel, 2013). Philippe Claudel, *Au revoir Monsieur Friant* (Stock, 2016).

17/11/2018. Napoléon Bonaparte, *Sur le suicide*, nouvelle extraite du recueil *Le masque prophète* (L'Esprit du Temps, 2011). Curzio Malaparte, *Kaputt* (Gallimard, 1972 ; Denoël, 2006). Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* (rééd. Gallimard, 2007, avec un CD audio de Jean-Louis Murat, *Charles et Léo*). Patrick Rambaud, *La bataille* (Grasset, 1997).

15/12/2018. Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre* (1794). Bernard Lavilliers, *Les aventures extraordinaires d'un billet de banque*, chanson extraite de l'album *Le Stéphanois* (1975). André Dhôtel, *Le pays où l'on n'arrive jamais* (J'ai lu, 1999). André Bucher, *Le pays qui vient de loin* (Sabine Wespieser, 2003). Pierre Jourde, *Pays perdu* (L'Esprit des Pénières, 2003). Kirsty Gunn, *Le pays où l'on revient toujours* (10/18, 2000).

12/01/2019. Julio Cortázar, *Tous les feux le feu* (Gallimard, 2004). Napoléon Bonaparte, *Dialogue sur l'amour* (1791). Calamity Jane, *Lettres à sa fille* (Rivages poche, 2014). Helene Hanff, *84, Charing Cross Road* (Le Livre de Poche, 2003).

09/02/2019. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850), livre XVIII, chapitre 5 ; livre XLII, chapitre 17. Adolphe Pâques, *Le coiffeur de Chateaubriand* (1872). Herman Melville, *Bartleby* (1853). Mary Shelley, *Frankenstein* (1818). Robert Louis Stevenson, *L'île au trésor* (1883). Philippe Claudel, *Quelques-uns des cent regrets* (Balland, 2000).

23/03/2019. Napoléon Bonaparte, *Les réfugiés de la Gorgona*, nouvelle extraite du recueil *Le masque prophète* (L'Esprit du Temps, 2011). Daniel Defoe, *Robinson Crusoé* (Le Livre de Poche, 2003). Raymond Carver, *Poésie* (Éditions de l'Olivier, 2015). David Thomas, *Loin*, nouvelle extraite du recueil *La patience des buffles sous la pluie* (Le Livre de Poche, 2011). Marlen Haushofer, *Le mur invisible* (Babel, 1992). Bertrand Runtz, *N'oublie pas de mourir* (Éditions du Jasmin, 2014). Gilles Ortlieb, *Ângelo* (Éditions Finitude, 2018).

13/04/2019. Boccace, *Le Décameron* (1349-1353). Anonyme, *Les Mille et une nuits*. Robert Louis Stevenson, *Les Nouvelles Mille et une nuits* (1882). Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur* (Seuil, 1981 ; Gallimard, 2015).

25/05/2019. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850), livre III, chapitre 1. Edgar Allan Poe, *Le chat noir* (1843). Edgar Allan Poe, *La chute de la maison Usher* (1839), dans *Nouvelles extraordinaires* (Gallimard, 2006). Lord Byron, *Epitaph to a dog* (1808).

Bio-bibliographie de Bertrand Runtz

Bertrand Runtz est né à Paris en 1963, sous la butte Montmartre.

Après avoir commencé par travailler auprès de jeunes dans une maison de quartier, puis comme photographe professionnel, il publie en 2005 un premier roman remarqué, *Amère*, sélectionné pour le prix Roblès et par la suite repris en poche. Depuis, alternant nouvelles et romans, il a publié huit autres livres.

Le fil conducteur de son travail est de tendre à l'universel en faisant partager, par le biais d'histoires singulières, ces instants vulnérables, heureux ou malheureux, qui donnent véritablement sens à nos existences. C'est la tragédie ordinaire de l'existence qu'il met en scène avec une gravité, une tendresse, un humour parfois cruel mais jamais dépourvu d'humanité et qui évite tout pathos. Plutôt que de chercher à « raconter des histoires » à ses lecteurs, il souhaite leur parler de l'effroyable beauté de vivre...

Consacrant en parallèle une partie de son temps à la photographie artistique et à la sculpture, il propose lors de ses expositions un univers complet autour du livre : sculptures-livres-objets, photographies accompagnées de texte, lectures publiques avec dédicaces, rencontres avec des scolaires ainsi qu'animations d'ateliers. C'est également l'occasion pour lui de rappeler le sens étymologique du mot photographie : écrire avec la lumière.

Bertrand Runtz vit en région parisienne.

Principales publications

- Romans

Amère, Éditions Finitude, 2005 (sélectionné pour le prix Emmanuel Roblès 2005 du premier roman ; prix Paroles d'Encre 2005 ; repris en poche par Pocket dans sa collection « Nouvelles voix » en 2007)

Reine d'un jour, Éditions Finitude, 2010

N'oublie pas de mourir, Éditions du Jasmin, 2014

- Nouvelles

Cette fragilité, en dépit de tout..., Éditions Finitude, 2008 (sélectionné pour le prix de la nouvelle de Lauzerte)

Manger une poire (livret carte postale), D'un Noir si Bleu, 2010

Comme un clou planté dans la page, D'un Noir si Bleu, 2010 (sélectionné pour le prix Boccace 2011, ainsi que le prix Renaissance de la Nouvelle)

L'effroyable beauté de vivre..., Éditions du Jasmin, 2016 (sélectionné pour le prix Littér'halles 2017 de la ville de Decize)

Rien n'est écrit..., Département des Hauts-de-Seine / Maison de Chateaubriand, « Regards », 2020

- **Parutions en revue**

Mon bolide, nouvelle publiée dans la revue *Décapage*, n° 36, 2008

La Vague, nouvelle publiée dans le magazine *Kaizen*, n° 34, 2017

L'air avait la douceur indicible d'un baiser volé, nouvelle publiée dans la revue *Lettres de Lémurie*, n° 3, 2020

- **Participation à un ouvrage collectif**

On se retrouve après le spectacle, nouvelle publiée dans le recueil *Tant qu'il y a de la vie...*, Éditions du Jasmin, 2017

bertrandruntz.com

Sommaire

| | |
|--|---------|
| Samedi 27 octobre 2018 Mémoires du Grand-Bé | 15 |
| Samedi 17 novembre 2018 En campagne | 45 |
| Samedi 15 décembre 2018 L'objet voyageur | 65 |
| Samedi 12 janvier 2019 Lettres amoureuses | 89 |
| Samedi 9 février 2019 Portraits croisés | 107 |
| Samedi 23 mars 2019 Robinsonnades | 125 |
| Samedi 13 avril 2019 Une histoire en boîte | 155 |
| Samedi 25 mai 2019 Les fantômes du passé | 177 |
| Les textes écrits par Bertrand Runtz | 197 |
| Vous n'êtes pas le premier à qui cela arrive | 201 |
| Tout doux Staline | 204 |
| Le Crime du jeune Boniface | 206 |
| Au brochet | 207 |
| Et le soufflet du vent sur vos joues, pour unique baiser | 210 |
| Deadwood Territoire du Dakota- 21 août 1879 | 211 |

| | |
|---|-----|
| Éclipse de lune | 212 |
| Le mot de la fin | 214 |
| Comme une rondelle de carotte | 216 |
| Jack et sa chair de hasard | 218 |
| Les fantômes du passé | 220 |
| | |
| Références bibliographiques | 225 |
| | |
| Bio-bibliographie de Bertrand Runtz | 227 |

« [...] à travers la narration on entend partout une voix qui chante, et qui semble venir d'une région inconnue. »

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Directeur : Bernard Degout
Directeur délégué aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr